This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION

Vet. Fr. II A. 737

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ
Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME V.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez
- MARTIN, *rue S. Jacques.*
- DESSAINT & SAILLANT, *rue Saint-Jean de Beauvais.*
- POIRION, *rue S. Jacques.*
- DURAND, *rue du Foin.*
- HOCHEREAU, PISSOT, } *Quai de Conti.*

M. DCC. LVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 NOV 1969
OXFORD
LIBRARY

LETTRE DE L'ÉDITEUR.

LA mort de M. le Marquis de... l'illustre sujet de ces Mémoires, me procure la liberté d'en donner la derniere partie au Public. Il l'a tenue renfermée sous la clé jusqu'à la fin de sa vie, ou s'il lui a permis de voir quelquefois le jour, ce n'a été que pour quelques momens, & dans les mains de ses meilleurs Amis. J'avois l'honneur d'être de ce nombre. Je n'ai pu m'empêcher plusieurs fois de lui reprocher agréablement le scrupule qui lui faisoit dérober la Conclusion de son Ouvrage au Public, après avoir souffert que

ritage précieux qu'il leur a laissé, je veux dire le souvenir & l'exemple de ses vertus.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE DIXIÉME.

ON m'apprend que le Public a fait un accueil favorable, aux deux premieres parties de mon Histoire. Je ne sçais si je dois m'applaudir beaucoup de ce succès. Mes Amis veulent me le faire regarder comme un motif, qui doit me porter à reprendre la plume, & à continuer l'ouvrage. J'en conviendrois peut-être avec eux, si

j'étois mieux informé sur quoi se fonde l'estime de ceux qui pensent avantageusement de mon Livre. Je me tiendrois heureux, par exemple, qu'il eût pu leur plaire par les endroits que j'estime moi-même; c'est-à-dire, par les traits d'honneur & de vertu que j'ai pris soin d'y répandre; & je confesse que malgré le froid de la vieillesse, qui commence à glacer mon sang, je rentrerois dans la carriere avec une nouvelle ardeur, Mais qui peut me répondre que l'approbation, dont on honore mon ouvrage, n'est pas donnée peut-être à des choses que je ne puis m'empêcher de condamner, quoique j'aie eu la foiblesse de les écrire? Je parle de quelques descriptions trop tendres, & d'une certaine licence de sentimens & d'expressions, qui sans pouvoir

passer pour contraires à la bienséance & à la vertu, ne laissent pas d'avoir quelque danger pour un Lecteur inconsidéré, qui s'en occupe trop, & qui en est excessivement attendri. Cette pensée a fait tant d'impression sur moi, qu'il s'en est peu fallu, dans certains momens, que je n'aie jetté au feu le Journal de mes derniers voyages, & que je ne me sois ainsi délivré de toutes les instances qu'on m'a faites de les donner au Public. Cependant j'ai souffert, à la fin, qu'elles aient prévalu sur mes scrupules. C'est une foiblesse que je devrois me reprocher, je le reconnois; mais tel a toujours été mon caractère; une facilité excessive, une complaisance sans réserve, en amitié comme en amour. Je suis le même à soixante ans que j'étois à vingt; ami de la

ſévére vertu, mais foible & lent quelquefois à la pratiquer, quoique toujours aſſez ennemi du vice pour l'éviter avec horreur, auſſi-bien dans mes Ecrits que dans toute la conduite de mes actions. J'ai cru devoir rendre ce petit compte, au Public, de la diſpoſition où je me trouve en commençant de mettre en ordre cette derniere partie de mes Mémoires. Je lui demande la continuation de ſon indulgence, pour le reſte de mes aventures. Je ſuis trompé ſi elles n'intéreſſent autant ſa curioſité & ſa compaſſion que les premieres; car mon Etoile n'a point changé; & je dois avertir ici mes Lecteurs, comme je l'ai fait au premier volume, qu'ils doivent ſe bien garder d'ouvrir mon livre, s'ils craignent de reſſentir la triſteſſe & l'attendriſſement que pro-

duit une ſuite preſque continuelle d'infortunes. Je reprens maintenant le cours de ma narration.

La mort de mon Oncle ayant fait ceſſer toute la joie que nous commencions à goûter dans la maiſon de ma Fille, nous changeâmes le deſſein que nous avions d'y paſſer quelques ſemaines. Amulem me dit qu'il ſe croyoit obligé de reprendre le chemin de l'Aſie, pour aller rendre compte de ſa commiſſion. Nous délibérâmes ſur le tems de ſon départ; & comme nous étions bien réſolus de ne pas nous ſéparer pour toujours, nous cherchâmes par quels moyens nous pourrions nous rapprocher. La premiere propoſition que je lui fis, fut de laiſſer ſes deux Enfans chez ma Fille. Il y conſentit, & il s'engagea volontiers à retourner en

France, par le plus court chemin; lorsqu'il auroit fini ses affaires. Son absence ne pouvoit pas durer moins de trois ou quatre mois. Je crûs que ce temps me suffiroit pour faire, avec le Marquis, le voyage d'Angleterre; après quoi nous pourrions aussi rentrer en France, pour y réjoindre Amulem, y passer quelque tems avec lui chez ma Fille, prendre ensuite la route d'Allemagne, & le conduire jusqu'à Vienne, d'où il pouvoit se rendre à Amasie avec ses Enfans. Il trouva ce projet fort à son gré. J'écrivis à Monsieur le Duc, pour le lui communiquer; il l'approuva, & nous ne tardâmes pas à l'exécuter. Les adieux furent tendres, sur-tout entre le Marquis & Memiscès. Je n'observai néanmoins rien, entr'eux, de moins réservé qu'à l'ordinaire;

ils eurent, l'un & l'autre, aſſez d'adreſſe pour me tromper; mais on verra qu'ils ne ſoutinrent pas ce perſonnage long-tems.

Nous paſsâmes, de Calais à Douvres, avec un vent fort heureux. Nous nous occupâmes peu de tout ce qui s'offrit ſur notre route, juſqu'à Graveſend, où nous quittâmes la poſte pour nous embarquer ſur la Tamiſe. Mais notre indifférence fut obligée de céder à la magnificence & à la variété des objets, qui ſe préſenterent bientôt à nos yeux. Je n'ai rien vu, dans tous mes voyages, qui approche de la beauté de ce ſpectacle. La Tamiſe, depuis Londres juſqu'à la mer, eſt non-ſeulement une des plus larges rivieres de l'Europe, mais une des plus agréables, & des plus propres à la navigation. Les plus grands

Vaiſſeaux y entrent avec facilité. Elle en eſt ſi couverte, pendant l'eſpace de plus de vingt-cinq milles, qu'il reſte à peine un Canal étroit, pour le paſſage de ceux qui arrivent de nouveau. Ses bords ſont remplis de Magaſins, d'Arſenaux, & de quantité d'autres Edifices, qui ſervent aux uſages du Commerce & de la Navigation. Dans les endroits où la vue peut s'étendre davantage, on apperçoit un grand nombre de belles maiſons, répandues de tous côtés dans les plaines ou ſur le penchant des collines, des Jardins ornés, des Villes bien peuplées & bien bâties; enfin l'on ne peut ouvrir les yeux, dans cette heureuſe Iſle, ſans prendre une idée de l'abondance qui y régne, & du bonheur de ſes habitans.

Nous traverſâmes donc une

forêt de vaiſſeaux, qui ſembloient ſe multiplier à meſure que nous avancions; & la marée nous étant favorable, nous arrivâmes en peu d'heures au pied de la Tour de Londres. Je remets à parler plus bas de ce lieu célebre, & de tout ce que nous vîmes de curieux dès le premier jour. Comme il ne manque rien, à Londres, de tout ce qui peut ſervir à la commodité des Etrangers, nous nous fimes tranſporter ſans peine, nous & nos Equipages, au quartier de la Ville où nous voulions prendre notre demeure. Nous choiſimes celui de la Cour, comme le plus agréable, & le plus convenable au deſſein qui nous amenoit en Angleterre; ce fut dans Suffolk-ſtreet, que nous louâmes un appartement. Quoique les maiſons de Londres ne ſoient pas ſi belles,

ni ſi magnifiquement meublées que celles de Paris, elles ſont propres & commodes. La plûpart des rues ſont larges & bien percées. Il ne leur manque que d'être plus nettes & mieux pavées; elles ſont ordinairement ſi ſales, qu'il ſeroit impoſſible d'y marcher à pied, ſi l'on n'avoit eu ſoin de ménager, le long des maiſons, un petit eſpace défendu par des poteaux de bois, qui empêche les Caroſſes d'en approcher, & qui ſert pour le paſſage des gens de pied. Lorſqu'on veut traverſer la rue, on cherche un rang de pavés, un peu plus large & plus haut que les autres. On en entretient ainſi d'eſpace en eſpace; & l'on eſt obligé, pour les tenir propres, de les nettoyer pluſieurs fois le jour. Outre les grandes rues, qui traverſent la Ville de tous côtés,

il s'en trouve une infinité de petites, qui leur ſervent de communication. On appelle celles-ci, des Cours ou des Allées. La plûpart ſont pavées de marbre ou de grandes pierres quarrées; de ſorte qu'elles ſont toujours fort nettes & fort unies. Il n'eſt jamais permis aux voitures à rouës d'y paſſer. Rien ne donne un plus grand air aux rues de Londres, que les Enſeignes qu'on y voit à chaque maiſon. Les Anglois n'épargnent rien pour les rendre magnifiques. On m'en a montré quelques-unes, qui ont coûté juſqu'à cinq cens écus. Elles ſont dorées, & embellies par divers ornemens de ſculpture & de peinture; & la plûpart ſont ſi grandes & ſi péſantes, qu'elles ont beſoin d'être ſoutenües par des piliers, qui rendent les rues étroites en quantité

d'endroits. Les Eglifes font auffi une des principales beautés de Londres. Elles ont été rebâties, presque toutes, depuis l'incendie qui confuma la plus grande partie de cette Ville. Elles font toutes dans le goût moderne, & il y en a peu qui ne faffent honneur à leur Architecte. L'Eglife de Saint-Paul, qui eft la Cathédrale, mériteroit une defcription particuliere. C'eft un des plus fuperbes Edifices qu'il y ait au monde; mais le deffein de ces Mémoires n'eft pas de tracer le plan d'une Eglife, ou d'un bâtiment particulier. Je ne parle de ces objets qu'en paffant, & pour donner une légere idée d'un Pays, qui n'eft pas auffi eftimé qu'il devroit l'être des autres peuples de l'Europe, parce qu'il ne leur eft pas affez connu. Je ne manquerai

pas, dans la ſuite de ces Mémoires, de remarquer ainſi peu-à-peu ce qu'il y a de plus digne d'attention à Londres, & dans les autres parties d'Angleterre.

M. le Duc de.... ayant prévenu M.... notre Ambaſſadeur ſur l'arrivée de ſon Fils, par une lettre écrite avant notre départ de France, nous crumes ne devoir paroître à Londres qu'après lui avoir fait notre premiere viſite. Il fit un accueil des plus honnêtes au Marquis, & il voulut l'engager à ſe ſervir d'un de ſes Caroſſes : mais nous le refusâmes, étant déjà convenus de prix pour un Caroſſe de remiſe. Il ſe trouva heureuſement qu'il avoit fait demander Audience, pour le lendemain, à Sa M. B. Il nous offrit de prendre cette occaſion, pour préſenter le Marquis. Nous nous rendîmes avec

lui, sur les dix heures du matin, au Palais de Saint-James. Après l'avoir attendu quelque tems dans l'antichambre, pendant qu'il entretenoit secrettement le Roi, il revint lui-même nous prier d'avancer, & il conduisit le Marquis vers Sa Majesté, qu'il avoit déjà prévenue sur son sujet. Le Roi étoit assis dans un fauteuil. Il se leva, à l'arrivée du Marquis; il ôta civilement son chapeau, & l'ayant remis aussi-tôt, il s'avança au milieu de la chambre, où nous eumes l'honneur de nous promener un quart-d'heure avec lui. Il assura obligeamment le Marquis de son estime, & lui promit de contribuer de tout ce qui seroit en son pouvoir pour lui faire trouver de la satisfaction en Angleterre. Nous fumes admis, le même jour, à l'Audience du

Prince & de la Princesse, de qui nous ne reçûmes pas moins de civilités.

La Cour d'Angleterre, & toute la Ville de Londres, étoient alors dans une extrême agitation. On y craignoit encore les suites de la révolte d'Ecosse, & de l'entreprise du Prétendant : car quoique les espérances de ce malheureux Prince eussent échoué à Preston, & que son parti fût entiérement dissipé, depuis que les cinq principaux Chefs étoient tombés entre les mains du Roi, qui les tenoit prisonniers à la Tour, on ne doutoit point qu'il n'y eût encore, non-seulement en Ecosse, mais à Londres même, & dans toutes les Provinces d'Angleterre, quantité de personnes mal disposées à l'égard du Gouvernement. Cette opinion tenoit les

Roi, & le Parlement, dans la crainte. On ne mettoit point de fin aux ſoupçons & aux recherches; &, ſur les moindres indices, on arrêtoit indifféremment tous ceux de la fidélité deſquels on étoit mal aſſuré.

Les cinq chefs des Rebelles, qui avoient eu le malheur d'être faits priſonniers à Preſton, furent condamnés à mort le jour même de notre arrivée. Le Roi, fléchi par les larmes de leurs Epouſes, ſuſpendit l'exécution pendant quelques jours, ſous prétexte de tirer d'eux un détail plus étendu de leur crime, & des reſſorts ſecrets de la conſpiration: mais il ſe repentit apparemment de cette facilité, qui lui fit perdre une de ſes victimes. Ce fut le Comte de Nithiſdale, à qui la généroſité de ſa Femme ſauva la vie d'une ma-

ienre extraordinaire. Cette Dame avoit une tendreſſe incroyable pour ſon Mari. La nouvelle de ſa condamnation la fit tomber d'abord dans un évanouiſſement ſi long, qu'il penſa lui cauſer la mort. En étant revenue à force de ſecours, elle ne s'arrêta point aux larmes; elle penſa aux moyens de le tirer de ſa priſon, aux riſques de ſa propre vie. Le Comte étoit un Seigneur aimable, qui s'étoit fait un grand nombre de partiſans zélés, dans la populace même. Ce fut à ceux-ci que la Comteſſe s'adreſſa d'abord; elle répandit l'or & l'argent avec profuſion, pour les engager à ſe réunir, lorſque ſon Mari ſeroit conduit au ſupplice, & à l'arracher des mains des Exécuteurs. Quelque affection qu'on eût pour le Comte, elle trouva peu de gens capables d'une

TAYLOR OXFORD 1881

entreprife fi hardie; & n'y voyant point affez de certitude pour fe croire affurée du fuccès, elle tourna fes vues d'un autre côté. Elle fut fe jetter cent fois aux pieds du Roi, qu'elle tâcha de toucher par fes pleurs, & par les plus tendres expreffions de la douleur & de l'amour. Elle follicita le Prince, les Seigneurs de la Cour, les Miniftres de toutes les Puiffances de l'Europe. Je la vis chez M. l'Ambaffadeur de France ; & j'avoue que je ne pus retenir mes larmes, en voyant couler les fiennes avec tant de graces & tant de marques d'un vrai défefpoir. Enfin, cette feconde voie n'ayant pas réuffi, l'amour lui en infpira une plus heureufe. Elle retourna aux pieds du Roi, qui eut la bonté de ne lui refufer jamais fon accès ; & paroiffant renoncer à l'efpérance

de ſauver ſon Mari, elle demanda en grace la liberté de le voir en priſon, pour lui dire le dernier adieu. Cette faveur lui fut accordée. On la laiſſa ſeule avec le Comte, ſuivant l'ordre du Roi. Elle profita de ce moment, pour lui faire prendre ſes habits ; & s'étant couverte elle-même des ſiens, elle le preſſa de ſortir, tandis quelle demeureroit à ſa place. Il fut aſſez heureux, pour traverſer toute la Garde ſans être reconnu, ſoit que le mouchoir, dont il feignoit d'eſſuyer ſes larmes, favorisât ſon déguiſement, ſoit que le Capitaine, comme il y a plus d'apparence, eût été ſéduit par les libéralités de ſa Femme. Cet événement ſe répandit en un moment par toute la Ville. Mais toutes les meſures qu'on prit, pour découvrir les traces du Comte,

furent inutiles, & l'on sçut peu de jours après qu'il avoit gagné heureusement les côtes de France. On apprit en même-tems que le Prétendant avoit quitté l'Ecosse, & qu'il avoit débarqué à Gravelines, dans le dessein de se retirer à Avignon. Cette derniere nouvelle rendit la Cour plus tranquille : mais elle n'empêcha point l'exécution de la Sentence portée contre les Rebelles. Mylord Derwentwater & Mylord Kilmur furent décapités ; le reste périt par d'autres supplices. Nous eumes la curiosité d'être présens à la mort des deux premiers. Leur constance & leur tranquillité me parurent héroïques ; c'est au Ciel à juger de la justice de leur cause. Les Poëtes exercerent leur veine, sur la fuite de Mylord Nithisdale & sur la généro-

ſité de ſon Epouſe. Je me ſouviens de quelque vers d'une Ode Françoiſe, qui fut faite à ce ſujet ; & quoiqu'ils ne ſoient que médiocrement bons, & que les régles mêmes y ſoient mal obſervées, j'en mettrai ici quelques-uns, tels que ma mémoire me les rappelle.

Dans un cœur tendre & magnanime
L'amour & la vertu d'accord
Arrachent ſa conquête au crime
Malgré la trahiſon du ſort, &c.

Fuis, dit-elle, chere moitié,
Fuis la cruauté d'un Tiran,
Dont le cœur ſourd à la pitié
Se montre altéré de ton ſang :
Mon bras, levé pour ta défenſe,
S'eſt ſoutenu par l'eſpérance
D'arracher ta tête au péril ;
Ne crains pas que je me démente,

Victorieuse & trop contente
Si mon trépas peut t'être util.
Va conter à toute la France,
Et mon courage & ton bonheur :
Pour prix de ma noble assurance
Je ne veux de toi que ton cœur :
Et que tu graves dans ton ame,
Que si par le bras d'une femme
Tu te vis conserver le jour,
La vie qu'elle t'a donnée
Est moins un fruit de l'himenée
Que l'ouvrage de son amour, &c.

Le jour même de l'exécution de Mylord Derwentwater, nous nous trouvâmes à l'Assemblée, qui se tenoit tois fois la semaine chez Myladi R..... Je fus surpris d'y voir regner un air de tristesse, que je n'y avois point remarqué deux jours auparavant. On m'apprit, en secret, que cette Dame

avoit aimé passionnément ce malheureux Seigneur ; mais que la considération du Roi, autant que celle de son Mari, l'empêchoit de donner des marques publiques de sa douleur, & qu'elle se faisoit violence jusqu'au point de ne pas même interrompre l'ordre des Assemblées qui se tenoient chez elle. J'observai curieusement son visage, pour tâcher d'y découvrir la situation de son ame. Elle remarqua mon attention ; & lorsque la Compagnie fut prête à se retirer, elle me fit avertir, par un Laquais, qu'elle souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je ne savois qu'augurer de cette assignation. Je priai le Marquis de monter seul en Carosse, & d'aller m'attendre au logis pour souper. On m'introduisit, un moment après, dans le cabinet de la Dame,

Elle en ferma la porte, avec de grandes précautions; & m'ayant fait asseoir, elle me tint ce discours.

Je sçais, Monsieur, que vous êtes un homme de naissance, & ce que j'estime encore plus, un homme d'honneur ; ainsi je ne fais point difficulté de m'ouvrir à vous. Vous voyez en moi la plus malheureuse femme du monde. J'ai perdu aujourd'hui le seul bien qui pouvoit me faire aimer la vie ; & si j'ai la force de survivre au pauvre Mylord Derwentwater, je ne me sens point celle de demeurer plus long-tems avec les barbares qui me l'ont ravi. Il faut que j'abandonne l'Angleterre, dussai-je périr dans cette entreprise. Je sçais que tous les Ports sont gardés, qu'on ne laisse sortir personne sans des formalités infinies,

nies, en un mot que j'ai à tromper la vigilance du Roi & celle de mon Mari : mais les difficultés fussent-elles encore plus grandes, il faut que je les surmonte. J'ai communiqué mon dessein, sur la foi du secret, à Monsieur votre Ambassadeur, & je l'ai prié de me procurer une retraite en France. Il s'en est défendu, par la crainte de déplaire au Duc Régent, qui paroît ménager beaucoup le Roi d'Angleterre : mais il m'a conseillé de m'adresser à vous, comme à la personne la plus capable de me rendre ce bon office. Voyez, Monsieur, ce que vous vous sentez disposé à faire, pour obliger une Malheureuse; & comptez sur des marques de reconnoissance, qui surpasseront vos desirs.

Je m'étois si peu attendu à une telle ouverture, que je fus long-

tems incertain de ce que je devois répondre. Je me trouve fort honoré de votre confiance, lui dis-je à la fin; mais en vérité, Madame, j'admire que M. l'Ambaſſadeur me trouve ſi propre à ce qu'il refuſe de faire lui-même. Ne vous a-t-il pas dit, du moins, de quels moyens il prétend que je me ſerve? Ou plutôt, Madame, ayez la bonté de conſidérer vous-même qu'étant abſolument étranger dans ce Royaume, où je ne ſuis arrivé que depuis huit jours, & n'ayant point d'autre titre que celui d'accompagner le fils de M. le Duc de...., je n'ai en aucune maniere le pouvoir d'exécuter vos volontés. Vous l'avez, Monſieur, interrompit-elle; & je ne vous aurois pas propoſé la choſe, ſi je n'étois aſſurée qu'il dépend de vous de la faire réuſſir. Je m'ex-

plique en deux mots : vous pouvez renvoyer un de vos Domestiques en France, sous le prétexte de quelques affaires, & obtenir de la Cour un Passeport pour deux. Je me déguiserai ; je prendrai même, s'il est nécessaire, la livrée du jeune Seigneur qui est sous votre conduite, & je passerai ainsi sans peine à la faveur du Passeport. Je vous prie seulement de me faire accompagner d'un Domestique sage, & dont la fidélité soit à l'épreuve. Assurément, Madame, lui dis-je, voilà un dénouëment auquel je n'aurois pas pensé. Je ne vous demande qu'un jour pour délibérer sur ma réponse : n'interprétez pas mal ce délai, & tenez-vous assurée de mon respect & de ma discrétion. Je la quittai sur le champ, & je me retirai, en rêvant à cette aventure.

La résolution que je pris fut d'aller voir le lendemain au matin M. l'Ambassadeur, & de m'entretenir avec lui de tout ce que j'avois entendu.

Mais il se préparoit le même soir une autre scene, qui devoit me donner plus d'inquiétude. Le Marquis, ne s'attendant pas que je dûsse être si-tôt de retour au logis, avoit choisi le tems de mon absence pour écrire une lettre, qu'il n'avoit pas dessein sans doute de me communiquer. Il étoit dans cette occupation, lorsque j'entrai dans sa chambre; & le voyant si appliqué, qu'il ne s'appercevoit pas de mon arrivée, je me fis un plaisir de le surprendre, en m'avançant sans bruit derriere sa chaise. Il continuoit d'écrire; & quoique je n'eusse aucune raison de me défier du sujet de sa

lettre, je jettai les yeux dessus, par curiosité. Je connus aussi-tôt que c'étoit une lettre d'amour. Ma surprise ne peut être exprimée. Je pris le parti de me retirer aussi doucement que j'étois entré; & faisant appeller Brissant, qui étoit toujours son homme de confiance, je le questionnai sur les affaires de son Maître. Je découvris aisément qu'il ne sçavoit rien de cette intrigue. Il me dit, sans se faire presser, que depuis notre arrivée à Londres il n'avoit point rendu d'autre service au Marquis, que de porter une de ses lettres à la Poste. Je lui demandai à qui elle étoit adressée; il m'assura qu'il n'avoit point lû l'adresse, & qu'il se souvenoit seulement qu'elle étoit pour la France. Je lui ordonnai de me faire voir dorénavant toutes celles qu'il re-

cevroit de son Maître, avec menace de le renvoyer en France, s'il manquoit à m'obéir. Je sortis ensuite, & j'allai passer une heure dans un Caffé voisin, pour laisser au Marquis le tems de finir ses dépêches.

Je trouvai à mon retour Brissant, qui m'attendoit à la porte, & qui me mit sa lettre entre les mains. Je remis à la voir avant mon sommeil. Nous soupâmes avec notre tranquillité ordinaire, en nous entretenant des coutumes du Pays, dont le Marquis étoit charmé. Je ne puis pardonner à Guy Patin, me dit-il, le caractere odieux qu'il fait des Anglois : il prétend qu'ils sont entre les hommes, ce que les loups sont entre les bêtes : se peut-il rien de plus faux & de plus injuste ! Je n'ai rien vu au contraire de

plus humain & de plus poli que les Seigneurs avec lesquels nous sommes en liaison, ni rien de plus doux & de plus aimable que les Dames de Londres. Leur façon de se mettre, les coutumes de leurs Assemblées, l'air naturel & ouvert de leurs manieres; enfin tout ce que j'en ai remarqué jusqu'à présent, me remplit déja d'estime pour la Nation. Il m'arrive précisément, ajouta-t-il, le contraire de ce qui m'est arrivé en Espagne. Je pris peu de goût pour les Espagnols dans les premiers momens du commerce que j'eus avec eux; & je ne vois rien, en arrivant en Angleterre, qui ne me prévienne avantageusement pour les Anglois. Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je, dans le jugement que vous portez d'eux. J'ai eu, il y a long-tems, l'occasion de les

connoître, étant venu en Angleterre dans ma jeunesse; & j'appris dès-lors à les estimer. Cependant il y faut mettre quelque distinction. La censure de Guy Patin est, comme vous dites, fausse & injuste, si elle embrasse tout le corps de la Nation; car il n'y a point de Pays où l'on trouve tant de droiture, tant d'humanité, des idées si justes d'honneur, de sagesse & de félicité que parmi les Anglois. L'amour du bien public, le goût des sciences solides, l'horreur de l'esclavage & de la flatterie, sont des vertus presque naturelles à ces Peuples heureux; elles passent de Pere en Fils comme un héritage. Mais il ne faut chercher les Anglois dont je parle, ni parmi la Populace, qui est trop grossiere & trop féroce en Angleterre pour être capable de ces grands senti-

mens ; ni parmi la jeuneſſe, qui y eſt d'ordinaire extrêmement libertine. Ce n'eſt que dans un certain âge, & dans une certaine élévation au-deſſus du commun, qu'on apperçoit le vrai caractère des Anglois : ſi vous les regardez dans ce point de vue, j'oſe vous répondre, que plus vous viendrez à les connoître, plus vous vous accoutumerez à les eſtimer, comme un des premiers Peuples de l'Univers. Ainſi, continuai-je, la penſée de Guy Patin eſt abſolument fauſſe, s'il a prétendu l'appliquer indifféremment à tous les Anglois; mais s'il n'a parlé que du Peuple de la plus baſſe condition, elle doit paſſer ſeulement pour une penſée outrée, qui n'eſt pas tout-à-fait injuſte.

Vous dirai-je, reprit le Marquis, quelle idée je me forme des trois

principales Nations que j'ai vues jusqu'à présent ? Les Espagnols sont des gens qui ne plaisent, ni lorsqu'on commence à les voir, ni lorsqu'on vient à les connoître parfaitement : on se prévient contre eux au premier coup d'œil ; & les bonnes qualités mêmes, qu'on y apperçoit en les connoissant mieux, n'ont pas toujours la force de surmonter ce dégoût. Dans les François au contraire, tous les dehors sont séduisans. Ils ravissent l'estime, sans laisser le tems d'examiner s'ils la méritent. Mais sçavent-ils se la conserver long-tems ? La plûpart laissent voir bientôt tant de légereté, tant de présomption, tant d'inconstance, en un mot, tant de vices réels avec un si petit nombre de bonnes qualités superficielles, qu'on revient souvent de

ſa premiere idée qu'elles avoient fait naître. Ils perdent à être trop connus. Ils reſſemblent à ces ouvrages de l'Art, dont la beauté ne ſçauroit ſe ſoutenir long-tems, parce qu'ils manquent de ce ſuc intérieur & nourriſſier, par où la Nature entretient les ſiens dans une vigueur continuelle. Quant aux Anglois, quoique leur extérieur ſimple & modeſte ne montre d'abord rien de brillant, il promet beaucoup à des yeux attentifs. C'eſt une écorce ſaine, ſous laquelle la premiere choſe qu'on eſt porté à croire, c'eſt qu'il ne ſçauroit y avoir de pourriture cachée. L'ouvre-t-on? on n'apperçoit que des parties ſolides & entieres, qui plaiſent également à la vue & pour l'uſage. Plus on pénétre, plus on eſt ſatisfait d'y découvrir de nouvelles beautés, qui

semblent s'accroître & se déve-lopper sans cesse. L'estime aug-mente à mesure qu'on s'avance vers la racine ; c'est-là qu'on re-connoît la source d'où coulent des biens si précieux. En un mot, les vertus Angloises sont ordinai-rement des vertus constantes, parce qu'elles sont fondées en princi-pes ; & ces principes sont l'ouvra-ge d'une heureuse nature & de la plus pure raison.

J'approuvai beaucoup le juge-ment du Marquis, & je l'assurai qu'il s'accordoit avec le mien. J'étois ravi de le voir déja défait de certains préjugés puériles, qui sont ordinaires à la plûpart des hommes, mais sur-tout aux Fran-çois, & qui les portent à se don-ner fierement la préférence sur tous les autres Peuples de l'Uni-vers. Cette folle disposition d'es-

prit eſt un obſtacle à l'utilité qu'un jeune homme peut tirer de ſes voyages ; parce qu'elle l'empêche d'appercevoir les vertus des Etrangers, & qu'elle lui déguiſe tous les défauts qu'il apporte du Pays où il eſt né.

Auſſi-tôt que je me fus retiré, & que je me trouvai ſeul dans ma chambre, je pris la lettre que j'avois reçue de Briſſant. L'adreſſe me parut une obſcurité des plus embaraſſantes. Elle étoit au Bailli de la Terre de ma Fille. Je méditai quelque tems ſur les liaiſons que le Marquis pouvoit avoir avec cet homme ; & ne pouvant rien rappeller qui pût me ſervir d'éclairciſſement, je pris le parti d'ouvrir la lettre. La premiere feuille n'étoit qu'une enveloppe, qui renfermoit une autre lettre ; & celle-ci n'avoit point d'autre adreſſe que ces

deux mots, *pour M. Memiſcès*.
Je crus concevoir alors de quoi il étoit queſtion ; & m'imaginant que c'étoit une lettre d'amitié que le Marquis écrivoit à ma Niéce, je fus ſur le point de refermer l'enveloppe, & d'envoyer le paquet à la Poſte. Cependant un mouvement ſecret me fit deſirer de tout lire. Je rompis le ſecond cachet. En vérité, je fus ſaiſi d'un tremblement violent, en liſant les premiers mots, & la lettre faillit à tomber de mes mains. Elle commençoit par le véritable nom de ma Niéce ; je veux dire le nom de ſon ſexe ; dont j'aurois juré que le Marquis n'avoit aucune connoiſſance. Il l'appelloit ſa chere & trop aimable Nadine ; tout le reſte me fit connoître trop clairement qu'il ſçavoit qu'elle étoit Fille, & qu'il l'aimoit plus que jamais en cette

qualité. Ce qui redoubla mon chagrin, ce fut de trouver certaines expressions, qui ne me permettoient pas de douter qu'il ne tînt d'elle-même cette découverte; de sorte que je n'eus que trop de raisons d'être assuré qu'elle étoit sensible à sa passion. Dans l'embarras où me mit cet événement, je formai mille projets, sans pouvoir m'arrêter à une résolution. J'appréhendai que le Marquis, qui avoit été capable de me cacher une affaire de cette importance, ne le fût peut-être aussi de prendre mal les remedes que je voudrois employer pour le guérir. Son âge augmentoit. Ses voyages commençoient à lui donner plus de hardiesse & d'expérience. Je ne doutai point qu'il ne fût, dans la suite, plus difficile à conduire; & je regardai cette aventure

comme une source de nouvelles peines qui m'étoient préparées. Après bien des réflexions, qui m'ôterent le sommeil pendant une partie de la nuit, je me déterminai à lui laisser ignorer que je fusse informé de son intrigue. J'écrivis de grand matin une lettre à ma Fille, dans laquelle je l'instruisois de tout ce que j'avois découvert. Je la priois de parler à son Bailli, pour sçavoir de lui quelle liaison il avoit avec le Marquis, & d'exiger absolument qu'il lui remît entre les mains toutes les lettres qu'il pourroit recevoir de Londres. Je lui marquois aussi de veiller sur les actions de ma Niéce, & de la tenir occupée de plaisirs & de divertissemens, pour lui faire perdre peu-à-peu le souvenir de son amour, tandis que je tiendrois, en Angleterre, la

même conduite à l'égard du Marquis. J'appellai ensuite Brissant; & je ne le chargeai point de porter ma lettre à la Poste sans lui faire présent de quelques guinées, pour l'engager à ne rien révéler à son Maître.

Etant assez satisfait de l'ordre que j'avois mis à cette affaire, je ne pensai qu'à me rendre chez Monsieur l'Ambassadeur, pour terminer celle de Mylady R..... Quelque respect que je crusse devoir à son Excellence, je lui fis connoître librement une partie du chagrin qu'il m'avoit causé, en inspirant à cette Dame de s'adresser à moi. Il se mit à rire. Que pouvois-je faire, me dit-il? c'est une charmante Lady. Elle m'a pressé avec les dernieres instances, & j'étois au désespoir que mon Emploi ne me permît pas de

lui rendre moi-même ce service. D'un autre côté, n'est-il pas vrai que vous pouvez faire ce qu'elle demande, & que vous le pouvez sans aucun risque? Et ne sçais-je pas, ajouta-t-il en souriant, que vous êtes encore assez galant pour l'entreprendre? Je lui répondis, que je ne pouvois croire qu'il parlât sérieusement. Il m'assura qu'il parloit le plus sérieusement du monde, & qu'il n'y voyoit pas la moindre difficulté. Si cela est, repris-je, je ne refuse pas de servir Mylady R.....; mais c'est à condition que je rejetterai cette entreprise sur vos conseils & sur vos sollicitations, s'il arrive qu'elle finisse malheureusement. Je consens à tout, me dit-il, pourvu que je n'aie réellement aucune part à l'action.

Comme je ne vis pas en effet,

Après avoir considéré mûrement les choses, qu'il y eût rien à craindre pour moi, excepté peut-être la haine du Mylord, avec lequel je n'étois pas lié assez étroitement pour la regarder comme un grand malheur, je résolus de satisfaire sa femme. Je me crus seulement obligé de prendre quelques précautions de sagesse, pour éviter l'éclat. La premiere fut d'écrire un billet à cette Dame, par un Inconnu, & de lui demander une entrevue dans un endroit écarté. La réponse me fut apportée sur le champ. Je me rendis, sans différer, au lieu de l'assignation, qui étoit le Bagno de Chancerylane. Mylady R..... y arriva un moment après moi, dans une chaise à Porteurs. Elle fut charmée du consentement que je donnai à ses desirs. Nous convînmes de toutes

les mesures que nous avions à prendre ; & pour continuer de les assurer, nous résolumes de nous voir encore quelquefois dans le même lieu.

Avant que d'achever le récit de cette étrange histoire, je dois prévenir le Lecteur sur quelques circonstances qui pourront l'étonner. Je ne doute point que mon caractère, qui s'est assez soutenu jusqu'ici dans ces Mémoires, ne paroisse un peu démenti dans la suite par quelques-unes de mes actions. Mais comme, en avouant mes foiblesses, j'exposerai aussi sincerement mes résistances & mes remords, j'espere trouver quelque indulgence dans les Censeurs les plus séveres. Ils verront du moins que j'ai sçu conserver assez de pouvoir sur moi-même, pour demeurer constamment atta-

ché aux régles de l'honneur & de la vertu.

M'étant engagé, comme je l'ai dit, avec Milady R...., je me fis un point d'honneur de conduire cette affaire à une heureuse fin. Je n'eus pas de peine à obtenir un Passeport pour deux Valets. Je le fis voir à la Dame dès le lendemain; & je pris moi-même la mesure de sa taille, pour lui faire faire un habit de livrée. Mon dessein étoit de la faire accompagner par Scoti. J'exigeai d'elle mille sermens, pour m'assurer de son silence, même après son évasion. Quelques jours se passerent, pendant lesquels je continuois de la voir dans Chancerylane. Elle me proposa de choisir un autre endroit pour le changement de ses habits; & j'approuvai sa raison, qui étoit l'envie de prévenir toute

Je vous dirai néanmoins de quelle maniere ce changement eſt arrivé. En méditant, il y a quelques jours, ſur mon paſſage en France, je faiſois réflexion à l'embarras où je me trouverai dans un Païs inconnu; & je penſois qu'il eût été à ſouhaiter pour moi d'avoir quelque honnête homme, dont la prudence pût me ſervir de guide. Vous m'êtes venu à l'eſprit. J'ai rappellé en même-tems l'honnêteté de vos manieres, vos ſoins généreux, & ce zéle obligeant avec lequel vous avez entrepris de me ſervir. Tout cela a fait ſur moi une impreſſion ſurprenante. Je me ſuis dit que vous étiez la ſeule perſonne dont je pûſſe attendre du ſecours & de la conſolation. Je n'ignore point que vous n'êtes pas riche; je ſuis réſolue de vous offrir ma fortune,

ne, & de la partager avec vous. Mes ſeules pierreries valent pour le moins cent mille écus. Enfin, je ſens que vous avez pris, dans mon cœur, la place de Derwentwater; il ne tient qu'à vous de la conſerver toute ma vie. Répondez-moi, Monſieur de Renoncour, ajouta-t-elle, en me ſerrant la main; refuſerez-vous les offres d'une femme telle que moi, & me rendrez-vous plus à plaindre, par votre dureté, que je ne le ſuis par tous mes malheurs?

Elle ſe tût, en baiſſant les yeux pour attendre ma réponſe, & elle répandit quelques larmes. Le Ciel m'eſt témoin, que de toute ma vie je ne me ſuis trouvé dans une telle confuſion. Cependant, pour ne pas paroître incertain ſur ma réponſe, je m'efforçai de me remettre, & je lui dis, avec le plus

de tranquillité qu'il me fut possible : L'aveu que vous me faites, Madame, doit sans doute me surprendre. Mais quelque opinion que j'aie de votre sincérité, je ne sçaurois me persuader qu'un homme de soixante ans, accablé de ses malheurs & de ses longues fatigues, ait pu vous inspirer tout d'un coup des sentimens si tendres & si passionnés. J'ai toujours sçu me rendre justice; & je le fais bien plus aujourd'hui, que la mort s'avance & me laisse rien de plus proche à envisager que le tombeau. Ainsi permettez-moi de regarder tout ce que vous m'avez dit de flatteur, comme un effet excessif de votre reconnoissance pour les foibles services que j'ai eu l'honneur de vous rendre. Mais quand il seroit vrai que vous auriez assez de bonté pour

me vouloir tout le bien que vous dites, je vous prie de conſidérer que mon âge, ma réputation, & les engagemens que j'ai pris avec Monſieur le Duc de...., pour l'éducation de ſon Fils, ne me permettroient pas de répondre à votre inclination. Non, Madame; vous êtes trop raiſonnable pour me preſſer plus long-tems là-deſſus. Mais je veux me rendre digne de l'eſtime que vous m'avez marquée, en vous donnant le meilleur conſeil que vous puiſſiez recevoir : c'eſt d'abandonner le deſſein du voyage de France, puiſque la ſeule cauſe qui vous la fait ſouhaiter, je veux dire votre amour pour Mylord Derwentwater, ne ſubſiſte plus : retournez dans les bras de votre Mari. Il n'a pas le moindre ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé. Vous y trouve-

rez tout le bonheur & toute la tranquillité que vous méritez.

Mon diſcours n'eut pas tout l'effet que j'aurois deſiré. Cette infortunée Lady ſe mit à verſer un torrent de larmes, & à accuſer le Ciel de ſa malheureuſe deſtinée. Comme je ne voyois rien en quoi je puſſe lui être utile, je me levai, pour prendre congé d'elle & me retirer. Ah! Monſieur, s'écria-t-elle, en redoublant ſes pleurs, auriez-vous la barbarie de m'abandonner dans l'état où je ſuis? Demeurez du moins un moment, pour être témoin de ma mort, car enfin, reprit-elle, après avoir un peu rêvé, quel autre eſpoir me reſte-t-il à préſent! Tous les chemins de la vie ſont fermés pour moi. Vous me parlez de retourner à mon Mari : ah! vous ne ſçavez pas que c'eſt mon

plus cruel Ennemi. Je périrois mille fois plutôt que de rentrer dans le moindre commerce avec lui. Alors elle m'apprit que la mort de Mylord Derwentwater avoit été un effet de la jalousie de son Tyran ; que quelque irrité que le Roi fût contre ce Seigneur, il ne l'auroit pas traité avec plus de sévérité qu'il n'avoit fait Mylord Widrington, Mylord Winton, Mylord Nairn, & plusieurs autres Chefs des Rébelles, ausquels il avoit fait grace de la vie, si les accusations de Mylord R..... & ses clameurs perpétuelles n'eussent point arrêté le penchant de ce Prince à pardonner ; qu'elle avoit été traitée d'une maniere outrageante par ce cruel Mari ; qu'il l'avoit voulu forcer d'être présente à l'exécution de Mylord Derwentwater, & que sur le re-

fus qu'elle en avoit fait, il lui avoit donné brutalement plusieurs coups de la main & du pied; enfin qu'elle le regardoit comme l'homme du monde le plus odieux & le plus méprisable; & que la seule raison de le fuir, suffisoit pour la porter aux dernieres extrémités : que d'ailleurs, quand elle n'auroit point tous ces sentimens pour lui, il étoit trop tard pour penser au retour & à la réconciliation; qu'elle avoit commis, avant que de sortir de l'Hôtel, quelques désordres qui augmenteroient infailliblement sa haine; que pensant en sortir pour n'y retourner jamais, elle avoit fait main-basse sur tout ce qui s'étoit trouvé de précieux dans le cabinet de son Mari, & que tout ce qu'elle n'avoit pu emporter, son dépit le lui avoit fait briser.

En un mot, Monſieur, continua-t-elle, j'ai rompu irréparablement tous les liens qui m'attachoient à l'Angleterre. Je déteſte cette ingrate Patrie. J'abhorre mon Epoux. Je ne vois plus Londres qu'avec horreur. Il faut que vous m'en tiriez promptement, ou que vous me permettiez de me donner la mort. Ne vaudroit-il pas mieux, ajouta-t-elle, en me regardant tendrement, que vous vous attachaſſiez à ma fortune? Eſt-ce le perſonnage d'un honnête homme, d'être inſenſible aux avances d'une perſonne de mon ſexe? Ou ſuis-je aſſez mal faite, pour inſpirer de l'averſion & du dégoût? Quoique j'euſſe pu lui répondre mille choſes, je voulus rompre cette converſation, & lui faire perdre tout-à-fait l'eſpérance de pouvoir m'engager à la ſuivre. Je

lui dis nettement, que quelque touché que je fusse de ses peines, & quelque admiration que j'eusse pour ses charmes, rien ne seroit jamais capable de me faire manquer à mon devoir; que je ne m'étois peut-être engagé que trop avant, pour lui rendre service; que cependant les choses étant au point où elles étoient, je ne relâcherois rien de mes soins, & que j'acheverois ce que j'avois commencé; que si elle me croyoit, elle devoit sortir de Londres dès le jour même; que tout étoit préparé pour son départ, & qu'elle risqueroit sans doute beaucoup à demeurer plus long-tems, s'il étoit vrai, comme elle me l'avoit dit, que son Mari pût s'appercevoir de son évasion avant la nuit. Je me levai ensuite pour sortir de sa chambre, & je lui promis de

lui envoyer dans le moment mon Valet, qui étoit un Garçon fidéle, & sur la prudence duquel elle pourroit se reposer entierement. Elle fit mille efforts pour m'arrêter; mais ils furent inutiles.

Je retournai, à l'heure même, dans Suffolk-street. J'instruisis Scoti de tout ce qu'il avoit à faire, & je le fis partir avec diligence. La fin du jour s'avançoit, & je ne doutai point qu'ils ne profitassent de la nuit pour sortir de Londres. Il me tardoit d'apprendre leur arrivée à Douvres, d'où j'avois ordonné à Scoti de m'écrire avant leur embarquement. Je me mis au lit, agité de toutes ces inquiétudes. A peine y avois-je été deux heures, qu'on m'éveilla, pous me rendre une lettre qu'on venoit d'apporter. Je la lûs; elle étoit de Scoti. Il me marquoit

qu'il n'osoit revenir au logis sans mes ordres, de peur qu'ayant fait ses adieux, ce prompt retour ne fît naître des soupçons; qu'il n'y avoit pas néanmoins d'apparence qu'il fît le voyage de France, puisque la Lady refusoit absolument de partir; qu'elle l'avoit chargé de me faire sçavoir qu'elle avoit des choses d'importance à me communiquer le lendemain au matin, & qu'il falloit absolument que je me rendisse au lieu où elle étoit, ne fût-ce que pour l'empêcher de se livrer à quelque extravagance. Ce fut alors que j'ouvris les yeux sur la faute que j'avois commise, en m'engageant si inconsidérément dans une affaire de cette nature. Cependant, voyant encore plus de danger à la laisser imparfaite, qu'il n'y en avoit eu à l'entreprendre, j'employai tou-

tes les forces de mon esprit à me tirer d'un pas si difficile. Si j'eusse eu moins d'honneur, j'aurois sans doute abandonné Mylady R.... à sa mauvaise conduite. Il ne s'étoit rien passé qui pût me commettre le moins du monde, & elle n'auroit pu apporter la moindre preuve que je fusse entré dans le dessein de son évasion : mais ce lâche procédé me parut indigne de moi. Je résolus de continuer à la servir par générosité, & de ménager en même-tems l'intérêt de ma réputation. Il entroit même, dans mes sentimens, quelque chose de plus que de la générosité & de la pitié : dois-je le dire, & le Lecteur me pardonnera-t-il tant de foiblesse ? J'avois été infiniment attendri des larmes de cette charmante personne. Ce n'étoit pas de l'amour; la seule pensée

m'en eût fait horreur : mais c'étoit autre chose que de la simple compassion. Ce que je sentois ne peut être défini. Je dois confesser seulement que j'eusse peut-être fait beaucoup moins pour une autre personne, qui eût été aussi malheureuse, mais qui eût été moins aimable.

J'allai la voir au point du jour. Je la trouvai assise sur une chaise, où elle avoit passé la nuit. Elle me dit : vous êtes donc résolu, Monsieur, de me laisser périr ; hélas ! est-ce ainsi que vous satisfaites à votre honneur, & que vous répondez à mon estime ? Vous ne connoissez pas mon cœur ; peut-être vous paroîtroit-il digne du vôtre. Mais, enfin, si votre parti est pris de résister à mes prieres, je vous déclare que le mien est de renoncer à la vie. Je vous charge

du crime de ma mort, puiſqu'il dépend de vous de l'empêcher. Pourquoi, lui répondis-je, renonceriez-vous à la vie? Qui vous empêche, Madame, de vous en faire une des plus douces & des plus heureuſes? Paſſez en France, puiſque vous l'avez ſouhaité. Si vous êtes effrayée d'aller dans un Royaume inconnu, je vous offre des recommandations qui vous y feront recevoir agréablement. Je ferai plus; je vous procurerai une retraite, où vous pourrez vivre avec toute la tranquillité que vous deſirez. Ce ſera dans la maiſon de ma Fille. Vous lui trouverez aſſez de mérite, pour la juger digne de votre amitié. J'aurai l'honneur de vous y revoir, lorſque je quitterai cé Pays; & j'acheverai alors de contribuer de tout mon pouvoir à votre bonheur. Je

ne vous demande que la précaution de déguiser votre nom & votre infortune, pendant que vous serez chez elle. Nous la mettrons seule dans le secret ; & elle ne se servira de cette connoissance, que pour vous rendre tous les respects qui sont dûs à votre qualité & à votre mérite.

Ce projet plut admirablement à Mylady R.... Elle m'en remercia dans les termes les plus vifs, & elle me protesta qu'elle étoit prête à l'exécuter. Mais ne pourriez-vous pas, me dit-elle, me faire la faveur toute entiere, en prenant vous-même le soin de me conduire en France ? Je lui fis voir l'impossibilité de cette proposition. Scoti est un Garçon sage, lui dis-je ; fiez-vous entierement à lui. Je vous répons de sa discrétion. Il vous conduira jusqu'à la

Terre de ma Fille, & vous remettra entre ſes mains. Je ſuis plus charmée de vos bontés que je ne puis le dire, reprit cette pauvre Dame avec un tranſport de joie. Je brûle d'envie d'être avec votre Fille. Je l'adorerai, parce qu'elle vous appartient ; & j'attendrai avec impatience votre retour, pour vous exprimer, ſans contrainte, les ſentimens que j'ai pour vous. Peut-être y avez-vous ſoupçonné quelque artifice, & les avez-vous attribués à la néceſſité de ma fortune ; mais vous connoîtrez alors s'ils étoient ſinceres. La voyant déterminée à partir, je fis entrer Scoti, à qui je donnai dans ſa préſence tous les ordres néceſſaires. Elle quitta ſes habits, pour ſe revêtir de la livrée du Marquis. Sa figure étoit ſi charmante en cet équipage, qu'il falloit être plus

ou moins qu'homme pour n'en être pas émû. Nous la noircimes un peu, pour cacher l'éclat de ſon teint. Je ne pûs me défendre de baiſer ſes belles mains, qu'elle jetta auſſi-tôt au tour de mon cou pour m'embraſſer, en m'appellant l'auteur de ſa vie & ſon cher libérateur. Je la conduiſis enſuite, dans un Caroſſe de louage, juſqu'au bord de la Riviere, où je la mis, avec Scoti, dans une Barque qui devoit les porter à Graveſend. Elle me dit à l'oreille, en me quittant: Je pars, mon cher Monſieur, mais c'eſt avec l'eſpérance de vous revoir. Je vous engage ma foi, devant Dieu, que ſi je ſuis aſſez heureuſe pour ſurvivre à mon monſtre de Mari, je ſerai votre femme quand vous y voudrez conſentir. Ne me parlez point de la différence de nos

âges; l'amour & la reconnoiſſance rendront tout égal. Je ne répondis que par une profonde révérence; mais j'avoue que ſon départ me laiſſa un chagrin ſecret dans le cœur.

Je ne lui avois point donné de lettre pour ma Fille, dans la crainte de m'expoſer trop, ſi quelque malheur la faiſoit découvrir. J'écrivis par la poſte.

M. l'Ambaſſadeur, que je vis le même jour, ſouhaita d'être informé de toutes les circonſtances de cette hiſtoire. Je les lui racontai avec plaiſir, ne lui cachant rien que le lieu de la retraite. Il me preſſa là-deſſus d'une maniere à me faire comprendre, non-ſeulement que cette belle Dame ne lui étoit pas indifférente, mais qu'il avoit quelque jalouſie du ſervice important que je lui avois rendu.

Nous convînmes d'attendre en silence l'effet que produiroit sa fuite, & d'en parler toujours en personnes désintéressées. Cette nouvelle ne tarda point à devenir publique. Mylord R... affecta de donner des marques d'une extrême douleur. On ne lui fit point la grace de croire qu'elle fût sincere. La conduite, qu'il avoit tenue à l'égard d'une femme si charmante, n'avoit pas donné une bonne idée de son caractère, ni des sentimens qu'il avoit pour elle. La suite de cette aventure se développera, avant la fin de ces Mémoires.

J'avois passé les huit premiers jours avec tant d'inquiétude, que j'avois été capable de peu d'attention pour ce qui se faisoit à Londres. Il y étoit arrivé de grands changemens. La Cour, qui étoit

entierement Whig, perſécutoit les Toris avec animoſité. Le Comte de Nottingham fut dépouillé de ſes charges, & rélegué dans ſes Terres, avec le Comte d'Ailesfort, ſon Frere, & Mylords Finch & Guemſey, ſes deux Fils, qui poſſédoient auſſi des emplois conſidérables, ſur la ſeule accuſation d'être Toris, & pour avoir fait des diſcours au Parlement, qui étoient trop favorables aux Lords condamnés à mort. Mylord Portmore, le Comte d'Orkney & le Lord Windſor eurent le même ſort. Le Chevalier Rogers Móſtings, qui commandoit la quatriéme Compagnie des Gardes du Corps Ecoſſois, fut enveloppé auſſi dans la même diſgrace. Ce Chevalier étoit un des hommes de l'Europe les mieux faits, & de l'eſprit le plus agréable. Nous

avions fait une liaison particuliere avec lui, chez le Duc de Dewonshire, où nous nous étions rencontrés à dîner; & lui-même nous étant venu rendre visite à notre logement, nous avions depuis cultivé sa connoissance. Il étoit amoureux d'une célébre Comédienne, qui s'appelloit Madame Olfield. Toute l'indifférence qu'elle lui marquoit n'avoit pu le guérir de sa passion; de sorte qu'étant à souper avec nous, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa disgrace & de son exil, toute son attention tourna d'abord sur sa Maîtresse, qu'il se voyoit obligé d'abandonner. Nous le vîmes pleurer, de tendresse & de douleur. Le délai étoit court; il avoit ordre de se rendre dès le lendemain dans ses Terres. Ne voyant point d'autre ressource pour son

amour, que de proposer à Madame Olfield de l'épouser, il prit cette étrange résolution en notre présence, & nous quitta pour l'aller exécuter. Elle ne lui produisit qu'un refus mortifiant. Nous en sçumes la cause quelques jours après. Cette Comédienne étoit aimée du Brigadier Churchill, Frere ou Neveu du feu Duc de Marlborough, & Gouverneur de Plymouth. Elle vivoit avec lui comme sa Femme; elle en avoit même quelques enfans, qu'il avoit fait baptiser sous son propre nom. Mais ce qui est surprenant, c'est que malgré le désordre de sa conduite, elle étoit vue avec plaisir dans les meilleures compagnies de Londres. Les Dames de la plus haute distinction se faisoient un honneur d'être en liaison avec elle; & j'ai vu plusieurs fois des

Ducheſſes, & d'autres perſonnes du premier rang, l'appeller dans leurs loges après la Comédie, & s'empreſſer pour jouir de ſa converſation. Il faut convenir, en effet, que c'étoit une Fille incomparable. Elle m'a fait aimer le Théâtre Anglois, pour lequel j'avois d'abord fort peu de goût. Charmé du ſon de ſa voix, de ſa figure, & de toute ſon action, je me preſſai d'apprendre aſſez d'Anglois pour l'entendre, & je ne manquai gueres, après cela, d'aſſiſter aux Piéces où elle paroiſſoit. Le Marquis ſe rendit capable, en fort peu de tems, de goûter le même plaiſir. Nous liſions la Piéce qui devoit ſe repréſenter, avant que d'aller au Théâtre; de ſorte qu'avec la connoiſſance médiocre que nous avions de la langue, il ne nous échappoit preſque

rien de la déclamation. Les Anglois sont passionnés pour le Spectacle, & je ne sçais si la France pourroit fournir autant d'ouvrages en ce genre que l'Angleterre. Il est vrai qu'ils ne sont pas tous d'une égale valeur. Cependant, j'ai vu plusieurs de leurs Piéces de Theâtre, qui m'ont paru ne le céder, ni aux Grecques, ni aux Françoises. J'ose dire même qu'elles les surpasseroient, si leurs Poëtes y mettoient plus de régularité : mais pour la beauté des sentimens, soit tendres, soit sublimes; pour cette force tragique qui remue le fond du cœur, & qui excite infailliblement les passions dans l'ame la plus endormie; pour l'énergie des expressions, & l'art de conduire les événemens, ou de ménager les situations, je n'ai rien lu, ni en Grec

TAYLOR INST. OXFORD

ni en François, qui l'emporte sur le Théâtre d'Angleterre. Le Hamlet de Shakespear, le Dom Sebastien de Dryden, l'Orphan & la Conspiration de Venise d'Orway, plusieurs piéces de Congrewe, de Farguhar, &c. sont des Tragedies admirables, où l'on trouve mille beautés réunies.

Quelques-unes sont un peu défigurées par un mélange de bouffonneries, indignes du Cothurne; mais c'est un défaut que les Anglois ont reconnu eux-mêmes, & dont ils ont commencé à se corriger. Ils ne réussissent pas moins dans le genre comique. A la régularité près, je doute qu'on puisse trouver, en aucun Païs, rien de plus agréable & de plus ingénieux que leur *Constant Comple*, leur *Provoked Husband*, le *Recruiting Officer*, le *Carelesss Husband*, *the*

way,

Way of the World, &c. qui sont des ouvrages de leurs meilleurs Auteurs, à la représentation desquels j'ai goûté une satisfaction infinie. La déclamation de leurs Acteurs paroît d'abord dure & bizarre aux Etrangers ; mais on n'est pas long-tems à s'y accoutumer, & l'on trouve à la fin qu'ils atteignent au vrai & au naturel.

Pour ce qui regarde les autres especes de Poësies, il y a peu de Nations qui en produisent un si grand nombre & tant de différentes sortes. Je ne parle point de Milton & de Spencer, dont les grands noms sont connus partout où l'on connoît les Belles-Lettres : ces deux célébres Poëtes ont été suivis de quantité d'autres, qui ne sont inférieurs en rien aux meilleurs Poëtes de tous les

tems; un *Prior*, un *Addiſſon*, un *Tompſon*, &c. noms chéris des Muſes, & admirés de ceux qui connoiſſent le prix de leurs ouvrages. Le goût de la Poëſie eſt ſi univerſellement répandu en Angleterre, que rien n'eſt ſi commun que de s'écrire en vers. J'y ai même connu un grand nombre de Dames, qui ſans affecter la réputation de bel eſprit ni de ſçavantes, en compoſoient de tems en tems de fort jolis avec beaucoup de facilité. Ce tour d'imagination, joint aux autres attraits de ces charmantes inſulaires, en fait les plus aimables, & ſi je puis le dire ſans les offenſer, les plus dangereuſes perſonnes du monde. L'occaſion ne me manquera pas, dans la ſuite, de m'étendre ſur leur article; je proteſte que je leur rendrai juſtice, avec la

même ſincérité que j'ai ſuivie par tout dans ces Mémoires.

Je reviens à la ſituation des affaires publiques, qui nous obligeoient de veiller ſur nos démarches avec beaucoup de précautions. Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence que le Marquis, ni moi, pûſſions devenir ſuſpects au Gouvernement, M. l'Ambaſſadeur me fit la grace de m'avertir, que nous ferions ſagement d'éviter un commerce trop particulier avec les Toris déclarés. Le Roi n'avoit point ignoré notre liaiſon avec Sir Roger Moſtings. Un jour que nous avions eu l'honneur de lui faire la révérence, il demanda en riant au Marquis, s'il étoit Whig ou Tory? Je ſuis, répondit agréablement le Marquis, le très-obéiſſant ſerviteur de Votre Majeſté, & prêt à prendre tous

les noms qui pourront s'accorder avec cette glorieuse qualité. Je vous suis obligé, reprit le Roi; je souhaiterois que votre ami, Sir Roger, fût aussi-bien disposé. Nous vimes ce jour-là à la Cour, le Duc d'Argile, qui apportoit à Sa Majesté la soumission des Comtes de Marshal, & de Southesk, & de divers autres chefs des Rébelles, qui la lui avoient envoyée par écrit. On publioit qu'il y avoit encore, en Ecosse, trente mille hommes en armes pour le service du Prétendant, à la tête desquels étoit le Duc d'Athol; mais comme la plûpart de ces troupes n'étoient composées que de Montagnards, sans ordre & sans discipline, on se promettoit de les réduire à bon marché. La Cour étoit plus occupée du procès du Comte d'Oxford, qui se poursui-

voit avec vigueur au Parlement. Ses amis publioient néanmoins que ce n'étoit qu'une feinte, & pour piquer le Roi d'honneur & de reconnoissance, ils se tuoient de répéter qu'il n'y avoit pas d'apparence que Sa Majesté voulût perdre un Seigneur, qui avoit rendu des Services si considérables à la Maison d'Hanover. Le Duc de Buckingham paroissoit solliciter le plus vivement en sa faveur; cependant tout ce qu'il faisoit n'étoit que grimace & artifice. Je ne sçais quelles étoient ses vues; mais je lui ai entendu dire, étant à dîner chez lui avec le Marquis, qu'on faisoit trop de grace à des Rébelles, en laissant durer si long-tems leurs procès; que le châtiment ne devoit pas être incertain pour un crime avéré, & que Sa Majesté, en les fai-

ſant exécuter promptement, ſe ſeroit épargné l'impétuoſité des ſollicitations, & à quantité de gens, la peine de les faire. Ciel! dis-je au Marquis, lorſque nous nous fumes retirés, quel pays que la Cour!

Qu'avec peu de regret, on y trahit
ſa foi!
Quel ſéjour étranger & pour vous
pour moi?

Croyez-vous, mon cher Marquis, continuai-je en riant, que vous ſoyez jamais bien propre à ce petit ſyſtême de trahiſon & de mauvaiſe foi? Vous ſentez-vous quelque diſpoſition à flatter au-dehors & à nuire en ſecret, à feindre de ſervir ceux que vous voudriez perdre? Voilà ce qu'un habile Courtiſan doit mettre continuellement en pratique. Voilà

le genre de vie auquel vous êtes destiné. Lorsque vous exercerez quelque jour cette sublime politique, je m'imagine que vous rirez bien de la simplicité de mes conseils, dont le but a toujours été de vous inspirer de l'amour pour la vérité, de l'horreur pour le moindre artifice, & ce goût antique d'honneur & de vertu, que ni les espérances ni les craintes n'alterent jamais. Ces grandes qualités de l'ame, qui faisoient autrefois l'honnête homme & le Héros, on en fait aujourd'hui des vertus de Roman. Qui oseroit, par exemple, se piquer de fidélité pour un Ami, si sa fortune couroit le moindre risque à lui paroître attaché? C'est, dit-on, le métier d'un Courtisan, de sçavoir fléchir, approuver, flatter, dissimuler; comme c'est celui d'un

Marchand, qui cherche à s'enrichir ſur mer, de ſe faire aux agitations & à l'inconſtance de cet Elément. Pourquoi auroit-on plus de droiture, plus de fidélité, plus de déſintéreſſement que ceux avec qui l'on vit? On ſeroit donc expoſé continuellement à être leur dupe! On auroit le ſein ouvert à tous leurs coups! On ne pourroit jamais ſe défendre avec des armes égales! Tels ſont, mon cher Marquis, les principes du plus grand nombre des Courtiſans; tels ſeront peut-être un jour les vôtres. Je prie le Ciel, me répondit le Marquis, de rendre faux votre préſage. Je connois même aſſez le fond de mon ame, pour m'aſſurer qu'il le ſera. Il eſt difficile qu'on prenne jamais du goût pour ce qui fait horreur juſqu'à un certain point. Cepen-

dant je conçois, ajouta-t-il, que la plupart des Courtisans étant dans ces misérables principes, un honnête homme qui est obligé de vivre avec eux, & qui voudroit se conduire par d'autres regles, joue un personnage fort embarrassant. Quel moyen d'être sans cesse en commerce avec les mêmes personnes, & de se soutenir dans une opposition continuelle à leurs maximes? C'est sur cela que j'ai besoin de vos conseils, & d'une regle constante qui puisse me servir de direction toute ma vie.

Celle que j'ai à vous proposer, lui répliquai-je, est d'un usage facile. Elle consiste à vous déclarer, le premier jour, tel que vous voulez toujours être. Votre caractère étant une fois établi, la honte même de le changer vous

ſervira de défenſe contre la contagion de l'exemple. Les Courtiſans corrompus, qui compoſent le plus grand nombre, vous regarderont d'abord avec étonnement. Ils ſeront ſurpris de voir, au milieu d'eux, des vertus qu'ils ne connoiſſent point. Ils tireront peut-être du prodige. Mais s'ils vous voyent ferme à les pratiquer, ils reviendront de ce premier ſentiment & leur ſurpriſe ſe changera en admiration. Ils commenceront à vous reſpecter ; ils en viendront même à vous craindre : car tel eſt le pouvoir de la vertu, de ſe rendre redoutable au vice. Vous acquererez ainſi naturellement, & ſans paroître y prétendre, cette ſupériorité qui fait mépriſer l'envie & toutes les attaques impuiſſantes de l'artifice. Soyez même aſſuré que l'eſtime

& la confiance deviendront à la fin le fruit de votre sagesse. Il vous arrivera ce que l'on a vu sous le dernier regne, dans la personne de Monsieur le Duc de Montausier, qui au milieu de la Cour la plus corrompue qui fut jamais, sçut parvenir aux honneurs & aux distinctions par le chemin de la vertu, & s'attirer l'hommage du vice dans le tems même qu'il le condamnoit hautement par sa conduite & par ses maximes.

Après une longe conversation sur cette matiere, le Marquis me demanda, si je n'avois point reçu des lettres de France, par les derniers ordinaires. Je lui répondis froidement, non. Il me dit, qu'il étoit surpris que ma fille, qui paroissoit m'aimer si tendrement, demeurât si long-tems à m'écrire. Elle m'écrira sans doute, repartis

je ; elle ſera réponſe à la lettre par laquelle je lui ai marqué notre adreſſe. Je m'attendois qu'il alloit tomber ſur Memiſcès, mais il ne lui échappa pas un ſeul mot ſur ſon ſujet. Il devint rêveur ; & je m'appercevois, par les regards qu'il jettoit quelquefois ſur moi, qu'il craignoit que je ne devinaſſe la cauſe de ſa rêverie. Vous êtes extrêmement mélancolique, lui dis-je. Qu'eſt devenue cette humeur gaie, que je vous croyois ſi naturelle ? eſt-ce toujours le ſouvenir de Donna Diana qui vous occupe ? Non, répartit-il ? je ſuis devenu un peu plus tranquille de ce côté-là ; & quoique je ne puiſſe jamais penſer à elle ſans amour & ſans douleur, je me ſuis fait aſſez de violence pour diminuer quelque choſe du trouble où j'étois. Nous vivons trop

en Philosophes, repris-je; nous ne prenons point assez de plaisirs. Je suis d'avis que nous allions, ce soir, à la Mascarade de Hay-marker. Nous y verrons les plus belles Dames d'Angleterre. Il y consentit. Nous envoyâmes demander à Mylord Clifton, qui étoit un jeune Seigneur de nos Amis, s'il vouloit être de cette partie. Il nous fit répondre, qu'il s'étoit déja engagé pour le même dessein avec des Dames, mais que si nous voulions être de sa bande, on nous y recevroit avec plaisir. Il nous marquoit la maison de Myladi Portmore, où nous nous masquerions tous ensemble. Nous ne manquâmes point d'y aller le soir, à dix heures; nous y trouvâmes une fort belle assemblée. On fit venir quantité d'habits, & chacun se déguisa selon son goût.

Comme nous nous étions dépouillés de nos juſt-au-corps & qu'ils étoient de côté & d'autre ſur diverſes chaiſes, la vue de celui du Marquis, que j'apperçus près du mien, me fit naître une envie qui auroit été une indiſcrétion mal-honnête dans tout autre que moi, & j'ajoute dans moi-même, ſi je l'euſſe formée avec d'autres intentions. Ce fut de mettre la main dans ſes poches, pour chercher s'il ne s'y trouveroit point quelque papier, qui pût m'éclaircir davantage ſur ſon commerce avec ma Niéce. Je ne fais point difficulté de m'accuſer ici de cette action, parce que je la lui ai confeſſé depuis & qu'il a eu la bonté de l'approuver. Mon eſpérance ne fut point trompée. Je trouvai deux lettres, où je n'eus point de peine à reconnoître le

caractere de ma Niece. Je les pris adroitement, remettant à les lire à la salle de la Mascarade. Nous nous y rendîmes aussi-tôt, dans des chaises à Porteurs, qui sont plus en usage à Londres qu'en nul autre endroit du monde.

Le spectacle me parut enchanté. Je ne parle point de la multitude des masques & de l'air galant de leurs habits. Nos assemblées de Paris valent bien, de ce côté-là, celles d'Angleterre. Mais la disposition de la salle, où se donne ce divertissement, est une des plus belles choses du monde. Tout est de l'invention du fameux M. Heydegger, frere du Médecin du même nom, dont les remédes ont fait tant de bruit à Paris. Nous vîmes M. Heydegger. C'est un homme extraordinairement laid, mais qui a le talen td'embel-

lir tout ce qu'il fait, & qui n'eut jamais ſon égal dans l'art d'imaginer & de vendre les plaiſirs. Cette rare qualité lui a mérité le nom de Sur-Intendant des plaiſirs d'Angleterre; titre dont on dit qu'il ſe fait honneur, & qu'il aime à voir ſur les lettres qu'on lui écrit. Il a gagné des biens conſidérables, dans cette plaiſante eſpece de commerce. Cela ne paroîtra pas difficile à croire, ſi l'on conſidére, qu'outre l'opéra Italien dont il eſt le Directeur & dont il tire de grands profits, il n'y a point de fête extraordinaire à Londres, dont il n'entreprenne de ſe charger; & l'on ſçait combien les Seigneurs Anglois ſont libéraux, dans tout ce qui touche leurs plaiſirs. On m'a dit qu'une ſeule Maſcarade rapporte à M. Heydegger plus de deux mille

guinées; car le prix eſt d'une guinée pour chaque perſonne, & il ne s'y en trouve pas ordinairement moins de deux mille. Il eſt vrai qu'on donne en abondance, & ſans rien payer de plus, toutes ſortes de vins, de fruits, de confitures & de rafraîchiſſemens. Mais cette dépenſe eſt légere, en comparaiſon du profit. On joue auſſi dans ce lieu de délices; il y a des ſalles deſtinées pour cela. Il y en a d'autres où l'on peut ſe retirer pour être tranquille, lorſqu'on eſt las de la danſe & du bruit de la multitude. Enfin tout y eſt d'un ordre & d'un goût admirable.

Mylord Lincoln, qui étoit de notre compagnie, eut la complaiſance de ne pas s'éloigner de nous, pour nous expliquer tout ce qui paroiſſoit mériter notre curioſité. Il fit paſſer en revue devant nos

yeux la plus grande partie de la Cour, ſur-tout les Dames les plus célebres par leur beauté & par leurs aventures. Ce ſeroit vouloir multiplier ces Mémoires à l'infini, que de les rapporter toutes; mais celle-ci eſt trop agréable pour être oubliée. Mylord Lincoln, ayant vu près de nous une Dame qui venoit d'ôter ſon maſque, car preſque tout le monde l'ôte à la fin, nous pria doucement de la conſidérer avec attention; & après nous l'avoir laiſſé admirer un moment, il nous fit aſſeoir ſur un banc, qui étoit à quelques pas de nous. Ecoutez, nous dit-il, l'hiſtoire du charmant petit viſage que vous venez de voir. Cette Dame s'appelle Myladi Dar..... Elle eſt Fille d'un Braſſeur extraordinairement riche, qui l'a fait élever avec des ſoins infinis, dans

le dessein de la marier à quelque Seigneur de la Cour. Ce dessein a réussi, mais par des voies toutes différentes de celles que le Pere se proposoit. Le Chevalier Richard Walterney, homme connu par ses immenses richesses, vit la Dame, qui se nommoit en ce tems-là Miss Sally; & étant devenu passionné pour elle, il résolut de tout entreprendre pour la posséder. Son caractère la rendoit difficile à séduire. Elle avoit été élevée par une Mere dévote, qui à force de lui parler de l'autre monde & des tourmens de l'Enfer, avoit tellement rempli son imagination de toutes ces images, que sa plus grande satisfaction étoit d'être seule pour y rêver à loisir. Elle fréquentoit les Eglises, elle lisoit les livres de piété; & si elle se permettoit quelque conversation

avec les hommes, c'étoit avec des Miniſtres de l'Egliſe. Sir Richard Walterney ne fut pas rebuté par des dehors ſi difficiles. Comme il étoit homme d'expérience, il n'eut pas vu deux fois la Belle, qu'il connut que ſon tempérament ne s'accordoit point avec ſes maximes; & profitant de cette connoiſſance, dans les momens qu'elle ne pouvoit refuſer de paſſer quelquefois avec lui, il devint heureux, au grand étonnement de Miſſ Sally même, qui ne pouvoit comprendre comment elle avoit été capable de ſe laiſſer vaincre. Cependant après la premiere victoire, qui avoit peut-être coûté un peu cher à Sir Richard, tout le reſte ne fut plus pour lui qu'une ſuite de triomphes. Il la vit auſſi ſouvent qu'il lui plut; & ſa paſſion n'étant pas diminuée,

il l'engagea enfin à quitter furtivement la maiſon de ſon Pere, ſous prétexte d'éviter ſa colere & de cacher ſa groſſeſſe. Il l'entretint proprement, dans un endroit écarté de la Ville. Son bonheur faiſoit mille jaloux, car les charmes de Miſſ Sally croiſſoient tous les jours, & Walterney n'eut pas la diſcrétion de cacher ſa retraite à ſes amis. Mylord Dar.... étoit du nombre. Il vit cette belle perſonne, & il prit pour elle cette longue & fatale paſſion qui l'a forcé à la fin de l'épouſer, aux dépens de ſon honneur & de ſa fortune. Mais il faut que je vous raconte par quels degrés il s'eſt jetté ainſi dans l'infamie.

Sir Richard Walterney, un des hommes d'Angleterre les plus voluptueux, ſacrifioit tout à ſa paſſion, & faiſoit mener une vie dé-

licieuſe à Miſſ Saly. Elle n'avoit plus tant d'horreur pour l'Enfer; & elle étoit ſi bien réconciliée avec les Démons, qu'elle étoit poſſédée d'une douzaine des plus gros, mais ſur-tout de celui qui préſide aux plaiſirs des ſens. Ses deſirs étoient peut-être mal-ſatisfaits par Sir Richard, qui commençoit à être ſur le retour de l'âge, & qui étoit d'ailleurs uſé par la débauche. Soit par cette raiſon, ſoit par le ſeul amour de la variété, elle laiſſa comprendre, à quelques-uns des Amis de Walterney, qu'ils la trouveroient de facile compoſition. Mylord fut l'un des premiers favoriſés; elle lui découvrit tant de charmes, qu'étant naturellement jaloux, il ne put ſe réſoudre à les partager avec ſon premier Amant. Elle rejetta pouſtant la propoſition qu'il

lui fit, d'abandonner Sir Richard, & elle le pria de se contenter de ce qu'elle faisoit en sa faveur: mais lui, qui est le plus violent de tous les hommes, trouva le moyen de faire une querelle au pauvre Walterney, & l'ayant conduit à l'écart, il le perça de deux ou trois coups d'épée. Les héritiers du Mort ne penserent qu'à recueillir ses richesses, sans s'embarrasser beaucoup du soin de le venger; desorte que Mylord Dar.... se crut seul & tranquille possesseur de la belle Miss Sally. Il comptoit, sans l'avoir consultée. Cette inconstante Fille n'eut pas plutôt reconnu qu'il prétendoit faire le tiran, qu'elle l'exclut entierement de ses faveurs & de sa présence. Ce ne fut pas pour mener une vie plus réglée. Elle eut successivement deux ou trois

autres Amans, pour se consoler de ses pertes. Mylord Dar.... se consumoit pendant ce tems-là de tristesse & d'amour. Il fit mille efforts inutiles, pour se faire pardonner de son Ingrate: elle le rebutoit avec rigueur, & tout lui en étoit devenu odieux, jusqu'à son nom. Cependant, ne pouvant vivre sans elle, il se résolut à l'épouser, si elle vouloit le recevoir à ce prix. La proposition en fut faite dans les formes, & tout Londres ne tarda point d'en être informé. On le fut aussi, bien-tôt, que cette Fille capricieuse avoit rejetté ses offres avec hauteur & avec dedain. Mylor Dar....ne fut pas si sensible à ce refus parce qu'il le couvroit de honte, que par le désespoir où il réduisoit son amour. Je lui ai entendu dire, que sa résolution étoit prise d'aller

d'aller poignarder en plein jour son inhumaine, & de se percer aussi-tôt le cœur du même poignard. Je suis certain, continua le Comte de Lincoln, qu'il l'auroit exécutée; si sa situation n'eût pas changé tout-d'un-coup, par une des plus bizarres aventures du monde. Il avoit un Valet-de-Chambre qui étoit plein d'esprit & de vivacité, & qui étoit devenu, comme il est assez ordinaire, l'intime confident de son Maître. Ce Garçon l'avoit entendu parler de la maniere dont Miss Sally avoit été élevée, & du penchant qu'elle avoit eu à la dévotion : il forma là-dessus un plan des plus ridicules, mais qui ne laissa pas de réussir dans l'exécution. Il acheta d'abord, des héritiers de Sir Richard Walterney, un de ses portraits au naturel, d'après lequel il

fit faire un masque parfaitement ressemblant. J'ai vu ce masque, nous dit le Comte; on l'auroit pris pour le visage même de Sir Richard. Il engagea ensuite son Maître à sacrifier à son dessein, une somme d'argent considérable, pour gagner la Fille, qui servoit Miss Sally. Il ne fallut point de longues négociations pour cela. Il sçut de cette Fille, qui étoit l'Amant favorisé; il inventa un artifice pour le tenir occupé ailleurs, pendant toute la nuit où devoit s'exécuter son projet. Il lui fit tenir, le soir, de la part du Secrétaire d'Etat, une lettre supposée, qui l'appelloit à Windsor où étoit la Cour. Il se munit après cela d'une grosse lanterne sourde, dont le verre étoit extrêmement large & brillant; & l'ayant mise dans sa poche avec

son masque, il se rendit à la maison qu'occupoit Miss Sally, & il exigea de la Suivante, de le cacher dans quelque coin, jusqu'à ce que sa Maîtresse se fût mise au lit. Miss Sally se coucha assez tard, après avoir attendu long-temps son Amant : car j'ai oublié de dire que quoiqu'il lui eût écrit qu'il ne pouvoit passer la nuit avec elle, le Valet de Mylord Dar..... avoit eu l'adresse d'intercepter sa lettre, & de faire dire seulement à la Belle que son Amant ne pouvoit venir que très-tard. Elle étoit donc au lit, & déjà presque endormie, lorsque cet adroit Garçon ouvrit la porte de sa chambre, & s'approcha d'elle dans l'obscurité. Le bruit qu'il fit la réveilla. Elle s'imagina que c'étoit son Amant : Vous venez bien tard, lui dit-elle ; vous êtes extrêmement

refroidi pour moi. Non, Madame, répondit l'autre d'une voix modérée ; je ne suis pas réfroidi pour vous, & je viens vous en donner une preuve certaine. L'affreux désordre de votre vie touche ma compassion. Hélas, pourquoi vous ai-je séduite ! C'est moi qui suis coupable de tous vos crimes. J'en suis horriblement puni, & mon châtiment sera éternel. L'enfer est ouvert aussi sous vos pieds. Tous les démons vous regardent comme leur proie. Tremblez, vous êtes prête à périr ; ou plutôt réparez le passé par une vie plus sage. Profitez de la foiblesse de Mylord Dar..., qui veut bien vous épouser. C'est le seul moyen de vous arracher aux supplices horribles que je souffre. En finissant ces mots, que Miss Sally avoit peine d'abord à ne pas pren-

dre pour une raillerie de son Amant, il lui fit voir, à la faveur de sa lanterne qu'il tira tout d'un coup de sa poche, la figure naturelle de Sir Richard Walterney, ou plutôt le masque qui le représentoit, & dont il s'étoit couvert le visage : il la regarda quelque tems, avec des yeux fixes & étincelans. Son effroi fut tel, qu'elle n'eut pas même la force de crier. Elle tomba dans un long évanouissement, dont le Valet profita pour sortir de la maison, & pour aller raconter le succès de son entreprise à son Maître. Miss Sally devint si traitable, qu'elle fit dire, vingt-quatre heures après, à Mylord Dar..., que s'il conservoit encore quelque bonté pour elle, il recevroit toutes les marques qu'il pouvoit desirer de sa gratitude. Il l'a épousée sans ba-

sancer; & il vit encore en assez bonne intelligence avec elle. Le Comte nous raconta cette histoire, avec plus d'agrement que je ne l'ai ici répétée.

Nous rentrâmes ensuite dans la foule des Masques. Il me fit remarquer le Roi & le Prince, qui venoient d'arriver. Leur habillement étoit semblable à quantité d'autres; mais le respect de ceux qui les accompagnoient, les faisoit reconnoître. Il arriva à ce Monarque une petite aventure, qui fit beaucoup d'honneur à sa bonté & à sa présence d'esprit. Une Dame masquée, dont on ne put sçavoir le nom, s'approcha de lui, en affectant de ne le pas connoître; elle l'invita à aller prendre quelque rafraîchissement au buffet. Il y alla, sans se faire presser. Lorsqu'il eut le verre en

main, cette Dame lui dit : Masque, c'eſt à la ſanté du Prétendant. Il répondit ſur le champ, & du ton le plus civil : Je bois de tout mon cœur à la ſanté de tous les Princes malheureux. Il but enſuite, en détournant le viſage pour n'être point apperçu. Comme perſonne n'ignoroit que c'étoit lui, cette réponſe fut répandue en un moment de tous côtés, & la ſalle retentit d'applaudiſſemens. Il ne danſa point ; le Prince fit de même : mais ils paroiſſoient tous deux fort attachés au plaiſir de voir danſer. Effectivement la maniere de danſer des Anglois eſt fort agréable. Ils commencent ordinairement leurs bals par des menuets ; & puis, viennent les contredanſes du Pays. Ils ſe joignent, ſur deux lignes, quinze ou vingt Hommes avec autant de

Femmes; ils pourroient être en plus grand nombre si les salles étoient plus grandes; & sans la moindre confusion, ils tournent, sautent, & se croisent en mille façons. Les airs sont d'une vivacité qui émeut l'ame. Les Dames sont les plus intrépides danseuses que j'aie vues de ma vie. Elles ne paroissent point se lasser, quoiqu'elles soient dans un mouvement continuel pendant quatre ou cinq heures consécutives. C'est-là qu'elles font briller tous leurs appas. Leur taille a quelque chose de si remarquable, qu'elle frappe un Etranger d'admiration; & cet avantage est si commun parmi elles, qu'on a peine à distinguer celles qui le possedent au plus haut degré. Leur teint & leurs yeux sont des choses ravissantes. Une femme, estimée belle

en Angleterre, est une Créature toute divine. Si je n'étois pas né François, j'en parlerois avec plus de réserve, pour n'être pas accusé de flatterie. Mais on sçait combien nous sommes prévenus en faveur de nos Dames, & mes éloges ne peuvent être suspects.

Il étoit environ quatre heures du matin, lorsque les Dames de notre compagnie proposerent de se retirer. Je n'avois pu trouver un moment, pour lire les lettres de ma Niéce; j'en ménageai un, avant que de sortir. Elles étoient assez tendres, pour une petite Personne de son âge. Le style François étoit un peu Turc, c'est-à-dire qu'il ne s'accordoit pas parfaitement avec les regles de la Grammaire : à cela près, tout y étoit fort mesuré, & sentoit la pudeur d'une bonne éducation.

Elle avoit même eu soin de se signer du nom de Memiscès ; apparemment dans la vue de tromper les Envieux, pour qui ses lettres n'étoient pas destinées. L'une étoit adressée au Marquis à Calais, en réponse à une des siennes, qu'il lui avoit écrite quatre heures après l'avoir quittée. Il avoit reçu l'autre à Londres. Je les remis toutes deux dans le lieu où je les avois prises, ne voulant pas qu'il eût le moindre soupçon que son intrigue fût connue de moi.

Nous employâmes les jours suivans à parcourir la ville, pour en visiter les curiosités. Nous prîmes la peine de monter sur le Dôme de l'Eglise de Saint Paul, d'où nous pouvions, d'un coup d'œil, embrasser toute l'étendue de Londres. C'est une ville immense. Sa longueur, qui s'étend au long de

la Tamiſe, ſurpaſſe ſans contredit, celle de toutes les villes connues. Elle eſt étroite en pluſieurs endroits; ce qui fait douter aux François qu'elle ſoit auſſi grande que Paris dans ſa totalité. Pour moi, qui me pique de juger avec impartialité, j'ai peine à prononcer que Paris ſoit auſſi grand; à moins qu'on ne veuille compter, pour une partie de ſa grandeur, l'extrême hauteur des maiſons, qui étant pour la plupart de ſix ou ſept étages, pourroient doubler ſon étendue, ſi on les ſuppoſoit coupées par le milieu. Les Places, que les Anglois appellent *Squares*, c'eſt-à-dire les Quarrés, ſont belles & en grand nombre à Londres. Lincoln's Inn-field, Saint-James ſquare, Soho ſquare, & quantité d'autres, valent bien nos Places de Vendôme, des Victoires, &

la Place Royale; excepté peut-être que les édifices n'en ſont pas ſi magnifiques. Les Hôtels des Seigneurs ne ſont pas non plus ſi ſuperbes qu'à Paris. Le Palais de Saint-James, où le Roi & la Famille Royale font leur ſéjour ordinaire, eſt une maiſon fort ſimple, & qui ne répond point à la Majeſté d'un ſi grand Prince. Le Jardin, ou plutôt le Parc, eſt un grand quarré irrégulier, qui eſt environné d'allées d'arbres, ſans autre ornement que ceux qu'il reçoit de la nature. Il eſt partagé par un large & long Canal. On y voit, en tout tems, un grand nombre d'Oyes & de Canards, dont M. de Saint-Evremont avoit autrefois la Surintendance, ſous le titre de Gouverneur des Canards de Saint-James. Cet emploi comique, qu'il avoit demandé lui-

même en plaiſantant, lui valoit, dit-on, cent guinées. J'eus la curioſité de voir la maiſon où demeuroit un homme ſi célebre. Elle étoit dans le Pall-mall, qui eſt une grande rue voiſine du Palais. On me dit qu'il étoit extrêmement mal-propre; ce qui le mettoit ſans ceſſe en querelle avec ſon hôteſſe, à qui il ne vouloit pas laiſſer la liberté de laver & de nettoyer ſon appartement, auſſi ſouvent que les Anglois aiment à le faire. Il n'étoit pas riche; le fond de ſon revenu conſiſtoit dans les préſens de quelques Seigneurs; & particulierement du Duc de Montaigu, qui lui faiſoit une penſion d'environ deux cens guinées. Mais il étoit obligé à fort peu de dépenſe, étant reçu volontiers tous les jours aux meilleures tables d'Angleterre, où l'on

dit qu'il mangeoit comme quatre. Il a toujours été vu de bon œil à la Cour de Londres; mais sur la fin de sa vie, on l'estimoit moins pour ce qu'il étoit, que pour ce qu'il avoit été. Sa mort fut tranquille, & l'on ne s'apperçut pas qu'elle fût troublée par les frayeurs de la Religion. Quelques momens avant sa derniere heure, il fit appeller près de son lit un célebre Ministre, qu'il pria, d'un ton fort sérieux, de vouloir bien réciter un de ses Sermons, ou lui tenir quelques discours de piété, pour le guérir, lui dit-il, d'une cruelle insomnie dont il étoit tourmenté. C'est ainsi que les plus grands hommes s'aveuglent malheureusement dans l'affaire la plus importante, & qu'après avoir fait paroître un esprit supérieur & des lumieres extraordinaires sur

des choses indifférentes, ils en manquent pour la seule qui est solide & nécessaire, je veux dire l'intérêt éternel de leur ame.

Le Parc de Saint-James sert de promenade publique à Londres. Il est libre à tout le monde de s'y promener; & c'est un spectacle bizarre, dans les beaux jours, d'y voir toute la fleur de la Noblesse & les premieres Dames de la Cour, mêlées confusément avec la plus vile Populace. Tel est le goût des Anglois, & c'est en quoi ils font consister une partie de ce qu'ils appellent leur liberté. les Petits affectent de marquer l'indépendance où ils sont à l'égard des Grands; & les Personnes de distinction prennent plaisir à se confondre en mille manieres avec le Peuple. Cette disposition d'esprit auroit quelque chose de

louable, si elle n'étoit pas portée à l'excès; mais elle cause souvent de grands désordres, parce qu'elle autorise le Peuple à commettre mille insolences. Qui pourroit s'imaginer, par exemple, que le plus misérable Crocheteur disputera le pas dans la rue à un Mylord, dont il connoît la qualité, & que si l'un ou l'autre s'opiniâtre à ne pas céder, ils se battront publiquement à coups de poings, jusqu'à ce que le plus fort demeure le maître du pavé? C'est ce qui arrive quelquefois à Londres. J'ai entendu Mylord H...., se vanter lui-même d'avoir terrassé un Porteur de Chaise, quoiqu'il confessât que c'étoit un vigoureux Coquin, qui lui avoit fait sentir en plus d'un endroit la pesanteur de ses bras. On m'a fait remarquer, dans plusieurs maisons de

Caffé, un ou deux Mylords, un Chevalier Baronet, un Cordonnier, un Tailleur, un Marchand de Vin, & quelques autres gens de même trempe, assis tous ensemble autour d'une même table, & s'occupant à fumer & à s'entretenir familliérement des nouvelles de la Cour & de la Ville. Les affaires du Gouvernement sont l'objet du Peuple, comme celui des Grands. Chacun a droit d'en parler librement. On condamne, on approuve, on critique, on déchire, on s'emporte en invectives, de vive voix & par écrit, sans que le pouvoir supérieur ose s'y opposer. Le Roi lui-même n'est pas à couvert de la censure. Les Caffés, & les autres endroits publics, sont comme le siége de la liberté Anglicane. On y trouve tous les libelles, qui se font pour

ou contre le Gouvernement. On a le droit, pour deux sols, d'en lire une multitude, & de prendre une tasse de thé ou de caffé. On donne aussi à lire cinq ou six sortes de Gazettes, qui contiennent les nouvelles de l'Europe, & particuliérement celles de Londres. Ce dernier article renferme tout ce qui se passe dans la Ville, jusqu'au moindre événement; les Masques y sont toujours nommés, de quelque rang qu'ils puissent être, & l'on en rapporte indifféremment le bon & le mauvais. On y annonce les Comédies, les Bals, les Concerts, les Livres qui sortent de la presse, les remedes des Charlatans, les Maisons & les Terres à louer ou à vendre, les Banqueroutes, l'état des Compagnies de commerce, l'arrivée & le départ des Vaisseaux, en un

mot, tout ce qui peut intéresser le Public. L'avidité des Anglois est extrême pour toutes ces nouvelles. Elles se répandent, de la Capitale jusqu'à l'extrémité des Provinces ; & l'on ne trouve personne, jusqu'au moindre Matelot, qui n'emploie tous les jours deux sols pour satisfaire sa curiosité.

Outre le Parc de Saint-James, il y a dans Londres plusieurs autres Jardins, pour la promenade publique. Gray's-Inn & Lyncoln's Inn, sont des lieux agréables, où se trouvent le soir de fort belles compagnies. Les Filles de plaisir s'y rencontrent à chaque pas. C'est une chose digne de compassion, de voir les plus charmantes Créatures du monde abandonnées à cet infâme commerce, & s'offrir sans pudeur à la lubricité de ceux qui veulent

les payer. On dit que le nombre en est incroyable à Londres. Il y a des rues qui en sont entiérement peuplées, & où l'on ne sçauroit passer sans être invité par plusieurs signes, ou par des regards lascifs. La plupart des Seigneurs, & presque tous les jeunes gens qui ont du bien, en entretiennent dans des maisons particulieres ; mais lorsque leurs Amans viennent à s'en dégoûter, elles sont contraintes de retourner à l'usage du Public. Il se trouve, parmi ces misérables victimes, quantité de Filles de bonne maison, qui ont été débauchées par leurs Amans, & abandonnées ensuite à leur destinée. Ce qui est singulier, c'est que si elles ont été entre les mains d'un homme de qualité, elles ont l'insolence de porter son nom, comme si elles en avoient été les

Epouses; de sorte que rien n'est plus commun que les Comtesses & les Marquises de cette espece. On se persuadera aisément qu'un jeune homme, de la figure du Marquis, ne put éviter les attaques de ces Filles effrontées. Il fut sollicité en mille occasions. Je ne rapporterai que celle-ci, dont le souvenir me fait rire encore. Nous sortions de la Commédie; & comme la multitude des Carosses empêchoit le nôtre d'avancer, nous fumes obligés d'attendre sous la voute qui sert d'entrée. Il y avoit plusieurs autres personnes, qui étoient dans le même cas que nous. Le Marquis entendit à son côté deux Dames, qui se plaignoient en François de ce contre-temps, qui les arrêtoit. Il leur dit quelques mots de civilité. L'embarras & la foule aug-

mentant toujours, nous résolumes, pour être plus au large, d'entrer dans un des Caffés qui sont sous la voute, & le Marquis proposa la même chose aux deux Dames. Elles se laisserent conduire sans difficulté. Nous fûmes obligés d'y demeurer environ un quart d'heure, pendant lequel je m'amusai à lire les papiers de nouvelles, & le Marquis à entretenir les deux Angloises. L'une des deux étoit extrêmement jolie. Nos Valets nous avertirent enfin que le Carosse étoit à la porte. Nous prîmes congé des Dames. Cette rencontre n'ayant rien eu d'extraordinaire, nous l'oubliâmes en sortant du lieu. Cependant, trois jours après, étant à parcourir ensemble les nouvelles de Londres, nous y lûmes cet article: « Si le Gentilhomme Fran-

» çois, qui s'entretint Lundi avec » une Dame au Caffé de.... en » ſortant de la Comédie, parloit » ſérieuſement & avec des inten- » tions honnêtes, il eſt prié de » ſe trouver encore demain à la » Comédie, où il entendra par- » ler d'elle ». Nous nous mîmes à rire en nous regardant. Seroit-il poſſible, me dît le Marquis, que ce fût de moi dont il eſt ici queſtion? Je n'en doute preſque point, répondis-je; car je m'imagine que vous avez été aſſez folâtre, pour dire à cette jolie perſonne que vous mouriez d'amour pour elle. Je ne me ſouviens pas trop bien de ce que je lui dis, reprit-il, mais je confeſſe qu'il peut m'être échappé quelque choſe de pareil. Nous retournerons à la Comédie demain, ſi vous le voulez, continua-t-il, & nous

verrons le dénouement de cette aventure. Comme j'avois dessein de le divertir, je ne fis pas le difficile. Nous y retournâmes en effet. A peine avions-nous été une demi-heure dans notre loge, qu'un Laquais vint dire au Marquis : Monsieur, la Dame que vous sçavez, vous attend avec impatience; voici l'adresse du logement où vous la trouverez; & il lui donna une carte, sur laquelle étoit cette direction : *Mistress Oldstead, in Southampton-street at M. Derbridge's, à Jewller, two pairs of stairs* : c'est-à-dire, Madame Oldstead, chez M. Derbridge, Jouaillier, au second étage, rue de Southampton. Ayant lu cette adresse, je n'eus garde de consentir que le Marquis me quittât, pour aller déterrer son aventuriere; non plus que de lui offrir

de

de l'y accompagner. Je lui dis de répondre au Valet, que nous ne pouvions quitter la Comédie, & que si Madame Oldstead vouloit y venir, nous tâcherions de lui ménager une place dans notre loge. Le second Acte n'étoit pas fini, que nous la vîmes arriver avec sa Compagne. Nous la reçûmes honnêtement. Je m'étois figuré, jusqu'alors, que ce pouvoit être quelque Fille de famille, à qui le Marquis avoit paru assez bien fait pour lui plaire. Je n'eus pas besoin de lui parler long-tems, pour connoître mon erreur; non qu'elle lui proposât rien d'indécent, mais il faut bien moins d'expérience que je n'en ai, pour découvrir l'artifice de ces Créatures. Cependant j'aurois laissé durer leur entretien jusqu'à la fin de la Comédie, s'il n'eût été

troublé fort plaiſamment. La plûpart des Spectateurs avoient lu, comme nous, l'article des nouvelles, qui contenoit l'avis de cette Fille au Marquis; & le lieu de l'aſſignation étant la Comédie, l'eſpérance de découvrir quelque choſe de ce myſtère y avoit amené pluſieurs jeunes gens curieux. Le Marquis étant dans les dernieres modes de France, on avoit jugé ſans peine, à ſes habits & à ſon air, qu'il étoit le Gentilhomme aimé. Mais lorſqu'on vit arriver la jeune perſonne, qui parut ſans doute aſſez jolie pour être l'héroïne du Roman, tous les regards ſe tournerent ſur elle, & l'on ſe dit à l'oreille ce qu'on en penſoit. Son attention à parler au Marquis l'empêcha d'abord de le remarquer; mais ayant jetté les yeux par hazard ſur les aſſiſtans,

& voyant ceux de tout le monde attachés sur elle, toute son effronterie fut déconcertée. Sa rougeur confirma une grande partie de l'assemblée dans ses soupçons, & l'on ne fit plus que sourir & s'entretenir d'elle, en continuant de la regarder. Enfin, ne pouvant gueres soutenir plus long-tems ce personnage, elle pria le Marquis de la rejoindre à la maison dont il avoit l'adresse, & elle se leva pour se retirer. Mais ce fut alors que les Anglois, qui sont les plus impitoyables gens du monde à la Comédie, se mirent à siffler & à faire des huées épouventables. Le trouble, où elle étoit, l'empêcha de pouvoir ouvrir facilement la porte de la loge; ainsi elle eut le tems d'entendre le bruit qui se faisoit à son honneur, & tout le Parterre, celui de le

redoubler. Je fus incertain si nous ne devions pas nous retirer aussi; mais les sifflemens s'étant appaisés après sa sortie, je trouvai plus à propos de rester. Mylord Scarboroug étoit dans une loge voisine; il apperçut le Marquis, & il vint à nous aussi-tôt, pour s'informer si nous connoissions cette Dame. Nous lui racontâmes toute l'histoire. Il nous invita à souper, & nous passâmes une partie de la nuit avec lui & quelques autres Seigneurs.

Comme je n'ai point entrepris de faire la description de Londres, je ne suis point exact à rapporter tout ce qu'on nous fit voir dans les différentes parties de cette grande Ville. J'aurois dû parler, néanmoins, du Monument qui fut élevé en mémoire de l'incendie. C'est une Colomne creuse,

d'environ quatre cens pieds de hauteur. On y monte en dedans, par un escalier tournant qui s'éleve jusqu'au sommet. Elle est soutenue sur une base quarrée; & sur les quatre faces on lit différentes Inscriptions, qui font foi du malheur arrivé à Londres, & qui en expliquent les circonstances. Ce qui me surprit, ce fut d'apprendre que les Anglois attribuent ce désastre à la malignité des Papistes. J'avois cru, jusqu'alors, qu'il n'étoit arrivé que par un accident ordinaire. Je ne dois pas omettre, non plus, l'ingénieuse machine qui sert à communiquer l'eau de la Tamise, dans tous les quartiers de la Ville. C'est une haute Tour, où par le seul secours de la fumée d'un feu continuel de charbon, on a trouvé le moyen d'élever l'eau

jusqu'à certaine hauteur ; elle entre alors dans des canaux qui coulent sous les rues & les maisons, & qui se distribuent de tous côtés pour l'usage des habitans. Le Pont de Londres est beau par sa longueur : mais elle ne surpasse pas celle du Pont-neuf à Paris. Pour sa largeur, elle n'égale point celle du pont Saint-Michel & de nos autres Ponts couverts. Il leur est semblable en tout le reste. Les autres beautés de la Capitale d'Angleterre consistent dans les édifices publics, tels que les Hôpitaux, les Eglises, les Maisons des Compagnies de Commerce, les Colléges des Avocats & de tous ceux que les Anglois comprennent sous le nom de *Lawyers*. Tous ces bâtimens paroissent l'ouvrage d'un Peuple sage & bien reglé, qui en travaillant à s'en-

richir au-dehors par le Commerce, ne néglige rien de tout ce qui peut servir à la commodité, à l'abondance, à la sécurité, & même à la beauté & à la magnificence.

Dans le tems que nous étions ainsi occupés des plaisirs & des curiosités de Londres, je reçus un paquet de lettres, par les mains de Scoti. Il revenoit de France, après s'être acquitté de sa commission. Il m'apprit que Myladi R..... s'étoit conduite avec tant de circonspection dans le voyage, qu'on ne s'étoit apperçu nulle part de son déguisement; qu'elle étoit arrivée heureusement à la Terre de ma Fille, qu'elle en avoit été reçue avec tant de tendresse & d'honnêteté, qu'elle se promettoit mille contentemens dans ce séjour; que toute ma famille jouissoit d'une

parfaite santé, excepté Memiscès, qu'il avoit laissé avec la petite vérole. Le Marquis étoit présent à ce récit. Ce fut encore là que j'eus occasion de reconnoître la vivacité de son naturel. A peine avoit-il entendu les dernieres paroles de Scoti, qu'il se précipita vers moi pour m'embrasser : Ah! Monsieur, me dit-il avec transport, retournons vite en France ; voudriez-vous laisser mourir Memiscès sans le voir ? Il est peut-être mort, depuis le départ de Scoti. Ah! si je le croyois, je ne voudrois pas lui survivre un moment. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude pour ma Niéce, je répondis au Marquis, en souriant, qu'il étoit un mauvais Consolateur ; qu'au lieu de me donner des motifs d'espérance & de tranquillité, il sembloit qu'il

voulût m'alarmer par ses propres craintes ; mais que je jugeois mieux que lui des événemens : que je ne voyois, dans la maladie de Memiscès, qu'un accident commun, & ordinairement sans péril ; que cependant je lui étois obligé de l'intérêt qu'il prenoit à ma famille, & que je le priois seulement de ne pas s'affliger plus que moi. Il parut avoir quelque honte de s'être trahi si visiblement, quoique je n'eusse pas fait semblant de m'en appercevoir. Il parla peu, le reste de la soirée. J'ai sçu néanmoins qu'il interrogea Scoti sur le danger de ma Niéce, & qu'il écrivit une longue lettre avant que de se mettre au lit ; mais il ne l'envoya point à la Poste. Pour moi, je me retirai en particulier, pour ouvrir les miennes. Ma Fille m'apprenoit

TAYLOR INST. OXFORD

aussi la maladie de ma Niéce, mais elle n'en paroissoit pas craindre les suites. Elle s'étendoit fort au long sur Myladi R...... & elle me remercioit de lui avoir envoyé une compagne si aimable. Je lus ensuite celle que Myladi me faisoit l'honneur de m'écrire. La reconnoissance & la générosité de son cœur l'avoient dictée. Elle me pressoit d'abréger mon séjour en Angleterre, & sa plus forte envie sembloit être celle de me revoir.

De quoi nos foibles cœurs ne sont-ils pas capables, pour peu que nous cessions de les tenir dans la contrainte, par une exacte & continuelle vigilance ! A soixante ans, on peut être foible ; j'ai honte de le dire, mais je l'ai éprouvé. La lecture de la lettre de Myladi R.... fit sur moi une impression

furprenante. Il me fembloit que mon cœur fe fût ferré tout-d'un-coup, & qu'il s'y paffât des chofes dont j'avois quelque effroi. Je m'appuyai fur ma table, & je tombai dans une rêverie profonde. Je voyois cette charmante Lady devant mes yeux. Je la voyois; mon imagination me repréfentoit tous fes charmes : mais quoique je fentiffe de la douceur à la voir, fa préfence & les témoignages que je m'imaginois recevoir de fa reconnoiffance, ne me rendoient ni content ni tranquille. Je la regardois avec langueur, & fans pouvoir lui fourire; enfin je me trouvai, en fortant de cette efpece de fonge, les yeux humides de larmes, & le cœur inondé d'amertume. Je devins auffi trifte & auffi rêveur que le Marquis. Nous ne laiffâmes pas de nous

trouver à souper ensemble. Il prononça à peine quatre mots. J'étois bien éloigné d'interrompre son silence. Nous nous retirâmes, en nous souhaitant tristement le bon soir, & nous allâmes chercher, dans nos lits, un repos que ni l'un ni l'autre ne trouverent gueres.

O Dieu ! faut-il que les passions aient tant d'empire sur nos malheureux cœurs ! Je me couchai, sans faire attention à ce qui se passoit autour de moi, ni aux questions de mon Valet. Je lui ordonnai de se retirer promptement. Quoi ! m'écriai-je, quand je fus seul ; je n'aurai pas la force de me rendre maître des mouvemens de mon ame ! Je sens le honteux poison qui se glisse dans mes veines, & je manquerai de courage pour le repousser ! Mais

qu'ai-je dit..... quel poison....., bon Dieu! est-ce de moi-même que je parle! de moi, que tout le monde croit sage & vertueux; de moi, qui me charge de former les autres à la vertu & à la sagesse; de moi, dont tous les sentimens & toutes les actions doivent être des modéles! Voilà donc, ajoutai-je la larme à l'œil, le fruit de mon âge, de mon expérience, de ma religion; voilà le fruit de soixante ans passés dans les voies de l'honneur & de la vertu. Ah! je mourrois de honte & de douleur, s'il falloit perdre mon innocence & ma réputation. Non, non, je ne suis point capable d'une foiblesse qui rende crimel ou qui deshonore; mon cœur m'en répond. Je m'alarme mal-à-propos. Ce n'est point une passion, que je sens pour Mylady R...

& que je n'en devois pas être surpris, sçachant combien il lui portoit d'affection. Je fis réponse, ce jour-là, aux lettres que j'avois reçues. Le Marquis me pria d'insérer, dans le paquet, un billet de lui pour Memiscès. Il me le donna tout ouvert. Je le reçus; mais quoiqu'il ne contînt rien qui ne fût dans l'ordre, j'eus l'adresse de le mettre secrettement à l'écart. Il s'imagina néanmoins qu'il étoit parti avec mes lettres; & je vis qu'il en avoit de la joie, parce que cela sembloit l'assurer que je n'avois aucun soupçon de son attachement.

Nous eumes, le même jour, la curiosité d'assister à un spectacle fort extraordinaire, & qui n'est connu nulle part hors de l'Angleterre. Je veux dire les combats de Gladiateurs. C'est un

usage Romain, qui s'est conservé dans cette Isle depuis près de deux mille ans. Nous trouvâmes, au lieu du combat, une foule de personnes de toutes les conditions. Le Théatre, où tous les combattans s'exercent, est au milieu d'une grande Salle ; de sorte qu'il est environné de tous côtés par les Spectateurs, qui sont assis sur des bans élevés les uns au dessus des autres jusqu'à la voute. Le premier combat fut celui du bâton ; les Anglois l'appellent *Cudgel.* Ils s'en servent comme on fait d'un sabre ; & les coups des combattans sont si peu ménagés, que je ne comprens point comment ils peuvent s'en donner tant, sans se casser les bras ou la tête ; car ils combattent tête nue & le corps à découvert. Le vainqueur est celui qui

tire, le premier, du ſang de la tête de ſon Adverſaire. Après les *Cudgels*, vient le combat des poings. Les deux Aſſaillans ſont nus juſqu'à la ceinture. Les coups qu'ils ſe donnent ſont ſi violens, qu'ils leur font quelquefois ſortir le ſang par la bouche. J'en ai vu tomber quelques-uns, & reſter quelques momens ſans connoiſſance; mais leur ardeur ſe ranime bientôt, à l'aide d'un limon ou d'un peu de vinaigre qu'on leur porte au nez. Ils ſe relevent, embraſſent leur Ennemi, & recommencent le combat, juſqu'à ce que l'un des deux perde entiérement les forces. Il arrive quelquefois qu'il perd auſſi la vie. Cet exercice m'a paru le plus dangereux & le plus violent. Il eſt ſuivi de celui de la lutte. Vous voyez deux Coquins bien tournés

s'approcher doucement & avec précaution, se mesurer quelques momens des yeux, tourner l'un autour de l'autre, comme pour reconnoître l'endroit foible, se tâter de tems en tems du jarret, qu'ils avancent l'un contre l'autre, s'accrocher à la fin pour se serrer & se sécouer avec une force & une agilité surprenantes. Il se passe quelquefois bien du tems, avant qu'on voie la moindre inégalité. Enfin, lorsque la victoire s'est déclarée pour l'un, il tend la main au vaincu, qui se réleve & recommence à combattre jusqu'à l'extinction de ses forces. Le dernier combat se fait au sabre. Ce sont ordinairement des Irlandois, qui par un défi public, & imprimé dans les Gazettes avec un tour de fanfaronade qui fait rire, s'engagent à venir aux mains avec tous

ceux qui auront la hardieſſe de s'expoſer au tranchant mortel de leur redoutable épée. Ils racontent le malheur des Téméraires, qui ont péri ou qui ont été bleſſés par leurs mains. Ce ſont autant de Céſars & d'Alexandres. Cependant ils ſont preſque toujours battus par les Anglois, & ſur-tout par un certain Figg, qui eſt l'homme du monde qui ſe ſert le mieux d'un ſabre. On m'a aſſuré que ce Figg a ſoutenu plus de cent aſſauts publics, & qu'il n'a preſque jamais reçu de bleſſure. Nous fumés témoins que s'il n'en reçoit pas, il en ſçait faire. Son adverſaire étoit un Sergent Irlandois, arrivé récemment de Gibraltar. Ils parurent, tous deux, ſur le théatre, en chemiſe, & la tête nue. Ils ſe firent lier le bras d'un ruban rouge, pour ſoutenir la

manche de la chemise : leur contenance étoit fiere & tranquille. Figg offrit au Sergent le choix de plusieurs sabres, qu'on apporta nus sur le théatre. Leur largeur étoit d'environ deux doigts. Ils étoient sans pointes, & quarrés par le bout. J'eus la curiosité d'en manier un ; il me parut bien affilé, & extrêmement propre à couper un bras ou une jambe. Les combattans, après s'être donné la main en signe d'amitié & d'estime, se mirent en garde, croiserent leurs armes, & commencerent une furieuse attaque. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils se ménagerent ; tous leurs coups étoient francs, & tomboient avec une vigueur & une rapidité si étrange, que cela rendoit le spectacle terrible. Toute l'assemblée étoit dans un profond silence. Le Sergent

porta un coup à Figg, qui lui coupa une piéce aſſez large, de ſon bas, ſans bleſſer nullement la jambe. Figg, dont le ſang-froid & le jugement me parurent admirables, ſentit le coup. Tu en veux à ma jambe, dit-il à l'autre; prens garde à la tienne; & dans l'inſtant même, il lui emporta une grande partie du molet, qui tomba ſur le théatre. Tout le monde applaudit à un ſi beau coup, en frappant des mains & en criant, *bravo*, *bravo*, *ancora*, *ancora*, qui eſt une façon d'applaudir qu'ils ont pris des Italiens. Le Sergent, ne pouvant plus ſe ſoutenir, demeura aſſis, en conſidérant ſon ſang, qui couloit comme un ruiſſeau. On m'a dit qu'ils ont, pour ſe guérir, des poudres dont l'effet eſt extrêmement prompt. Nous en

vimes encore combattre quelques-uns, qui se blesserent en divers endroits. Ce spectacle ne manqua pas de nous faire faire beaucoup de réflexions. Il est certain qu'il a son utilité. C'est une espece d'Ecole, où la jeunesse va se former à l'intrépidité & au mépris de la mort & des blessures; mais nous convinmes, d'un autre côté, qu'il a quelque chose de féroce & de barbare. Si l'effusion du sang humain doit être regardée comme un mal, lors même qu'elle est juste & nécessaire, il semble que c'est blesser les loix de la nature & de l'humanité que de se faire un amusement de le répandre. Cependant cette coutume est autorisée en Angleterre; & ce n'est pas apparemment sans de fortes raisons, dans un Gouvernement si sage, où tout

ſe rapporte au bien public.

La ſaiſon des Eaux minérales de Tumbridge étant arrivée, nos Amis nous conſeillerent d'y aller paſſer quelques jours. Ils nous parlerent de ce lieu, comme d'une des plus agréables choſes du monde. Toutes les perſonnes, qui aiment le plaiſir, ne manquent point de s'y rendre, parce qu'il s'y en trouve de toutes les ſortes, & l'on nous fit eſpérer d'y voir, en raccourci, tout ce qu'il y a de rare & de curieux en Angleterre. De ſi grandes eſpérances nous firent prendre avec joie le chemin de Tumbridge. Il n'eſt qu'à une journée de Londres. Le premier coup d'œil nous en plut infiniment. Ce n'eſt, ni une ville, ni un village. C'eſt une multitude de jolies maiſons, qui ſont répandues ſans ordre de côté & d'autre,

&

& qui ſont preſque toutes ſéparées, quoiqu'à peu d'éloignement. Il y en a de grandes, de petites, de magnifiques, & d'autres qui ne le ſont pas. Les unes ſont ſur le penchant de pluſieurs petites collines, les autres dans le fond où eſt le Puits des Eaux minérales. La plûpart ſont ſans jardins; quelques-unes en ont de fort propres, avec un petit bois qui les fournit d'ombre. Il ſe forme de tout cela un payſage charmant, qui ſurprend d'autant plus, que les abords en ſont ſauvages & déſerts. Ce lieu n'eſt habité que dans la ſaiſon des Eaux; ce qui fait que les maiſons s'y louent fort cher. Nous prîmes un appartement de trois chambres ſeulement qui nous revinrent à quatre guinées par ſemaine. Il s'étoit déja rendu, à Tumbridge, un

nombre infini de perſonnes de diſtinction. Nous n'entendîmes, en entrant, qu'un bruit confus de Caroſſes, d'inſtrumens de Muſique, & de cris de joie qui s'élevoient de toutes parts. Je me répondis bien que la triſteſſe du Marquis & la mienne alloient recevoir une grande diminution. Nous reconnûmes la ſcène, dès le premier ſoir de notre arrivée. Nous nous fîmes conduire à la promenade publique, qui eſt près du Puits. C'eſt une longue ruë, dans laquelle on entre en montant quelques dégrés; elle eſt pavée de pierres larges & unies, comme l'eſt une Egliſe. Au long des maiſons, ſur la droite, eſt une voute ſoutenue par des piliers, ſous laquelle on ſe promene à couvert, lorſqu'il fait mauvais tems. Il n'y a point d'autres maiſons que des

Caffés, de grandes Salles pour le jeu, des Boutiques remplies de bijoux, & d'autres lieux de plaisir, où l'on voit entrer & sortir continuellement une foule de personnes de toutes les conditions. Au milieu de cette ruë, qu'on appelle le Walk, est un orchestre élevé; d'où cinq ou six violons, & quelques hautbois, se font entendre depuis le matin jusqu'au soir.

Voici l'ordre, que les personnes de condition observent à Tumbridge. On vient le matin sur les sept heures, en deshabillé, pour prendre les Eaux, & l'on se promene une heure ou deux sur le Walk. On déjeune ensuite, avec du thé ou du chocolat, dans les maisons de Caffé; on s'invite les uns les autres à déjeuner. Ce sont les hommes qui régalent, chacun à leur tour, les Dames

de leur connoiſſance. La dépenſe n'eſt que de ſix ſols par tête. C'eſt un prix fait. On ſe trouve quelquefois cinquante ou ſoixante, d'une même bande, à déjeuner dans une même ſalle, parce qu'on n'a pas paſſé deux jours à Tumbridge, qu'on ne connoiſſe tout le monde & qu'on n'en ſoit connu. Après le déjeuner, on recommence à ſe promener. Quelques-uns jouent aux jeux de hazard. La priere ſonne vers midi; & les Dévots vont à l'Egliſe, qui eſt bâtie exprès au bout du Walk. Chacun ſe retire enſuite à ſon logement, pour s'habiller & pour dîner. Vers les quatre heures, on voit revenir tout le monde en foule, mais dans un ajuſtement bien différent du matin. Les Dames ſont ornées de tout ce qu'elles ont de plus précieux, & les hommes

dans leurs habits les plus riches & les plus galans. On se promene quelque tems pour se faire voir, jusqu'à l'heure de prendre le thé; ce qui se fait avec la même méthode que le déjeuner. Au thé succédent les jeux de toute espece, cartes, dez, &c. Toutes les salles sont remplies de tables & de commodités. Ceux qui n'ont pas de goût pour le jeu se promenent de salle en salle, & jouissent du plaisir d'observer les autres. Plusieurs vont à la Comédie, ou à d'autres spectacles, dont la diversité donne lieu de choisir. Il y a, trois fois la semaine, un bal public dans une grande salle, qui n'est que pour cet usage. Là, tous les rangs sont confondus; car on y voit les Grisettes à côté des Duchesses, sans que personne ait droit de s'informer d'où l'on

vient, ni qui l'on eſt. On danſe jusqu'à la pointe du jour. Je ne ſçais ſi cela retarde, ou accélere l'effet des Eaux minérales; mais on ne les prend pas le lendemain moins régulierement, & l'on ne remarque pas que perſonne s'en trouve plus mal. Je m'expoſerois à ne pouvoir finir, ſi j'entreprenois de rapporter toutes les aventures d'amour & de plaiſir, qui naiſſent tous les jours à Tumbridge. Si cet aimable lieu avoit ſubſiſté du tems des Anciens, ils n'auroient pas dit que Vénus & les Graces faiſoient leur réſidence à Cythere. Nous y demeurames quinze jours, dont il ne ſe paſſa pas un ſeul, ſans quelque nouvelle ſcéne qui diverſifioit nos plaiſirs. Je ne conſeille point aux cœurs tendres d'aller à Tumbridge, à moins qu'ils ne

ſoient défendus, comme moi, par la froideur de l'âge. Les belles femmes y ſont ſi communes qu'elles ſe nuiſent; l'une détruit l'impreſſion de l'autre. Si l'on ſe ſauve de ce dangereux Pays, il ſemble qu'on n'ait plus rien à redouter, après avoir réſiſté à tout ce qu'il y a de plus enchanteur & de plus ſéduiſant ſur la terre.

Je me ſuis étonné pluſieurs fois de l'opinion que les Etrangers ont de l'Angleterre; & j'ai cherché quelque cauſe à laquelle on pût raiſonnablement l'attribuer. On regarde communément les Anglois comme un Peuple dur & fier, qui n'eſt propre qu'à la guerre ou à la navigation; qui cultive moins les arts par goût, que par utilité; qui penſe & qui raiſonne à la vérité ſolidement, mais toujours dans des vues d'in-

térêt; on se le figure sans douceur naturelle, sans délicatesse, & peu capable des sentimens de l'amitié & des tendresses de l'amour. Voilà ce que je suis surpris d'avoir entendu dire à quantité de personnes de mérite, dans les Cours étrangeres & dans tous les Pays que j'ai parcourus. Je m'imagine que cette idée se prend en lisant l'histoire. On y observe que l'Angleterre est un composé de plusieurs nations différentes, qui dans leur origine étoient des Barbares, Danois, Saxons, Normands: qu'elle a souvent été agitée par des mouvemens furieux, révoltes, séditions, guerres intestines. On lit les divisions sanglantes des Maisons d'Yorck & de Lancastre; les troubles arrivés pour la Religion; la catastrophe de Charles I.; le renversement

de la famille royale des Stuards, les cabales des Whigs & de Toris; on se forme, sur tous ces événemens, une idée du caractère de la Nation; & comme il y a peu d'Etrangers, qui voyagent dans le Pays pour le reconnoître autrement que par ces dehors, on se trouve porté à juger de l'intérieur de l'Angleterre, par les apparences historiques. Cependant il me semble que cette regle est très-injuste. Premierement, il n'y a point aujourd'hui de Nation dans l'Europe, qui ne doive son origine à des Barbares, sans en excepter les François & les Italiens. C'est ce qu'on ne peut ignorer, avec une connoissance médiocre de l'Histoire. La barbarie des Goths, des Alains, des Herules, des Francs & des Normands, n'empêche pas que la France & l'Italie ne passent

pour des Régions polies. En second lieu, si les troubles domestiques & les événemens funestes étoient des preuves qui pussent établir le mauvais caractere d'une Nation, je demande s'il y a quelque Peuple dans l'Univers, dont on dût prendre une plus mauvaise idée que des François? Remontons à la source de nos Annales, & parcourons-les jusqu'à nos tems. Nous y trouverons des Rois massacrés, des Rois empoisonnés, des Rois déposés. Nous verrons des Fils armés contre leur Pere, & des Sujets contre leur Maître. Nous verrons des guerres sanglantes, produites par la Religion, par l'ambition, par la jalousie, par la haine, & soutenues par l'injustice, la cruauté, & la perfidie. Nous lirons que pour des intérêts d'une bien moindre

importance que ceux qui divisent les Whigs & les Toris, pour des questions d'Ecole & des disputes de Philosophie & de Grammaire, on en est venu aux massacres & aux incendies; enfin, sans parler des divisions du Jansénisme, qui prennent le train de s'éterniser, nous verrons ce qui est sans exemple dans tous les siecles; des Citoyens d'un même Royaume s'entr'égorger de sang-froid au son d'une cloche, & un Roi cruel prendre plaisir à animer lui-même ses Sujets au meurtre de leurs Amis, de leurs Parens, de leurs Compatriotes, de ceux qui vivoient avec eux sous le même toit & dans le même lit. De tels faits seroient sans doute l'opprobre d'une Nation, s'il étoit vrai qu'on pût les reprocher à tous les Particuliers. Mais dans ces grands

mouvemens, qui troublent & qui renversent les plus puissans Etats, combien se trouvera-t-il de personnes qu'on puisse en accuser? Il ne faut qu'un Scélérat hardi & entreprenant; un Duc de.....en France, un Cromwel en Angleterre. La multitude se remue presque toujours à l'aveugle. Le crime des mouvemens populaires ne tombe que sur celui qui les cause; & dans ces sortes de convulsions publiques (si j'ose m'exprimer ainsi,) où les plus honnêtes gens se trouvent souvent engagés par crainte ou par d'autres nécessités inévitables, on peut quelquefois être forcé de commettre des crimes & conserver toute son innocence.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, qu'il faut attribuer l'injustice qu'on fait au caractère des An-

glois, à la fausse idée qu'on prend d'eux dans l'Histoire, pourquoi ne juge-t-on pas aussi mal des François, eux qui de mon aveu n'y sont pas représentés plus avantageusement? Si c'est un François qui me fait cette objection, je lui répondrai d'abord qu'il est peut-être un peu la dupe de sa vanité, lorsqu'il s'imagine que tous les Etrangers ont de lui une aussi avantageuse idée qu'il en a lui-même. Mais il est aisé d'ailleurs de satisfaire à cette difficulté; & ma réponse servira même à confirmer mon opinion. J'avoue donc que quelque préjugé qu'on pût former au désavantage des François sur la lecture de leur Histoire, on n'a pas absolument d'eux les fâcheuses idées que cette lecture peut inspirer. Cela vient de ce que le fond de leur caractere

eſt connu de la plûpart des Etrangers. Ils ſont au milieu de l'Europe, & cette ſituation les expoſe à être viſités continuellement par les Voyageurs. On les voit, on les fréquente, on reconnoît, qu'à la légereté & à la vanité près, ils ſont d'un caractère aimable. On leur rend justice. Les Anglois n'ont pas le même avantage. Ils ſont ſéparés du continent par une mer dangereuſe. On voyage rarement chez eux; on ne les connoît point aſſez. On demeure donc ſur leur compte dans le préjugé hiſtorique ; & ſur une trompeuſe apparence, on ſe fait d'eux un portrait qui ne leur reſſemble pas. Pour m'expliquer en un mot, c'eſt en Angleterre qu'il faut venir prendre le droit de juger des Anglois. C'eſt-là que je les ai reconnus humains, affables, généreux,

capables de tous les ſentimens qui ſont les bons naturels & les grandes ames. Les honnêtes gens d'Angleterre ſont tels, que je ſouhaite que ſoient mes Enfans & toutes les perſonnes qui me ſont cheres. Pour ce qui regarde les Dames, je trouve que celles qui ſont aimables, dont le nombre eſt très-grand, le ſont infiniment plus qu'en nul autre Pays du monde; & ſi je ne ſçavois d'où j'amenois autrefois ma chere Selima, je m'imaginerois que cette chere Epouſe étoit née en Angleterre.

Je m'apperçois que mes Digreſſions ſont longues. C'eſt un défaut de ma vieilleſſe. Je veux mériter le pardon du Lecteur, par le récit d'un événement, qui ne lui cauſera point d'ennui. La veille de notre départ de Tumbridge étoit un jour de Bal. Nous y

étions allés avec un Gentilhomme Suédois d'un mérite extraordinaire, qui se nommoit le Baron de Spalding. C'étoit une connoissance que le Marquis avoit faite à Londres, & dont je l'avois félicité. Tandis qu'ils étoient dans la chaleur de sa danse, on vint avertir le Baron qu'une Dame demandoit à lui parler à la porte. Il sortit aussi-tôt que cela fut possible, & ne revint point. Une demi-heure après, il nous envoya son Laquais, avec un billet pour le Marquis, par lequel il nous prioit, si nous étions toujours résolus de partir le lendemain au matin, de ne pas nous retirer chez nous sans passer à son logement. Il n'étoit pas loin du nôtre; nous y allâmes vers minuit. Nous n'y trouvâmes point le Baron, mais bien un second billet de sa main, par lequel

il nous faisoit des excuses d'avoir demandé notre visite & de n'avoir pu l'attendre. Il conjuroit le Marquis, par l'amitié qu'ils s'étoient jurée, de ne point partir de Tumbridge qu'il n'eût eu l'honneur de le voir. Les procédés mystérieux ne m'ont jamais plû ; cependant, connoissant la sagesse de M. de Spalding, je suspendis le jugement que j'en aurois pu porter. Le lendemain matin, nous reçumes de lui un nouveau billet, qui étoit une pressante invitation d'aller dîner chez lui. Nous le trouvames qui nous attendoit, avec un homme que nous ne connoissions point, & une jeune Dame de dix-huit ou dix-neuf ans, qui nous parut belle comme un Ange. Il étoit dans un transport de joie qui se lisoit dans ses yeux. Vous

me voyez le plus content des hommes, nous dit-il; j'en étois hier le plus malheureux. Voici, ajouta-t-il, en nous montrant la jeune Dame, celle qui causoit hier ma peine, & qui va faire maintenant tout le bonheur de ma vie. Nous lui marquâmes quelque envie d'en apprendre davantage. Il nous raconta ce qui suit.

En voyageant en France, j'étois arrivé, nous dit-il, à Marseille, & je balançois si je ne m'embarquerois point pour l'Italie. Comme j'étois dans l'hôtellerie, une Dame se fit amener à moi, une bourse à la main, dans laquelle elle me pressa honnêtement de mettre quelques piéces d'argent. Je lui demandai à quel usage elle destinoit cette charité. Elle me dit que c'étoit pour subvenir aux frais du voyage

d'une pauvre jeune Angloise, qui se trouvoit sans bien & sans support à Marseille, & qui vouloit absolument retourner en Angleterre. Cela piqua ma curiosité. Je priai la Dame de m'apprendre ce que c'étoit que cette Angloise, & comment étant si jeune elle se trouvoit seule à Marseille. Elle me raconta qu'elle y étoit depuis plusieurs années: Qu'un vaisseau Anglois, sur lequel elle étoit avec sa Mere, ayant été pris par un Corsaire François, la Mere & la Fille étoient tombées en partage au Capitaine, qui étoit un Marseillois; qu'il avoit pris tant de soin de l'une & de l'autre, qu'elles avoient peu senti la perte de leur liberté: mais que ce bon Patron étant venu à mourir, & leur ayant laissé de quoi vivre honnêtement, elles avoient eu des dé-

mélés avec l'héritier principal, qui prétendoit que le Mort n'avoit pu dispoſer de ce qu'il leur avoit donné ; qu'ayant plus de crédit que deux pauvres étrangeres, il s'étoit mis en poſſeſſion de ce qui leur appartenoit, & les avoit réduites à la derniere miſére ; que la Mere en étoit morte d'affliction tout récemment ; que la Fille ſe voyant privée de toute conſolation, étoit réſolue de retourner dans ſa Patrie, & que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Marſeille s'uniſſoient dans le deſſein de lui faire une ſomme conſidérable, qui pût la mettre en état de faire le voyage avec douceur, & ſous la conduite de quelques perſonnes d'honneur qu'on chargeroit de cette commiſſion. Cette hiſtoire me parut aſſez intéreſſante pour me faire ſouhaiter

de connoître cette malheureuse Etrangere. Je mis deux écus dans la bourse. J'affectai ainsi de ne pas paroître trop libéral, pour prévenir le soupçon de mon dessein. Je m'informai de sa demeure : on me dit que depuis la mort de sa Mere, une Dame l'avoit retirée chez elle par charité. Je conçus qu'il me seroit difficile de m'introduire dans cette maison. Cependant comme je sçais parfaitement la langue Angloise, je résolus de m'y présenter sous la qualité d'un Anglois, qui s'intéressoit au malheur d'une personne de son Pays. Je fus reçu de bonne grace avec ce titre. Je vis la charmante personne qui est à mes côtés ; car c'est elle-même que vous voyez, ajouta le Baron. Je l'adorai au premier moment que je la vis. Je la priai de m'expli-

quer ſes peines, & de me dire comment je pourrois me rendre propre à les adoucir. Le tour noble & touchant de ſa réponſe acheva de me rendre paſſionné. Je lui jurai dans le fond de mon cœur un reſpect éternel. Cependant je pris le deſſein de ne lui en rien témoigner. Je lui promis ſeulement mes ſervices; & pour commencer à lui en rendre de réels, je m'informai de ce que c'étoit que le lâche, qui en avoit ſi mal uſé avec elle. Son crédit ne m'effraya point: je pris des avis ſur les moyens de l'attaquer; je lui intentai un procès en forme, réſolu de le pouſſer juſqu'au Conſeil du Roi, s'il étoit plus heureux que moi dans les Tribunaux inférieurs. Le Ciel ſe mit du côté de l'innocence; nous eûmes une pleine victoire, & Mademoiſelle Perry fut remiſe

en possession de tout ce qu'elle avoit injustement perdu. Je lui demandai ensuite si elle pensoit toujours à retourner en Angleterre. Elle me fit connoître que c'étoit son dessein. Je lui offris de l'y conduire moi-même, sous prétexte que mon dessein étoit d'y voyager; car je ne lui avois point caché que j'étois Suédois: & pour ménager sa délicatesse, je priai la Dame, qui lui avoit donné une retraite, de consentir à nous tenir compagnie. Elle avoit conçu tant d'amitié pour Mademoiselle Perry, qu'elle accepta cette proposition avec joie. Nous quittames Marseille, nous traversames la France, & nous touchames enfin au Port de Londres; après une route des plus heureuses. Je n'avois pas fait, pendant ce tems-là, la moindre ouverture

de mes sentimens à Mademoiselle Perry. Mon respect & l'assiduité de mes soins m'avoient servi seuls d'interpretes. Je ne lui avois pas même demandé quelle étoit la situation de ses affaires à Londres. Cependant je pris la liberté de m'informer d'elle, où elle vouloit se faire conduire, & s'il me seroit permis de la revoir quelquefois. Elle me dit, avec une franchise charmante, que sa fortune étoit dérangée ; que son Pere, qui avoit été un des plus riches Négocians de Bristol, s'étoit trouvé contraint par diverses pertes d'abandonner le Commerce & de se retirer avec le reste de ses biens; qu'il s'étoit embarqué pour le Levant avec sa famille, dans l'espérance d'y réparer le désordre de ses affaires ; mais qu'ayant été attaqué par le Marseillois,

ſeillois, il avoit péri en ſe défendant, de ſorte que cet infortuné voyage lui avoit coûté la perte de ſon Pere, de ſa Mere, & de toutes ſes eſpérances: qu'il lui reſtoit une Tante à Londres, chez laquelle elle ſe promettoit de trouver un aſyle, & que c'étoit à ſa maiſon qu'elle alloit ſe faire mener. Je pris le ſoin de l'y conduire moi-même. Mais quelle fût ſa ſurpriſe, & ſon affliction, en apprenant que cette Tante étoit morte depuis deux ans, & qu'il lui reſtoit par conſéquent moins de protection encore en Angleterre, qu'elle n'en auroit trouvé à Marſeille! Je crus pouvoir lui propoſer, en ce triſte état, ce que je n'avois oſé juſqu'alors. Je lui offris ma bourſe, pour lui procurer le temps d'écrire à ſes Parens de Briſtol, & de mettre

ordre à ses affaires. Elle n'écouta point volontiers ma proposition. Dites plutôt, Monsieur, que je ne fus pas long-tems à l'accepter, interrompit Mademoiselle Perry, & ne vous dérobez point la gloire de votre générosité, comme vous l'avez déja fait en cachant l'excessive dépense, où vous engagea le procès de Marseille, & celle que vous fites en nous défrayant, malgré nous, sur la route. Je me charge continua-t-elle, de finir le récit de notre aventure; car je prévois que votre modestie vous fera renoncer au caractère d'Historien fidéle.

Mademoiselle Perry prit donc la parole au lieu du Baron, & poursuivit ainsi son Histoire. Il est vrai que je fis d'abord quelque difficulté, d'accepter les offres de M. le Baron. Je n'avois déjà

que trop de confuſion, des peines & de la dépenſe où ſa compaſſion pour mes malheurs l'avoit engagé ; mais ſes inſtances continuelles & le conſeil de Madame Doublet (c'étoit le nom de la Dame de Marſeille, qui les avoit accompagnés) me firent réſoudre à lui avoir encore cette obligation. Il loua, pour cette Dame & pour moi, un Appartement fort propre; il le meubla avec plus de magnificence qu'il ne convenoit à l'état de ma fortune ; il me donna une Femme de Chambre & deux Domeſtiques ; enfin, il me mit dans une abondance, que je n'avois connue que les premieres années de ma vie. Madame Doublet, qui eſt une Femme fort ſage, n'approuvoit point cette exceſſive libéralité. Quelles ſont ſes vûes? me diſoit-elle : que pré-

TAYLOR INST OXFORD

tend-il par cette dépenſe ? S'il n'a deſſein que de vous rendre ſervice, un peu plus de modération conviendroit davantage. Nous pourrions vivre honnêtement à moins de frais. Que je crains, ajouta-t-elle, qu'il n'y ait du poiſon caché ſous ce beau dehors, & que M. de Spalding n'en veuille à votre innocence ! Ce diſcours me déplut. J'avois remarqué tant d'honneur & de modeſtie dans la conduite & les ſentimens de M. le Baron, que je ne pouvois le ſoupçonner d'une lâcheté. Cependant j'avois peine à me rendre raiſon à moi-même, des excès de ſa généroſité. Eſt-ce compaſſion, diſois-je ? eſt-ce amour ? Il ne s'eſt jamais expliqué ſur ſes motifs. Il en uſe avec moi, comme il feroit avec une ſœur chérie. Il eſt impoſſible que

je devine les principes qui le font agir, Madame Doublet observoit ses moindres actions : il vous aime, me disoit-elle quelquefois, j'en suis sûre. Voyez ses regards timides, sa façon d'agir tendre & respectueuse, cette crainte de se rendre trop familier ; ce n'est point-là le langage de l'indifférence. Il seroit plus libre avec vous, si l'amour ne le tenoit pas dans cette réserve. Mais quelle apparence, répondois-je, qu'il ait pour moi les sentimens que vous dites, puisqu'il ne m'en a jamais témoigné la moindre chose ? C'est ce qui me le fait craindre, reprenoit-elle. J'appréhende ses intentions. On ne cache point si soigneusement ce qu'on peut découvrir sans honte ou sans reproche.

Cependant M. le Baron me donnoit sans cesse de nouvelles

marques de sa générosité. Tantôt c'étoit un présent considérable, qu'il trouvoit toujours quelque moyen adroit de faire recevoir; tantôt c'étoient des fêtes & des parties de plaisir. Il faisoit tout d'un air désintéressé, & sans affectation. Ses visites mêmes, quoique fréquentes, ne l'étoient pas assez pour donner lieu à la médisance; & il prenoit soin de ne me les rendre, que dans les tems où il étoit assuré que Madame Doublet se trouvoit avec moi. Des manieres si nobles & si charmantes ne pouvoient manquer de me toucher jusqu'au fond du cœur. Je ne regardois M. de Spalding qu'avec admiration. J'ai souhaité cent fois, non d'être assez heureuse pour faire naître son amour, je sentois trop la distance qu'il y avoit de lui à moi; mais d'être

née avec tout ce qu'il falloit pour lui plaire, pour élever sa fortune, & pour le rendre heureux. Je ne pouvois entrer dans les défiances de Madame Doublet. Je ne trouvois dans mon cœur que des sentimens d'estime & de reconnoissance, & souvent plus de trouble & de tristesse que je n'en laissois paroître. Pendant ce tems-là, j'avois écrit à Bristol, pour y découvrir ce qu'il me restoit de Parens. Il s'y en trouvoit encore quelques-uns, mais si éloignés, que j'avois peu de secours à attendre d'eux. Madame Doublet, qui vit ma tristesse, m'offrit de me reconduire avec elle à Marseille, & de m'y donner pour toute ma vie une retraite dans sa maison. J'aurois peut-être pris ce parti, si je n'avois point eu d'autre inquiétude que celle de ma fortune ; je

tenois à l'Angleterre par d'autres liens. Le ſentiment des bontés de M. de Spalding occupoit entiérement mon cœur. Je m'affligeois de ne pouvoir rien pour les reconnoître ; je me flattois même quelquefois que mon abſence l'auroit chagriné ; & quoique je n'oſaſſe m'arrêter à cette penſée, je ſentois qu'elle faiſoit toute la douceur de ma vie. Il arriva qu'un jeune homme de mon voiſinage, qui m'avoit vûe paſſer ſouvent vis-à-vis de ſa porte, prit pour moi une ſi vive inclination, qu'elle lui fit naître l'envie de m'épouſer ; il avoit un bien honnête, & il pouvoit diſpoſer de lui. Il s'adreſſa à Madame Doublet, que tout le monde prenoit pour ma Mere ; & lui ayant expliqué ſans détour les ſentimens qu'il avoit pour moi, il demanda d'elle ſon

consentement pour me voir. Madame Doublet m'apporta cette nouvelle avec joie. C'en étoit une, dans le fond, fort avantageuse pour une Fille telle que moi, qui ne subsistoit que par les libéralités d'autrui. Cependant je n'en fus point touchée. M. le Baron m'étant venu voir dans le tems que nous étions occupées de cet entretien, je craignis que Madame Doublet ne lui en fît l'ouverture, & je me sentis tremblante sans sçavoir pourquoi: elle lui en parla néanmoins, croyant que cette affaire ne devoit point être cachée à une personne à qui nous avions tant d'obligations. J'étois pâle & interdite, pendant ce récit; il l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, & de relever les avantages qu'il y avoit dans

ce parti, il répondit, d'un air assez froid, que personne ne s'intéressant plus que lui à mon bonheur, il se réjouissoit sincérement de cet effet extraordinaire de mon mérite; que c'étoit à moi-même à me consulter dans cette occasion, & que quelque résolution que je pûsse prendre, il estimeroit très-heureux celui que je rendrois le maître de mon cœur & de ma personne. Il fit tomber ensuite la conversation sur un autre sujet: elle fut courte, & sa visite aussi. Il se retira, sur le prétexte d'une affaire pressante.

Je ne veux point cacher ici, ajouta alors Mademoiselle Perry, en adressant la parole au Baron, ce que je n'ai point encore eu l'occasion de vous raconter à vous-même. Votre retraite, & le discours que vous aviez tenu à Me-

dame Doublet, furent un coup mortel pour moi. J'entrai ſeule dans mon cabinet. Mes larmes ſe firent bientôt un paſſage malgré moi, & je m'abandonnai aux plaintes les plus douloureuſes. O Ciel, m'écriai-je, ſe peut-il rien de plus étrange que ma fortune! Par où ai-je mérité que le ſort me traite ſi cruellement! J'ai été malheureuſe, avant que de pouvoir connoître ce que c'eſt que de devenir criminelle; j'ai perdu mon Pere & ma Mere, mes biens & ma liberté. J'ai vu mon honheur & ma vie en péril, dans une région étrangere, au pouvoir d'un Corſaire; j'ai ſouffert plus de chagrins que je ne puis compter de jours dans toute ma vie; & toutes mes infortunes paſſées n'étoient rien en comparaiſon de celle où je retombe. Quoi? j'au-

rai connu le plus aimable de tous les hommes, j'en aurai été traitée avec une douceur & une générosité, sans exemple ; je me ferai flattée qu'il entroit un peu de tendresse dans ses soins, je lui aurai donné toute la mienne, & je passerai à ses yeux dans les bras d'un autre, sans qu'il paroisse même s'appercevoir de mes peines! Hélas ! demandois-je d'être aimée de lui? je découvre trop bien le peu que je vaux. Mais si la compassion a pu le toucher autrefois en ma faveur, pourquoi en manque-t-il aujourd'hui pour le plus cruel de tous mes maux? M'a-t-il crue assez insensible, pour n'être pas touchée de ses bienfaits? S'il est généreux, pourquoi me croit-il incapable de l'être? ou s'il a de mon cœur l'opinion que je ne mérite que trop qu'il en ait, pour-

quoi ne me plaint-il pas, lorſqu'il me cauſe des peines plus inſupportables, que celles dont il m'a délivrée ! Je demeurai dans ce trouble pendant quatre jours. Je puis dire même qu'il augmenta beaucoup par l'abſence de M. le Baron, qui laiſſa paſſer tout ce tems ſans me voir & ſans me donner de ſes nouvelles. Enfin, je le vis venir au cinquiéme. Son air étoit auſſi froid, & plus embarraſſé, que la derniere fois qu'il m'avoit quittée. M'ayant trouvée avec Madame Doublet, il demanda la liberté de m'entretenir un moment ſans témoins. Elle ne fut pas plutôt éloignée, qu'il ſe jetta à mes genoux. Il prit une de mes mains, qu'il baiſa quelque tems ſans parler; & je ne penſai pas même à la retirer, dans la ſurpriſe où ſon action me jetta. Je vois,

Mademoiſelle, me dit-il, qu'il n'eſt plus temps de ſe taire. J'ai eu beſoin d'une force infinie, pour me faire cette violence, depuis le premier moment que je vous ai connue à Marſeille, & plus encore depuis trois mois que nous ſommes en Angleterre; mais tout mon reſpect céde à la crainte que vous m'avez donnée de vous perdre. Là-deſſus, M. le Baron me fit un récit paſſionné de toutes les peines qu'un trop long ſilence lui avoit cauſées. Il me dit qu'il s'étoit retenu par deux motifs: l'un étoit la crainte que ſes ſervices ne me paruſſent intéreſſés, & l'autre le reſpect qu'il devoit à ſon Oncle, qui lui tenoit lieu de Pere, parce que n'ayant jamais eu que des vûes légitimes, il n'auroit oſé me propoſer de m'épouſer ſans ſon aveu; que ſon Oncle étant

actuellement Résident pour le Roi de Suede à Paris, il y avoit déjà deux mois qu'il lui avoit écrit, pour ménager son consentement; que quoiqu'il en eût reçu des réponses honnêtes, elles étoient si peu concluantes, qu'il n'avoit osé en prendre droit de me faire encore l'ouverture de ses sentimens; mais que le dessein, où étoit Madame Doublet de me marier, l'avoit si fort alarmé, qu'il avoit pris la Poste, après m'avoir quittée la derniere fois; qu'il s'étoit rendu à Paris, avec une diligence extraordinaire; qu'il y avoit vu son Oncle, & qu'il en avoit obtenu, après beaucoup de difficultés, sinon l'entiere liberté de m'offrir sa main, du moins celle de m'ouvrir son cœur, & de travailler à gagner mon estime; que son Oncle avoit été si touché de

la conduite ſoumiſe, qu'il avoit tenue à ſon égard, qu'il ne doutoit point d'en obtenir un conſentément plus abſolu; que c'étoit donc de moi que le ſuccès de ſon amour dépendoit, & qu'il attendoit de ma bouche, en tremblant, la déciſion de ſa félicité.

Je fus ſi frappée de ce que j'avois entendu, continua Mademoiſelle Perry, que je demeurai long-tems ſans rien répondre. Je trouvai tant de nobleſſe & de vraie grandeur dans tous les procédés de M. de Spalding, que toute occupée d'admiration, j'oubliai pour quelques momens les intérêts de mon cœur. Cet excellent naturel, dans le reſpect qu'il portoit à ſon Oncle, cette bonté exceſſive de deſcendre ainſi jusqu'à moi, cette franchiſe à m'expliquer ſi naturellement

ſes diſpoſitions, tout cela, joint au ſouvenir toujours préſent de ſes autres faveurs, fit ſur moi une impreſſion que je ne pûs pas ſoutenir : je me mis à répandre une abondance de larmes. Trop généreux Ami, lui dis-je, modérez cet excès de bonté pour une Malheureuſe, qui n'en eſt pas digne. Vous oubliez qui je ſuis : ſongez que c'eſt cette infortunée, que vous avez rachetée des fers à Marſeille, que vous avez ſauvée à Londres de l'extrémité de la miſere, & qui ne doit ſe regarder que comme votre ſervante ou votre eſclave. Je ne reſpire que par vous, & je ſuis bien éloignée ſans doute de vous diſputer le moindre droit ſur ce qui vous appartient ſi juſtement. Mais je dois arrêter cette prodigue effuſion de bienfaits, lorſque vous n'y mettez

pas de bornes. Contentez-vous de m'avoir faite ce que je suis ; vous perdriez trop de ce que vous êtes, en faisant pour moi davantage. Je ne vous désavouerai pas que je suis glorieuse & contente, de l'ouverture que vous m'avez faite. Oui, j'ai souhaité d'être aimée de vous. Votre froideur, à la proposition que Madame Doublet vous fit de mon mariage, me pénétra d'une vive douleur : mais je deviens trop heureuse aujourd'hui pour m'en plaindre. Je le suis plus que je ne l'ai souhaité, & ce que je viens d'entendre me suffit pour l'être toute ma vie. M. le Baron n'écouta pas mon discours avec tranquillité : il prétendit que le nom d'excès convenoit moins à ses bienfaits qu'à ma reconnoissance. Si je l'en eusse cru, je lui aurois accordé

qu'il m'étoit redevable, pour avoir donné à sa générosité une occasion de s'exercer. Il répondit, à l'objection de l'inégalité, par des raisons que son amour lui fit paroître très-fortes; & le mien; car il ne faut plus en faire mystère, m'empêcha de lui en faire sentir la foiblesse. Il fut si pressant, qu'il n'eut pas de peine à se faire obéir d'un cœur qui étoit depuis long-tems tout à lui. J'acceptai les premiers vœux de son amour; & je lui fis les miens, sans autre restriction que celle que la volonté de son Oncle y pourroit mettre. Je le priai de faire entrer Madame Doublet dans notre confidence. Elle me tenoit lieu de Mere, par sa tendresse & par ses soins. Je desirois d'être approuvée d'elle; sans compter le plaisir que je me faisois,

de la guérir des injuftes foupçons qu'elle avoit toujours eus de mon cher Bienfaiteur.

Tous les jours, qui ont fuccédé à cet heureux éclairciffement, ont été tranquilles & pleins d'agrémens pour moi. M. le Baron me combloit des marques de fon eftime & de fon affection, tandis qu'il agiffoit fortement auprès de fon Oncle, par des lettres continuelles, où il le preffoit de donner le dernier confentement à notre bonheur. Lorfque la faifon des Eaux fut arrivée, il me confeilla de venir les prendre à Tumbridge. Il me loua une maifon commode, à quelque diftance de celle qu'il prit pour lui-même. J'en fuis peu fortie; mais il m'y eft venu voir fouvent. Sa vue me tient lieu de tout. Hier, fur les dix heures du foir, un Inconnu

vint frapper à ma porte. Il dit au Domestique qui la lui ouvrit, qu'ayant à parler à M. le Baron de Spalding, & l'ayant cherché inutilement à sa maison, son Valet l'avoit envoyé chez moi, comme au lieu où il se trouvoit le plus ordinairement. J'entendis ce discours de ma chambre; & me tenant bien assurée que M. le Baron ne se retireroit point sans m'avoir souhaité le bon soir, je fis dire à cet Etranger qu'il pouvoit l'attendre chez moi. Il entra; je le reconnus pour un Suédois. Je lui demandai s'il demeuroit en Angleterre. Il me répondit naturellement, qu'il ne faisoit que d'y arriver; qu'il étoit l'Intendant de M. de.... Oncle du Baron de Spalding, & qu'il avoit à lui parler pour des affaires d'importance. Madame Doublet, qui s'ima-

gina quelque chose du sujet de cette députation, eut tant d'impatience d'en avertir M. le Baron, qu'elle se fit conduire à la salle du Bal, où elle se douta qu'il devoit être : elle nous l'amena. Il reconnut l'Intendant de son Oncle, & se retira à l'écart pour l'entretenir. Un moment après, il revint à nous, les yeux baignés de larmes. Je suis perdu, me dit-il; l'esprit de mon Oncle est entiérement changé, au sujet de notre mariage. Il me fait dire, qu'il me défend absolument d'y penser. Sa douleur étoit si vive, que loin de m'affliger moi-même, comme j'en avois tant de raison, je fis mes efforts pour le consoler. Je lui répondis, que rien du moins ne pouvoit m'ôter son cœur; que c'étoit l'unique bien dont je fusse jalouse; que son Oncle avoit rai-

ſon de s'oppoſer à une alliance ſi peu proportionnée ; que je n'étois que trop heureuſe, d'en avoir eu pour quelque tems l'eſpérance, & cent autres choſes de cette nature, qui loin de le conſoler, paroiſſoient augmenter ſon affliction. Il demanda une plume & de l'encre, avant que de retourner chez lui ; & il vous pria par un billet, nous dit Mademoiſelle Perry, de paſſer à ſa maiſon, pour vous y raconter ſon malheur & vous demander conſeil, comme à ſes meilleurs Amis. Cependant l'Intendant de ſon Oncle, qui le ſuivit, n'eut pas le courage de le voir long-tems dans cette violente ſituation : il lui découvrit, lorſqu'il fut de retour à ſa maiſon, que tout ce qu'il avoit fait par l'ordre de ſon Oncle n'étoit qu'une feinte & un jeu ; que

M. le Résident étoit lui-même en Angleterre ; qu'il seroit le lendemain à Tumbridge ; qu'il l'avoit envoyé d'avance, pour nous annoncer qu'il ne pouvoit consentir à notre mariage ; mais que l'air dont il l'avoit chargé de cette commission, & le dessein qu'il avoit de nous venir voir sans être attendu, le rendoient presque certain que ses intentions ne s'accordoient point avec ses ordres. Ces nouvelles, & sur-tout l'arrivée de M. le Résident en Angleterre, firent prendre à M. de Spalding une meilleure opinion de nos affaires. Il revint sur le champ à ma maison, après s'être excusé à vous de son absence, par un autre billet qu'il laissa chez lui. Il me trouva dans un abbatement incroyable. Mais vous vous figurez aisément qu'il dura peu, lorsqu'il

qu'il m'eut appris ce qu'il venoit d'entendre. Nous admirâmes le changement inespéré de notre fortune ; & je commençai à croire que je n'étois pas haïe du Ciel, puisqu'il me destinoit à un bonheur si parfait. M. le Résident est arrivé ce matin. Nous ne l'avons pas plutôt sçu, que nous nous sommes rendus à la maison qu'il occupe. Je n'ai pas cru blesser la bienséance, en me laissant conduire par celui que je regarde déja comme mon Mari. Il est entré, le premier, dans la chambre de son Oncle. Je suis demeurée dans l'antichambre. Il a plaidé, sans doute, éloquemment notre cause ; car j'ai vu M. le Résident venir au-devant de moi, un quart d'heure après, me tendre la main tendrement & me combler des plus vives caresses. Nous se-

rons liés bientôt, m'a-t-il dit, par des nœuds plus étroits que ceux de l'estime; je souhaite, Madame, que mon Neveu puisse contribuer à votre bonheur, comme il a sçu me persuader que vous êtes seule capable de faire le sien. Il a desiré néanmoins, ajouta Mademoiselle de Perry, que pour prévenir tous les reproches d'imprudence & de précipitation, nous lui donnions des preuves de la vérité de notre aventure de Marseille, de l'honnêteté de ma conduite, & de l'avantage que j'ai d'être d'une famille qui tient à quantité de personnes de distinction. Il nous est si aisé de le satisfaire là-dessus, que le retardement ne sçauroit être long. Ainsi nous sommes à la fin de nos peines, nous dit-elle agréablement; & si M. de Spalding est aussi con-

tent que moi, il a eu raiſon de vous dire qu'il l'eſt infiniment. Elle acheva ainſi ſon hiſtoire. Nous y prîmes toute la part que deux ſi aimables Amans méritoient, nous dinâmes avec eux, & nous remîmes notre départ au lendemain.

Cependant ſi nous quittâmes Tumbridge, ce fut pour le revoir bientôt. Etant partis le matin pour Londres, nous nous arretâmes, pour dîner, dans un Bourg, qui eſt environ la moitié du chemin. Nous vîmes arriver, en deſcendant à l'Auberge, un Caroſſe à ſix chevaux, ſuivi de pluſieurs perſonnes à cheval, avec toutes les apparences d'un Equipage de diſtinction. Comme nous étions encore à la porte, nous nous avançâmes, pour offrir la main à deux Dames, qui ſortirent du Caroſſe,

& qui n'avoient point d'homme avec elles. L'une étoit déja avancée en âge ; nous ſçumes que c'étoit la vieille Ducheſſe de Marlbourough. L'autre étoit ſa Petite-fille, Mylady Diana Spencer. Nous nous retirâmes, après les avoir conduites civilement à la chambre où elles devoient dîner. Mais la Ducheſſe ayant conſidéré attentivement le Marquis, le trouva ſans doute d'une phiſionomie agréable. Elle ſe fit informer qui nous étions; nos Valets, qui n'avoient point d'ordre de ſe taire, déclarerent le nom & la qualité du Marquis ; nous reçumes auſſi-tôt une députation des Dames, pour nous propoſer de nous joindre avec elles à dîner. Nous allâmes les ſaluer ſur le champ. La Ducheſſe fit mille civilités au Marquis. Elle lui dit,

qu'elle avoit connu M. le Duc ſon Pere, dans un voyage qu'il avoit fait en Angleterre; qu'elle avoit admiré ſon mérite, & qu'elle étoit charmée de n'en appercevoir pas moins dans le Fils. Elle nous demanda ſi nous allions à Tumbridge, ou ſi nous en étions de retour; & elle témoigna du chagrin, d'apprendre que nous nous en retournions à Londres. Le Marquis, qui étoit d'un caractere ſenſible & naturel, parut prendre un peu trop de goût à ſes careſſes & à ſes flatteries. Elle s'en apperçut; & en femme habile, elle le tourna ſi bien, qu'elle lui fit promettre de reprendre le chemin de Tumbridge avec elle. Je ne fus nullement ſatisfait de cette réſolution; cependant je n'eus garde de donner au Marquis le déplaiſir de ſe voir contre-

dire en public. Nous montâmes, avec les Dames, dans leur Carosse; & l'on fut surpris, à Tumbridge, de nous voir reparoître au soir sur le Walck.

Je ne pus m'empêcher de témoigner mon mécontentement au Marquis, & d'appeller notre retour une faute de jeunesse. Il s'excusa sur les instances de la Duchesse, & sur la crainte qu'il avoit eue de la désobliger par un refus incivil. Telles sont, lui dis-je, les idées de la plupart des jeunes gens. Ils s'imaginent que leur honneur est intéressé à ne refuser rien aux Dames. De-là ce nombre infini de fautes, dans lesquelles ils se précipitent, par un excès de considération pour elles. Je ne condamne point, continuai-je, une complaisance raisonnable que leurs chames s'attirent naturelle-

ment, & dont on ne peut ſe diſpenſer ſans brutalité ; mais de ſe porter aveuglément à tout ce qu'une Femme deſire, par la ſeule raiſon qu'elle eſt d'un ſexe aimable auquel on craint de déplaire, c'eſt une foibleſſe qui deshonore le nôtre. Il y a des manieres de refuſer, qui font perdre au refus ce qu'il a de dur & d'offenſant par lui-même. La politeſſe conſiſte proprement dans l'art d'accorder ou de refuſer avec grace ; car, dans la ſociété humaine, tous les diſcours & toutes les actions ſe réduiſent preſque à ces deux choſes. La plûpart ſe trompent, dans l'idée qu'ils ſe forment d'un homme poli. Ils donnent le nom de politeſſe à la bonne grace des actions, & à la diſpoſition extérieure du corps & des manieres : c'eſt une erreur. L'eſſence de la poli-

teſſe conſiſte dans le ſentiment de l'ame, & dans les termes par leſquels il s'exprime. Un Paralytique peut être ſouverainement poli, tandis qu'un Maître à danſer ne ſera qu'un homme groſſier & brutal. Comptez donc, mon cher Marquis, ajoutai-je, qu'avec un tour d'expreſſions honnête & naturel, vous réſiſterez ſi vous le voulez aux plus grandes importunités, ſans offenſer l'importun qui les fait. La Ducheſſe de Marlbourough ne vous a pas forcé de la ſuivre à Tumbridge; elle vous a preſſé ſeulement par ſes prieres. C'étoit à vous de lui faire appercevoir civilement plus de force dans les raiſons que vous aviez d'y réſiſter, qu'elle ne prétendoit en mettre dans ſes inſtances.

Nous euſſions été quittes à bon marché, ſi cette rencontre de la

Ducheſſe n'eût point eu d'autre ſuite que notre retour à Tumbridge ; mais comme elle aime exceſſivement le jeu, je prévis que le Marquis, à qui elle ne permettoit pas de s'éloigner un moment d'elle, s'y laiſſeroit engager infailliblement. C'étoit néanmoins une paſſion, vers laquelle je ne lui avois jamais vu de penchant. Je tâchai, par quelques avis, de lui en inſpirer de l'horreur. Il ſe flattoit lui-même d'être aſſez précautionné contre le danger ; cependant il s'y précipita, comme je l'avois prévu. Il eſt vrai qu'il fut favoriſé d'abord par la fortune. Elle ne l'abandonna pas un moment, pendant les trois premiers jours. Il n'oſa point me communiquer ſes ſuccès, la premiere fois ; car j'avois tâché de lui donner autant d'éloignement pour les gains du

jeu, que pour ſes pertes. Je ſçus qu'il avoit remporté, le même ſoir, environ cent guinées ; mais en ayant gagné le lendemain plus de cinq cens, le tranſport de ſa joie lui fit trahir ſon ſecret. Il entra vers minuit dans ma chambre, avec ſon chapeau plein de guinées, qu'il répandit ſur le plancher, d'un air ſatisfait. Cinq cens quinze guinées aujourd'hui, dit-il en riant, & hier cent douze; c'eſt, ſi je ne me trompe, ſix cens vingt-ſept. Il me regarda enſuite, pour attendre ma réponſe. J'étois à lire dans ma chaiſe. Je ne levai les yeux, de deſſus mon livre, que pour lui dire froidement: Vous riez, Monſieur, vous nagez dans la joie; & le Malheureux, que vous avez dépouillé, ſe livre peut-être à l'heure qu'il eſt aux blaſphêmes & au déſeſpoir. Il y auroit peu d'honnêtes

gens qui vous enviassent un tel bonheur. Cette courte morale le rendit sérieux. Il ramassa néanmoins son argent, & s'étant approché de moi; il me dit, qu'il n'avoit pu trouver de bonnes raisons pour se dispenser de jouer; que la Duchesse de Marlbourough & toute la Compagnie l'en avoient prié, & qu'il avoit cru devoir se rendre, par honneur autant que par complaisance.

Je sçais, lui dis-je, qu'il y a des occasions dans lesquelles un homme, tel que vous, ne peut se défendre de lier une partie de jeu. L'usage le demande; & l'usage est quelquefois le tyran de la sagesse. Mais il me semble qu'il y a des régles en jouant, dont un honnête homme ne s'écarte jamais. La premiere, & la plus nécessaire, est de sçavoir se borner dans le

gain comme dans la perte. Il est également contraire aux loix du devoir, de perdre & de gagner trop. Une perte excessive altére votre fortune & votre humeur; un gain immodéré fait le même tort à celui qui perd en jouant contre vous. Le jeu est un exercice cruel : il blesse également le victorieux & le vaincu; l'un par le mal qu'il cause, & l'autre par celui qu'il reçoit. Une seconde régle, qui ne convient guéres moins au caractère d'un honnête homme, c'est l'égalité d'ame dans les faveurs & dans les disgraces de la fortune. Un Joueur, qui ne se posséde plus après avoir perdu ou gagné cinq cens guinées, m'inspire du mépris : sa lâcheté me fait pitié. Il estime donc une somme d'argent, plus que son repos & son honneur. Il l'aimoit donc

avec toutes les ardeurs de l'avarice, puiſqu'il devient furieux après l'avoir perdue ; ou bien il la déſiroit avec une avidité criminelle, puiſqu'il reſſent cette joie déréglée de l'avoir acquiſe.

Le Marquis gagna encore, le lendemain, une ſomme conſidérable. Il m'en parla, le ſoir, avec plus de modération qu'il n'avoit fait la veille ; mais ſon bonheur expira avec ce jour-là, car il perdit, les jours ſuivans, tout ce qu'il avoit gagné. Quoiqu'il parut peu touché de ſa perte, je m'apperçus qu'elle avoit réfroidi ſon ardeur pour le jeu. Il me propoſa même de quitter Tumbridge, pour éviter de perdre davantage. J'en pris occaſion de lui reprocher que c'étoit donc le gain qui l'avoit attaché, puiſqu'il perdoit le courage avec la fortune. Non, Monſieur,

lui dis-je, il faut demeurer encore quelques jours à Tumbridge, & continuer de jouer, comme vous avez fait jusqu'ici ; mais il faut que vous vous souveniez en même-tems des deux régles que je vous ai données pour le jeu, & que vous tâchiez de les pratiquer. C'est ainsi que vos fautes mêmes pourront tourner à votre utilité. La fortune ne lui fut pas plus favorable les autres jours ; il perdit environ cent cinquante guinées : mais je crus qu'il avoit gagné beaucoup, par l'impression que cette aventure fit sur lui. Nous vîmes peu M. le Baron de Spalding & Mademoiselle Perry. Ils partirent pour Londres, deux jours après notre retour à Tumbridge. Nous eumes le plaisir de les rejoindre & de les trouver mariés, six semaines après, lorsque nous

eumes fini un petit voyage que je jugeai à propos de faire faire au Marquis. Nous les retrouvâmes plus heureux que jamais, comme je le rapporterai plus bas, par de nouveaux avantages dont le Ciel récompensa leur vertu.

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE***.

LIVRE ONZIÉME.

LE voyage, dont je parle, fut celui de quelques Provinces d'Angleterre. Il ne suffisoit pas, pour prendre une parfaite connoissance des Anglois, de les avoir vus dans leur Capitale ; nous visitâmes toutes les parties méridionales de l'Isle, en commençant par Rye.

C'eſt un petit Port, dont le mérite eſt de ſervir de paſſage à ceux qui veulent arriver en France par Dieppe. Nous vîmes de-là les débris de Winchelſey, qui en eſt à deux lieuës. Cette Ville, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'un tas de maſures, paroît avoir été autrefois conſidérable. Le pavé des anciennes ruës ſubſiſte encore. Elles étoient régulieres, & fort longues. Nous allâmes, le même jour, à Battel. Ce lieu eſt célébre, en Angleterre, par la victoire qui aſſura la conquête de cette Iſle à Guillaume le Conquérant. Il y éleva une Abbaye, dont tous les bâtimens ſont encore entiers & ſervent de demeure à un Gentilhomme. Tel a été le ſort de tous les Monaſtères, après la Réformation. Nous parcourumes enſuite les côtes de la mer, qui ſont

charmantes dans cette partie de la Province de Suſſex. Haſting, Born, Lewis, ſont de petites Villes agréables, & bien peuplées. On nous fit remarquer, ſur les Dunes de Suſſex, le grand nombre & la beauté des moutons, qui s'y engraiſſent d'une herbe excellente, & qui paſſent pour les plus délicats d'Angleterre. On prend ſur les mêmes Dunes, aux environs de Born, une eſpece d'oiſeaux que les Anglois appellent *Whitears*; & qui ne le cédent en rien à nos Ortolans. La maniere de les prendre eſt ſinguliere. Ces oiſeaux, qui voltigent en grand nombre ſur les Dunes, craignent la vue des nuées, ſur-tout dans les beaux jours; & lorſqu'ils apperçoivent la moindre diminution de lumiere par le paſſage d'une nuée au-deſſus de leurs têtes, ils ſe cachent

dans les premiers trous qu'ils rencontrent. Les Bergers font exprès des trous, qu'on voit à chaque pas ; & par le moyen d'un lacet, qu'ils mettent à l'entrée, ils prennent une multitude de ces petites bêtes. Chichester est une ville Episcopale. La Cathédrale est belle, & pleine d'anciennes tombes & de monumens, tels que nous en vîmes dans la suite un grand nombre à Salisbury, à Wells, à Bristol, & dans la plupart des villes d'Angleterre ; mais ces descriptions seroient ennuyeuses, & par conséquent peu convenables à ces Mémoires. Je n'ai pas même dessein d'entrer dans le détail de toutes les Villes que nous visitâmes. Il pourroit faire la matiere d'un ouvrage particulier, si le peu de tems qui me reste à vivre me permet de l'entreprendre.

Nous vîmes, à Chichester, la belle maison de l'Evêque. Ce Prélat, qui se nomme M. Edouard Wadington, nous ayant apperçus dans sa cour, s'empressa de nous venir montrer ses appartemens & ses jardins; & lorsque nous nous préparions à le quitter, il nous engagea par ses instances à diner avec lui. Nous eumes à table la compagnie de son Epouse & de ses Filles, qui nous parurent d'une sagesse & d'une modestie dignes du sang Episcopal. Pour lui, c'est son mérite qui l'a élevé à cette dignité. On m'a dit qu'il en est de même, de tous les autres Evêques de l'Eglise Anglicane. La brigue & la faveur ont peu de part aux élections. Le Roi se fait un honneur de choisir les sujets les plus dignes, sans égard pour la naissance: de sorte que les digni-

tés Ecclésiastiques sont toujours la récompense de la doctrine & de la vertu. Cette conduite des Anglois n'est pas imitée par tous leurs voisins.

Standstead & Goodwod sont deux belles Maisons, que nous visitâmes entre Chichester & Portsmouth. La premiere appartient à Mylord Scarborough, & l'autre au Duc de Richemond. Les Seigneurs Anglois ont moins de magnificence dans leurs Hôtels de Londres, que dans ce qu'ils appellent leurs *Country-Seats*, c'est-à-dire, leurs maisons de Province. Elles sont ordinairement dans leur principale Terre ; ils n'épargnent rien pour les embellir. Nous en vîmes un grand nombre dans notre voyage, telles que celle de Mylord Pembroke, à Wilton proche de Salisbury ; celle de My-

lord Leyminton, à Down Husband proche de...; celles du Duc de Bolton, à Hackwood proche de Basinstok; de Mylord Weymouth, à Longlate proche de...; du Duc de Beaufort, à Badminton près de Bath, & une infinité d'autres, soit aux environs de Londres, soit dans les Provinces écartées. C'est là qu'ils se retirent dans la belle saison, ou lorsqu'il leur arrive d'être las ou mécontens de la Cour. Les particuliers mêmes qui s'enrichissent, comme rien n'est plus commun en Angleterre, tâchent d'acquérir un bien de campagne, pour y bâtir une Maison, qu'ils appellent leur *Seat* & leur *Estate*. Le fond de leurs revenus consiste en actions, dans les diverses Compagnies de Commerce; de sorte que vous y voyez un nombre infini de personnes, qui

ſont riches, de cinq, ſix, & ſept mille livres ſterling de rente ou davantage, & qui ne poſſédent pas un pied de terre hors l'enceinte de leur Maiſon de campagne. Les Parcs des Seigneurs ſont vaſtes, pour l'ordinaire; mais ils ne les environnent point de murs de briques ou d'autres pierres, comme c'eſt l'uſage en France: ce ne ſont que des paliſſades, qui ſuffiſent à peine pour arrêter le gibier. Les Bêtes fauves y foiſonnent, ſurtout les Biches, les Cerfs, & les Chevreuils. On les engraiſſe avec ſoin; & ſoit le climat du pays, ſoit la nourriture qu'on leur fait prendre, elles y ſont d'un goût excellent. Auſſi les mange-t-on plus communément qu'en France, où cette ſorte de viande eſt fade, & ne peut être mangée qu'avec beaucoup d'aſſaiſonnemens.

Nous continuâmes notre route vers Portſmouth. C'eſt un des principaux Ports d'Angleterre, qui n'eſt ſéparé de l'Iſle de Wigth que par un détroit de deux lieues; & l'eſpace, qui eſt entre-deux, forme une vaſte retraite pour les vaiſſeaux. Nous paſſâmes à Southampton, & de-là à Winchester & à Saliſbury. Ces deux dernieres Villes nous arrêterent quelques jours. Nous vîmes, à Winchester, un magnifique Château, commencé par le Roi Charles II, & demeuré imparfait. On nous montra, dans une grande ſalle voiſine, qui ſert aux Aſſemblées de Juſtice, la célébre Table qui donna le nom à l'Ordre des anciens Chevaliers de la Table Ronde. Je ne pus avoir d'autre preuve de la réalité de ce fait, que la tradition populaire. La Table eſt ronde

ronde, comme le porte ſon nom. Elle eſt clouée contre le mur, quoiqu'elle ſoit grande & peſante. On lit deſſus, le long des bords, différens noms en vieux caractères, qu'on prétend être ceux des premiers Chevaliers. Wincheſter eſt une aſſez jolie ville. Quoiqu'il ſemble, en ſortant de Londres, qu'on ne doive point s'attendre à voir ailleurs d'auſſi charmantes Femmes, que celles qu'on a vues dans cette Capitale, on eſt ſurpris de ne pas trouver une ſeule petite ville de Province, qui n'en préſente un grand nombre. La politeſſe même & le bon goût des choſes ne ſont pas des vertus étrangeres, dans ces lieux éloignés. Il y a des Aſſemblées de danſe & de jeu, où tous les honnêtes gens ſe rendent régulierement à certains jours. Nous y aſ-

sistâmes à Winchester ; & l'on nous y reçut avec mille égards de civilité. Nous éprouvâmes la même chose dans toutes les Villes de quelque nom ; pendant le reste de notre voyage.

Salisbury est plus grand que Winchester. On nous y fit remarquer plusieurs restes curieux de l'antiquité. Wilton, qui est la maison de Mylord Pembroke, dont j'ai déja parlé, en pourroit fournir seul un volume. C'est une des plus curieuses collections de Marbres, de Statües antiques & de Peintures, que j'aie vûes dans tous mes voyages. Blandfort & Dorchester sont deux bonnes Villes. Nous vîmes, à deux mille de celle-ci, un ancien Amphithéâtre des Romains, qui s'est fort bien conservé. Un peu plus loin, sur le haut d'une montagne, est un reste

de Camp Romain, que le peuple du Pays nomme *Maiden-Castel.* Il s'en trouve de semblables, en plusieurs endroits d'Angleterre. On prétend même que toutes les villes, dont les noms finissent en *Chester*, comme *Dorchester*, *Winchester*, &c. tirent de-là leur origine ; le mot de *Chester* venant assez naturellement de *Castrum.* Les environs de *Dorchester* offrent quantité de Tombeaux, sur lesquels on ne s'accorde point. Les uns prétendent qu'ils sont Romains ; les autres, Saxons ou Danois. Ce sont de grands tas de terre, dont la figure est ronde, & qui sont à peu de distance les uns des autres. On en a ouvert plusieurs en différens tems ; on y a trouvé des ossemens, & quelquefois des armes. Les Anglois les appellent Barrows. Comme l'Angleterre a

été dans tous les tems un théâtre de guerres ſanglantes, il y a peu de campagnes où l'on ne trouve des monumens de camps & de batailles.

Weymouth, qui eſt un petit Port de mer, n'étant qu'à quatre ou cinq milles, nous y allâmes, pour paſſer de-là dans l'Iſle de Portland. Le corps de l'Iſle eſt éloigné, de la côte, d'environ trois milles. Elle eſt extrêmement haute & eſcarpée de tous côtés, excepté vers l'Angleterre, où elle s'abbaiſſe aſſez pour former une petite plaine. On aborde là dans une miſérable Ville, compoſée de cent maiſons pauvres & mal bâties. Un peu plus haut, ſur le penchant de la montagne, eſt un petit village qui contient vingt maiſons : toutes les autres parties de l'Iſle ſont déſertes, quoiqu'elle

ait sept milles de tour. Il n'y a ni arbres, ni buissons; mais elle est couverte d'herbe, semblable à celle des Dunes de Sussex. Comme la seule propriété du lieu est de produire les plus belles pierres d'Angleterre, il offre quantité de carrieres, où l'on travaille sans cesse. Elles se tirent au profit des Propriétaires, excepté que le Roi prend trois sols sur chaque tonne. Il a lui-même une carriere, qu'on appelle *King's-Carrer*, ou la carriere du Roi. Il faut pénétrer différentes couches de mauvaises pierres, pour parvenir jusqu'aux plus belles. Nous y trouvâmes quantité de coquillages pétrifiés. A l'ouest de l'Isle est une maison, avec deux Tours, sur lesquelles on allume la nuit des flambeaux, pour la sûreté des Vaisseaux, qui ne peuvent s'en approcher sans péril.

Je crains de devenir ennuyeux par un récit si exact. Nous nous rendîmes à Excester, par Abbotsbury, Bridport, Axminster, & Hunnyton. Excester est une des meilleures villes d'Angleterre. Elle est grande, belle & bien peuplée. Le commerce y est florissant, quoiqu'elle soit à quelque distance de la mer. La riviere, qui y passe, est assez forte pour porter de larges Barques jusqu'à Topsham, qui n'est éloigné que de cinq milles, & où les Vaisseaux peuvent aborder. Nous visitâmes toutes les Manufactures & les curiosités de Topsham & d'Excester; & après nous être un peu répandus dans la campagne, pour y voir le château de Poderam, & quelques autres belles maisons, nous prîmes le chemin de Plymouth par Newton-Bushel &

par Totness. Cette derniere Place nous plut extrêmement, par la netteté de ses rues & la propreté de ses maisons, qui sont toutes couvertes d'ardoises. Nous arrivâmes enfin à Plymouth.

Ce fameux Port est à l'extrémité de Devonshire. Nous n'eûmes pas besoin de moins de huit jours, pour en observer les diverses beautés. La Ville en elle-même n'a rien d'extraordinaire ; mais ses trois Ports, sa Citadelle, ses Magasins, ses Arsenaux, le Duk, c'est-à-dire, le lieu où se construisent les Vaisseaux, le quartier des Officiers de mer, &c. sont autant de choses qui méritent l'attention des Voyageurs. Il y a, près de Plymouth, une Ville nommée *Stanehouse*, qui n'est peuplée que de pauvres François réfugiés. Ils y vivent doucement,

par la générosité d'un Gentilhomme Anglois, nommé M. Hedgecombe, à qui ce lieu appartient. Il n'exige presque rien d'eux, pour le loyer des maisons ; & l'on m'a dit qu'il les soulage par ses continuelles libéralités. Sa maison, qui n'en est point éloignée, est dans une des plus belles situations d'Angleterre. Nous allâmes à l'Assemblée & au Bal à Plymouth, comme nous avions fait dans toutes les autres Villes. Nous y trouvions par-tout les mêmes coutumes ; car il y a beaucoup d'uniformité dans les manieres des Anglois.

Il nous restoit à parcourir la Province de Cornwall, pour avoir pénétré jusqu'au fond de cette partie occidentale de l'Angleterre. Le Marquis ne paroissoit pas disposé à aller plus loin. Il me

pressoit même souvent de reprendre la route de Londres ; & quoiqu'il ne m'en apportât nulle raison, je découvrois aisément celle qui lui faisoit souhaiter notre retour. L'image de ma Niéce le suivoit sans cesse. Les plaisirs de Tumbridge & les distractions du voyage l'avoient si peu guéri, qu'il n'en étoit, ni moins rêveur, ni moins mélancolique. Je parle du moins des momens où il étoit seul ; car il prenoit assez sur lui-même, pour éviter de paroître triste en public ; mais à moi, qui le connoissois par une si longue habitude, il ne m'échappoit rien de ses moindres mouvemens, & j'appercevois sa tristesse à la violence même qu'il se faisoit pour la déguiser. Cependant j'affectois de le croire tranquille. Toute mon attention étoit à le tenir sans

cesse occupé, soit de plaisirs, soit de lectures & de conversations. Je le pressai si fortement d'entrer en Cornwall, qu'il ne put refuser de me suivre. Nous en visitâmes toutes les parties, en commençant par Loo jusqu'à Truro, Falmouth & Landsend. C'est un Pays qui n'a rien de la beauté des autres Provinces d'Angleterre. Ses Mines de cuivre & d'étain sont le seul avantage qu'il ait de la nature : on sçait qu'elles fournissent le plus bel étain de l'Europe. Nous descendîmes dans plusieurs Mines, pour en admirer les richesses. L'étain, dans la Mine, n'a rien qui frappe extraordinairement. Ce sont des pierres communes, à-peu-près de la couleur de nos pierres à détacher les habits : mais les Mines de cuivre, sur-tout celles que nous

vîmes près de Taviſtock, nous cauſerent de l'admiration. Les veines du métal étoient auſſi brillantes que l'or, & ſembloient n'avoir pas beſoin d'être fondues pour devenir plus pures. Nous ne nous laſſions point d'obſerver ces ouvrages de la nature; & pour me ſervir des termes de M. de Fontenelle, nous fumes charmés de la prendre ainſi ſur le fait. Nous revinmes par *Leſtidel* & *Killington*, d'où nous prîmes notre chemin vers *Sommerſetshire*, par Taviſtok, Lidfort, Bidifort, & Barneſtable, qui eſt une des plus agréables villes du Pays. Nous continuâmes de voir Taunton, Bridgewater, Wells, & Glaſſenbury, & nous nous rendîmes enfin à Briſtol. Le Lecteur s'apperçoit bien que j'omets, à deſſein, les remarques que nous fîmes dans

toutes les Villes, que je viens de nommer. Elles ne satisferoient que des Antiquaires : mais je ne puis m'empêcher de marquer ici quelque étonnement, de ce qu'un Pays si agréable, & si rempli de choses curieuses, est négligé des Voyageurs.

Il tardoit extrêmement au Marquis d'être arrivé à Bristol, parce que c'étoit nous rapprocher de Londres. Son impatience & ses agitations me touchoient de pitié. Enfin, malgré la résolution que j'avois prise de ne pas lui parler de sa tristesse, je lui dis un jour; qu'avez-vous donc? Pourquoi cette humeur sombre, qui vous rend si différent de vous-même? Vous n'agiriez pas avec moi plus froidement & avec plus de réserve, si j'étois un Inconnu, ou du moins un homme

qui vous fût indifférent. Il me répondit sur le champ, & d'un ton qui me fit juger que sa réponse étoit préparée : en vérité, Monsieur, votre étonnement m'en cause plus que je ne sçaurois dire. Vous me demandez ce qui me rend triste, comme si vous pouviez l'ignorer ; mais je consens à vous l'apprendre, puisque vous feignez de ne le pas sçavoir. J'ai deux raisons d'être triste, qui sont bien justes : l'une est le doute où je suis de la santé de Memiscès, pour qui vous sçavez que j'ai la plus tendre amitié ; l'autre, qui ne m'afflige guères moins, est votre propre indifférence pour l'état où il peut être. Je ne reconnois point-là cette bonté d'ame, que vous m'avez tant prêchée ; & je ne vois pas trop bien le fond que je puis faire sur vos assuran-

ces d'amitié, lorsque vous en manquez pour votre propre Neveu. Le Marquis avoit assurément dessein de m'embarasser par ce reproche. Je le reconnus à son air ; mais il fut fort surpris de voir sa harangue produire un effet tout contraire. Effectivement je la trouvai si aimable & si bien tournée, que je ne pus m'empêcher de l'embrasser aussi-tôt. Je lui dis, d'un visage riant, que quelque injustes & quelque mal fondées que fussent les deux causes de sa tristesse, j'avois trouvé beaucoup de plaisir à les entendre ; qu'elles étoient pour moi une nouvelle preuve de la bonté de son naturel, & qu'elles méritoient bien que je prisse la peine de me justifier : qu'il devoit donc être sans inquiétude pour Menissès ; parce qu'il étoit sans doute

hors de danger; que la raiſon que j'avois de le croire me diſculpoit de l'indifférence dont il m'accuſoit; que c'étoit le ſoin que j'avois eu d'écrire à ma fille, avant mon départ de Londres, pour la prier de me donner de ſes nouvelles au moindre péril de Memiſcès, & l'ordre que j'avois laiſſé à Scoti, qui étoit demeuré à Londres avec le gros de notre bagage, de m'envoier ſur le champ toutes les lettres qu'il recevroit pour moi; que lui ayant écrit de tems en tems, pour lui apprendre les Villes où nous devions paſſer, j'aurois reçu infailliblement des nouvelles de lui, s'il en avoit eu à m'envoyer. Vous voyez donc, lui dis-je, que je ne ſuis pas coupable, & que vous l'êtes un peu de m'avoir accuſé. Nous fimes la paix aiſément. Il devint tran-

quille ſur ma parole, & je lui vis reprendre la gayeté ordinaire de ſon humeur.

Mais par une bizarrerie incroyable de mon étoile, ſa joie devint la cauſe de ma triſteſſe, ou pour m'exprimer plus juſte, elle me fit appercevoir que j'étois moins tranquille que je ne croyois l'être. J'avois jugé de moi juſqu'alors, par comparaiſon. La mélancolie du Marquis ayant paru depuis notre départ de Londres plus viſiblement que la mienne, je m'étois flatté d'avoir retrouvé mon repos, ſur cette ſeule raiſon qu'il ne paroiſſoit pas que je fuſſe auſſi troublé que lui. Cependant, lorſqu'il eut repris ſon humeur enjouée & ſes manieres badines, je ne ſentis que trop, par l'impoſſibilité où j'étois d'y prendre goût, que mon cœur n'étoit pas encore

remis de ſes agitations. Je recommençai à juger de mon propre état, par une triſte comparaiſon de mon abbatement avec la nouvelle vivacité du Marquis. La honte, d'appercevoir cette continuation de ma foibleſſe, redoubla encore mon affliction. Je devins morne & penſif, juſqu'à en perdre l'appétit. Le Marquis ne tarda point à le remarquer. Il m'en fit la guerre à ſon tour; mais voyant que j'étois trop ſérieux pour goûter une raillerie, il s'employa, avec toute la tendreſſe de ſon cœur, pour me conſoler. Il fit mille efforts, pour tirer de moi le ſecret de mes douleurs. S'il eût été d'un autre âge, je n'aurois pas balancé à lui faire cette confidence; car rien n'eſt ſi violent que d'être affligé, ſans oſer communiquer ſes peines. Sa jeuneſſe, mon

âge, & plus encore la pensée que j'aurois peut-être à combattre, un jour, son inclination pour ma Niéce, me défendirent contre toutes ses instances. J'eus recours à mes armes ordinaires, c'est-à-dire, à mes réflexions, au souvenir de mon Epouse, & à tous les lieux communs de l'honneur & de la vertu.

Nous demeurâmes peu de jours à Bristol, pendant lesquels je ne laissai pas de prendre une belle idée de cette Ville. Elle tient le premier rang, en Angleterre, après Londres. Je ne la trouvai gueres moins grande que Rouen. Le Commerce y est florissant. Elle n'a pas néanmoins la commodité d'une grande riviere. Celle, qui y coule, se décharge à deux ou trois milles de-là dans la Severne ; & quoiqu'elle puisse recevoir des

Vaisseaux de cinq ou six cens tonneaux avec la marée, ils demeurent presque à sec, lorsque la mer se retire. Les rues de Bristol sont belles. Sa grande Place, qu'on appelle Queen-square, est magnifique. La salle publique des Marchands est une des plus belles choses que j'aie vues, en ce genre : l'inscription, qui est sur le frontispice, m'a paru exprimer heureusement de quelle source part l'ardeur infatigable des Marchands. Elle est prise de la premiere Ode d'Horace. La voici :

Indocilis pauperiem pati.

On trouve, aux environs de Bristol, de fort belles Maisons de campagne, que nous n'oubliâmes pas de visiter ; non plus que le puits d'eau chaude & minérale, qui est dans un Fauxbourg de la

Ville, & qui commençoit alors à s'accréditer. Il n'y a pas d'apparence néanmoins que ce puits atteigne jamais à la réputation de ceux de Bath, où nous allâmes en sortant de Bristol. Bath n'en est éloigné que de dix ou douze mille. C'est une petite Ville, si l'on ne considere que l'étendue de ses murs ; mais quand on a observé le nombre de ses habitans, & sur-tout celui des personnes du dehors qui viennent y prendre les eaux dans toutes les saisons, on la regarde comme une des plus agréables & des plus belles villes d'Angleterre. On y comptoit, au tems que nous y arrivâmes, environ huit mille Etrangers. Les maisons s'y louent comme à Tumbridge, c'est-à-dire, cherement ; l'on y garde aussi à-peu-près le même ordre dans les

promenades, le jeu, le tems des repas, les ſpectacles & les bals. Pluſieurs perſonnes de qualité nous demanderent, lequel nous goûtions plus de Bath ou de Tumbridge? Je ne balançai point à me déclarer pour Tumbridge. Il y a peut-être plus de magnificence & plus de commodité à Bath; mais rien n'égale, à mon gré, la gaieté & les agrémens de Tumbridge.

Notre deſſein étant aſſez bien rempli, par le long tour que nous venions de faire, nous ne penſâmes plus qu'à nous rapprocher de Londres. Nous ne tinmes pas néanmoins de route aſſurée, nous informant, à chaque pas, de ce qu'il y avoit de rare & de curieux à droite & à gauche. Nous ne manquâmes point de viſiter la fameuſe Univerſité d'Oxford; &

contre l'ordinaire des Voyageurs, nous trouvâmes, après l'avoir vue, qu'elle ſurpaſſoit l'idée qu'on nous en avoit fait prendre à Londres, quoiqu'elle eût ſuffi pour exciter notre curioſité. Rien n'approche en effet de la beauté, de l'ordre, & du revenu de ſes Colléges. C'eſt-là que les Muſes ne ſe plaignent point de la pauvreté. Mais j'ai remarqué que ce n'eſt peut-être pas un avantage pour Oxford, qu'elles y ſoient ſi fort à leur aiſe. Elles s'endorment dans l'abondance ; je veux dire, que parmi tant de perſonnes qui ont de riches prébendes dans les Colléges, il y en a très-peu qui s'appliquent à l'étude. Les bons Livres, qui nous viennent d'Angleterre, ſortent rarement d'Oxford. Ils viennent de Londres ; & quoique ceux qui les compoſent

aient pour la plûpart quelque degré dans cette Université, ils ne sont point du nombre de ceux qui sont payés largement pour y faire leur résidence.

Il nous restoit à voir, près d'Oxford, la belle maison du Duc de Marlborough qu'on appelle *Blenheim*, du nom de la Bataille d'Hocstet, ou de Blenheim, qui lui acquit tant de gloire. C'est une des plus belles maisons de l'Europe. Elle fut bâtie aux frais du Public, par un ordre particulier du Parlement, qui voulut éterniser la reconnoissance de la Patrie pour les services de ce grand Général. De Blenheim, nous reprîmes par Windsor. C'est une Maison Royale. Nous n'oubliâmes point Hamptoncourt, ni Kensington, ni quantité d'autres belles maisons. Il s'en présente

de tous côtés ſur la route. Enfin nous revîmes les Tours de Londres, après un voyage de deux mois, où nous avions goûté beaucoup de ſatisfaction. Comme nous avions toujours été dans notre chaiſe, nous nous trouvâmes ſi peu fatigués, que le lendemain nous fumes en état de paroître en public. Nous rendîmes viſite à tous nos Amis, & nous nous fimes informer de tout ce qui étoit arrivé à Londres pendant notre abſence.

La paix n'y régnoit pas encore. La Cour, le Parlement, & le Peuple avoient leurs inquiétudes. On continuoit de craindre, à la Cour, les ſuites de la révolte d'Ecoſſe. Les Comtes de Marshall & Southesk s'y étoient rendus plus redoutables que jamais, par la jonction de toutes leurs Troupes.

troupes. On apprenoit, tous les jours, qu'ils faisoient de nouveaux progrès, & que par force, ou par adresse, ils avoient enlevé quantité de Places aux troupes royales. Le Parlement étoit divisé sur un point qui paroissoit d'une importance générale pour la Nation : il s'agissoit de la durée de leurs Assemblées. Les uns vouloient qu'elles fussent septennales; d'autres, en plus grand nombre, & suivant l'opinion commune Jacobites en secret, demandoient qu'elles continuassent d'être triennales. La chaleur, avec laquelle on prenoit parti pour & contre, faisoit craindre un éclat dangereux. On ne se ménageoit, ni dans les termes, ni dans les actions; & plusieurs Seigneurs s'étoient expliqués si brusquement

en pleine Chambre, qu'on ne pouvoit bien juger de leurs intentions ſecrettes. Le Peuple, de ſon côté, ſe livroit à toutes les alarmes que les diviſions des Grands ne manquent point de cauſer à la multitude. Le parti des Jacobites étoit ſi fort à Londres, qu'ils s'aſſembloient quelquefois dans les rues, en grand nombre; & dans un tranſport de zele pour le Prétendant, ils crioient: Vive la haute Egliſe, le Duc d'Ormond, & le légitime héritier de la Couronne. On envoyoit inutilement des Gardes, pour les diſſiper; ils s'appercevoient aſſez que le Gouvernement les ménageoit, & cette opinion les rendoit plus téméraires. Je ne doute point que s'ils euſſent trouvé un chef réſolu, ils n'euſſent jetté la Cour dans un extrême

embarras. Nous fumes témoins de leur hardiesse, dans une entreprise fort difficile. Le Brigadier Mackinstot étoit renfermé dans la Tour de Londres, avec un grand nombre d'autres Rebelles, qui avoient été pris en Ecosse, & à Preston. Leurs amis, ayant appris qu'ils devoient être jugés au premier jour, résolurent de tout entreprendre pour les délivrer. Ils gagnerent pour cela deux sentinelles, qui promirent de favoriser leur évasion moyennant la somme de cinq cens guinées, dont ils reçurent une partie d'avance. Mais ces Traîtres en avertirent, la veille, le Secrétaire d'Etat. La garde de la Tour fut changée & redoublée; & pour finir cette affaire, on résolut de procéder le lendemain au jugement des Criminels. Les partisans de Mackin-

ſtot, voyant qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, prirent une réſolution déſeſpérée. Ils s'attrouperent, pendant la nuit, aux environs de la Tour. On n'a pas ſçu comment ils avoient communiqué leur deſſein, aux Priſonniers, aſſez juſte pour agir de concert; mais, ſur les onze heures du ſoir, le Geolier étant allé trouver le Brigadier Mackinſtot & les Principaux, qui mangeoient avec lui dans une ſalle baſſe, pour les faire retirer chacun dans leur chambre, ils ſe ſaiſirent de lui & de ſon Valet, qui avoit les clefs; ils bleſſerent même ce dernier, & lui ayant enlevé ſes clefs, ils allerent ouvrir les portes à quarante autres Priſonniers, les exhortant à ſe ſauver & à ſe défendre. Le Brigadier ouvrit enſuite la porte de la rue, força la Garde, avec le ſecours de

ceux qui étoient aux environs pour le ſoutenir, & s'enfuit avec quatorze de ſes complices. Les autres ſaiſirent moins heureuſement cette occaſion de liberté. Ils n'avoient pas été prévenus ſur ce qui devoit arriver. L'incertitude de ce qu'ils avoient à faire les ayant arrêtés un moment pour délibérer, un Guichetier eut la préſence d'eſprit de fermer la porte en dedans, pendant que Mackinſtot & ſes Compagnons étoient aux mains dehors, avec les Gardes. J'ai dit que nous fumes témoins de cet événement, parce qu'ayant été invités à ſouper par un de nos Amis, qui demeuroit près de Tower-hill, nous vîmes le combat, des fenêtres de ſa maiſon. Un autre chef des Rebelles, nommé M. Forſter, s'étoit auſſi ſauvé, quelques jours auparavant, des

prisons de Newgate. Cependant tous ces troubles s'appaiserent environ trois semaines après, par les nouvelles inespérées qu'on apporta d'Ecosse. Le Colonel Cholmdley, venant d'Edimbourg, assura que la rébellion tendoit à sa fin ; qu'un grand nombre de Gentilshommes Ecossois révoltés s'étoient embarqués pour passer en Suéde, & que les chefs même se voyant sans ressource, parce qu'ils manquoient de vivres & de munitions de guerre, avoient pris la route de France sur un Vaisseau parti des Isles de l'Ouest. En effet, on reçut, au bout de quelques jours, des avis certains que les Comtes Marshall & de Southesk, le Marquis de Tullibardine, le Vicomte de Kilsiek & trente autres chefs de Rébelles avoient mis pied à terre sur les

côtes de France. Toute la ville de Londres rentra dans l'ordre, à cette nouvelle, & l'on n'y entendit plus parler de différence de parti. Nous admirâmes le génie de la populace Angloise, que le moindre événement souleve ou rend tranquille. Le Roi ayant communiqué à son Parlement le dessein qu'il avoit de profiter de cette tranquillité, pour faire un voyage dans ses Etats d'Allemagne, nous prîmes la résolution de quitter aussi l'Angleterre, vers le tems de son départ.

Entre les Amis que nous avions vus depuis notre retour à Londres, on s'imagine bien que nous n'avions pas oublié Monsieur & Madame de Spalding. Ils s'étoient mariés, après avoir donné à M. le Résident la satisfaction qu'il avoit exigée. Pour lui, il étoit retourné

à Paris, immédiatement après le mariage ; ce qui l'avoit privé de la vue d'un événement des plus agréables & des plus avantageux pour son Neveu. Ce fut M. de Spalding qui nous le raconta, en présence de son Epouse, dès le premier moment de notre visite. C'est la coutume de Londres, d'annoncer dans les Nouvelles publiques le mariage de toutes les personnes qui sont au-dessus du commun. Le Gazetier ne consulte pas même les parties intéressées. Il est informé, sans doute, par les Ministres de chaque Paroisse, de ce qui doit se faire dans leurs Eglises. Le mariage de M. le Baron de Spalding fit donc un article de la Gazette ; & non-seulement on y ajouta le nom de sa Femme, mais encore son aventure de Marseille, & la plupart

des circonſtances de ſon bonheur. M. Perry, Pere de cette Dame, n'étoit pas mort comme tout le monde l'avoit cru. Il étoit à Londres depuis plus de dix ans, c'eſt-à-dire, depuis le tems de ſon infortune de Marſeille. Ayant été bleſſé, & laiſſé pour mort par le Corſaire, il avoit trouvé de la compaſſion dans un Matelot, à l'aide d'une ſomme d'argent qu'il lui avoit mis entre les mains; & s'étant adroitement caché par ſon ſecours, il avoit évité la mort & la captivité. Il s'étoit fait guérir enſuite ſecrettement à Marſeille. Sa Femme & ſa Fille étoient pendant ce temps-là au pouvoir du Corſaire, qui en uſa généreuſement avec elles. M. Perry ſe procura le moyen de voir ſon Epouſe; mais étant dépourvu de tout, il ne put rien entreprendre pour

ſa liberté. Comme ſa ſituation n'étoit pas tout-à-fait malheureuſe dans la maiſon du Corſaire, il convint avec elle qu'il l'y laiſſeroit ſous la protection de la Providence, & qu'il retourneroit en Angleterre, pour y trouver du remede à ſa miſere. Sa fille étoit trop jeune, pour être miſe dans le ſecret. Il étoit donc venu à Londres, car il n'avoit garde de reparoître dans cet état à Briſtol; il avoit changé de nom; & s'étant bien-tôt fait connoître de quelques Marchands, par la grande intelligence qu'il avoit du Commerce, il avoit trouvé ſi heureuſement à s'employer, en qualité de Facteur & de Commiſſionnaire, qu'en peu d'années il ſe vit dans les mains des ſommes conſidérables. Il profita habilement de ce commencement de

ſortune : en un mot, il n'acquit gueres moins de richeſſes en dix ans, qu'il en avoit perdu par tous ſes malheurs. L'unique reproche, dont on pouvoit le charger, étoit d'avoir laiſſé paſſer tant de tems ſans donner de ſes nouvelles à ſa Femme. Il s'excuſoit, ſur la difficulté qu'il y auroit eu de le faire ſans que le Corſaire en eût eu connoiſſance, & par conſéquent, ſans rendre la rançon de ſa Femme plus chere & plus difficile. D'ailleurs, il étoit bien-aiſe de prendre aſſez de tems pour ſe mettre tout-à-fait dans l'abondance, & pour offrir enſuite tout-d'un-coup à ſon Epouſe & à ſa Fille une fortune d'autant plus douce, qu'elles ne s'y ſeroient point attendues. Telles furent ſes raiſons. Mais quoiqu'il en pût être, il ne vit point le nom & les

aventures de Mademoiselle Perry dans la Gazette, sans y reconnoître sa Fille. Il découvrit bien-tôt le lieu de sa demeure; & s'étant présenté à elle, rien ne put être plus agréable, pour cette vertueuse personne, que de retrouver son Pere. M. le Baron de Spalding eut presque autant de sujet qu'elle d'être satisfait de cet heureux tour de fortune. Ce n'étoit plus une Fille malheureuse & sans biens, dont il devenoit le Mari; c'étoit une personne presqu'aussi riche que lui, & qui possédoit tout ce qui peut rendre une Femme aimable aux yeux d'un honnête homme. Nous entretinmes une liaison étroite avec cet heureux couple, pendant le reste de notre séjour à Londres.

Le Marquis m'ayant fait souvenir que nous devions une visite

à Madame la Ducheſſe de Marlborough, nous la lui fimes à ſon Hôtel, où elle étoit revenue de Tumbridge. Elle nous pria de lui rendre compte de tout ce que nous avions remarqué dans notre voyage, & ſur-tout dans ſa belle maiſon de Bleinheim. Une queſtion qu'elle me fit, lorſque je m'y attendois le moins, me cauſa le dernier embarras. A propos, Monſieur, me dit-elle, on m'a dit que vous pourriez peut-être m'apprendre quelque choſe de Mylady R..., qui a diſparu depuis quatre mois. On aſſure qu'elle vous entretint en ſecret, cinq ou ſix jours avant ſon évaſion. Vous découvrit-elle quelque choſe de ce qu'elle alloit devenir ? Je fis un effort, pour aſſurer ma contenance. Je ne ſuis pas mieux informé que le Public, lui répon-

presser notre retour en France, pour rendre à Mylady R..... tous les services dont nous serions capables. Je lui promis de partir, quand il le voudroit. Nous y fumes d'ailleurs déterminés par une lettre, que je reçus de ma Fille la semaine suivante. Elle m'apprenoit le retour d'Amulem, & l'impatience que toute ma Famille avoit de me revoir. Nous fixâmes le jour de notre départ au 24 de Juin.

Je ne puis finir la relation de notre voyage d'Angleterre, sans donner place ici à une aventure fort bizarre, dont l'illustre Brissant fut le héros. J'ai déjà dit, qu'il étoit d'une figure prévenante, quoiqu'un peu effrontée. Il sçavoit se donner des airs de petit Maître, & d'Homme à bonnes fortunes; & le Marquis aimant

d'ailleurs à le voir mis proprement, il y avoit peu de Valets à Londres qui fussent sur un meilleur pied. Je ne doute point que ses conquêtes ne se soient étendues bien loin parmi les Grisettes. Cependant il en trouva quelques-unes, qui n'eurent point assez de goût pour respecter son mérite. Un soir on m'apporta un billet de lui, par lequel il m'apprenoit qu'il étoit à Newgate. C'est une des prisons de Londres. Il ne me disoit rien de ce qui l'y avoit fait mettre. Il me conjuroit seulement d'avoir pitié de lui, & de le tirer de-là promptement. Je résolus néanmoins de l'y laisser toute la nuit, me figurant bien qu'il n'y étoit pas sans l'avoir mérité, & étant bien-aise d'ailleurs de lui laisser prendre cette leçon de sagesse, dont il avoit eu be-

ſoin plus d'une fois dans ſa vie. Le lendemain, j'envoyai Scoti, pour s'informer de ſa conduite, & demander ſa liberté. Il en coûta peu pour l'élargir. Scoti nous le ramena, mais dans un état à faire rire un homme mourant. Il étoit ſans chapeau & ſans juſt-au-corps. Sa veſte étoit déchirée en pluſieurs endroits, & ſa chemiſe n'étoit pas plus entiere. Ses cheveux, qu'il avoit naturellement fort beaux, étoient ſi mêlés & ſi dérangés, que cela lui donnoit un air de fou ou de furieux. Je lui dis d'aller s'ajuſter mieux, & de nous venir raconter ſon malheur. Peut-être ne l'auroit-il pas fait fidélement; mais Scoti, qui s'en étoit informé, nous apprit tout ce qu'il ſçavoit. Briſſant avoit une Maîtreſſe fort jolie, qu'il avoit cultivée avec beaucoup de

soins depuis trois ou quatre mois. Il l'avoit vue, deux jours auparavant, pour la préparer à son départ; & voulant ménager sa douleur, il ne lui avoit appris cette nouvelle qu'avec de grandes précautions. Cette Princesse avoit fait l'inconsolable; cependant, pour adoucir autant qu'il étoit possible, la rigueur d'une si cruelle séparation, elle lui avoit fait promettre de venir souper le lendemain avec elle. Brissant n'y manqua point. Elle avoit invité deux ou trois de ses Amies. Ces friponnes avoient formé, entre elles, le dessein de l'enivrer, & de le dépouiller de tout ce qu'elles trouveroient propre à leur usage. Elles s'y prirent fort bien pour sa montre & sa bourse. Brissant m'a juré qu'il ne s'apperçut nullement du vol. Comme elles

avoient dessein de ne lui rien laisser, elles lui proposerent de se mettre au lit. Ce n'étoit pas sans doute une proposition nouvelle. Il consentit à tout; mais à peine avoit-il quitté ses habits, qu'il s'apperçut que sa montre lui manquoit. Le vin ne l'empêcha pas d'ouvrir les yeux. Il vit bientôt que sa bourse étoit passée aussi en d'autres mains ; & ne doutant plus qu'on ne le trompât, il voulut faire le terrible. Les deux prétendues Amies de sa Maîtresse avoient déja disparu, avec la bourse & la montre. Il se jetta sur sa Princesse, & la maltraita cruellement. Celle-ci se mit d'abord à pleurer, en lui reprochant tendrement l'ingratitude dont il payoit une passion si belle & si constante. Cependant Brissant, qui n'entendoit pas raillerie, lui

demandoit ſa montre & ſa bourſe. Elle jura qu'elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé; & que s'il avoit perdu quelque choſe, elle étoit trompée elle-même par ſes Amies, qu'elle avoit priſes juſqu'alors pour des perſonnes d'une vertu reconnue. Le fier Briſſant rugiſſoit de ſe voir le jouet d'une Fille. Il recommença à frapper ſa Belle; il bleſſa même ſon beau viſage. Les Archers vinrent au bruit. Ils ſéparerent les combattans, & les conduiſirent tous deux à la priſon. Une autre ſcène y attendoit le malheureux Briſſant. Newgate eſt une grande Priſon, qui eſt toujours remplie d'une multitude de Coquins, qu'on n'y renferme pas pour leurs bonnes actions. C'eſt l'uſage du lieu, que les nouveaux venus fourniſſent quelque monnoie pour

traiter les autres. Briſſant ſe défendit en vain, ſur ce qu'il ne lui reſtoit pas un ſol. On le menaça de lui ôter ſon juſt-au-corps, & on ſe mit en diſpoſition de l'exécuter. Il donna des coups, il en reçut. Il fit des prodiges de valeur; mais, le nombre l'emportant à la fin, on nous le mit dans l'état que j'ai rapporté. Il ne pouvoit s'empêcher d'en rire lui-même, en nous répétant ſon hiſtoire: mais c'étoit un ris fier, & d'un Héros irrité, qui gémiſſoit de ne pouvoir demeurer à Londres aſſez long-temps pour ſe venger. Je ne laiſſai pas de le rendre ſérieux, en lui diſant, que ces ſortes d'exploits nocturnes n'étoient ni du goût du Marquis ni du mien, & qu'auſſi-tôt que nous aurions mis le pied en France, nous lui donnerions la liberté de chercher un

autre Maître. Je pris quelques mesures, pour lui faire retrouver sa bourse & sa montre ; mais ce fut inutilement, comme je l'avois prévu.

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE DOUZIÉME.

ETANT satisfaits de ce que nous avions vu à Londres & dans les autres parties de l'Angleterre, nous ne pensâmes plus qu'à retourner en France. Nos adieux se firent réguliérement. La civilité de nos Amis se soutint jusqu'à la fin. Plusieurs s'embarquerent avec nous,

nous, pour nous conduire jusqu'à Gravesend, où nous devions prendre la Poste. Ils se firent accompagner de quelques instrumens, pour adoucir, nous disoient-ils, le regret qu'ils avoient de nous voir partir. Nous trouvâmes, à Gravesend, un magnifique soupé, qu'ils avoient envoyé préparer. La meilleure partie de la nuit se passa dans la joie, & un reste fort court à dormir. Enfin nous les quittâmes au matin, après mille embrassemens, & nous nous mîmes dans notre chaise. Nous fumes en peu d'heures à Cantorberi, où nous dinâmes, & nous arrivâmes à Douvres avant le soir. Le vent se trouva si peu favorable, que nous fumes obligés d'y passer la nuit; quoique le Bâtiment, qui devoit nous porter, fût prêt par les soins de Scoti,

qui étoit parti de Londres avant nous. Le tems étant devenu plus commode, nous nous mîmes en mer le lendemain ; & dans un instant nous fumes éloignés du rivage.

Cependant nos yeux y demeuroient encore attachés : Heureuse Isle ! dis-je au Marquis, trop heureux Habitans, s'ils sentent bien les avantages de leur climat & de leur situation ! Que leur manque-t-il, de ce qui peut rendre la vie agréable & commode? Prenons-les du côté de la nature : la chaleur de leurs Etés n'est point excessive, ni le froid de leurs Hivers immodéré. Leurs terres produisent abondamment ce qui suffit pour leur usage. Ils pourroient se passer des biens de leurs Voisins ; cependant ils ajoutent, à leurs propres biens, ce qui se trouve

de plus rare & de plus précieux dans tous les Pays du monde. Il ſemble qu'ils aient mis tout l'Univers à contribution. Londres eſt aujourd'hui une eſpéce de centre, où les richeſſes du Monde entier viennent aboutir par les lignes du commerce. Elles ſe diſtribuent avec proportion, dans toutes les parties de l'Iſle. Ce n'eſt point la force, ni l'autorité, ni la naiſſance, qui reglent cette diſtribution. Chacun y participe, autant qu'il en eſt capable, & qu'il ſçait les attirer vers lui par ſon induſtrie, ſes ſoins & ſon travail. Sont-ils moins heureux dans l'ordre moral ? Ils ont ſçu conſerver leur liberté, contre toutes les atteintes de la Tyrannie. Elle eſt établie ſur des fondemens, qui paroiſſent inébranlables. Leurs Loix ſont ſages, & d'une expli-

cation facile. Vous n'en trouverez pas une qui ne se rapporte au bien public; & chez eux le bien public n'est point un vain nom, qui serve de masque à l'injustice & à la violence de ceux qui ont l'autorité en main: chacun y connoît l'étendue de ses droits; le Peuple a les siens, dans lesquels il sçait se conserver, comme les Grands ont leurs bornes au-delà desquelles ils n'osent rien entreprendre. La Religion n'y est pas moins libre. Les Anglois ont reconnu que la contrainte est un attentat contre l'esprit de l'Evangile. Ils sçavent que le cœur des hommes est le domaine de Dieu; que la violence ne produit que des changements extérieurs; qu'un culte forcé est un culte sacrilége, qui perd celui qui l'exige & celui qui le rend; & sur ces principes ils ou-

vrent leurs Temples à ceux qui veulent y entrer, sans s'irriter lorsqu'on les abandonne. Aussi la vertu ne consiste-t-elle jamais parmi eux en grimaces & en démonstrations affectées. Tout y est solide, & répond au caractère de leur génie. Les Catholiques ne leur rendent point assez de justice de ce côté-là : ils s'imaginent faussement que la Religion est négligée en Angleterre. Mais s'ils sçavoient qu'il n'y a point de Païs au monde, où le service de l'Eglise se fasse avec plus de décence & de modestie, où les Enfans soient élevés plus chrétiennement, où les vices scandaleux soient moins soufferts, où les Vérités de l'Evangile soient prêchées plus solidement, ils reviendroient sans doute de cette opinion. On y a détruit les Abbayes & les Mo-

nastères : vous trouverez peu de Catholiques qui ne se persuadent là-dessus, que c'étoit uniquement pour enrichir le monde des dépouilles de l'Eglise : ils ignorent que les Anglois y ont substitué des établissemens, sans comparaison plus utiles. On ne voit en Angleterre, dans les Villes & dans les plus simples Villages, que des Hôpitaux pour les Malades, des Maisons de Charité pour la retraite des Pauvres, des asiles pour les Vieillards de l'un & de l'autre sexe, des Ecoles pour l'instruction des Enfans, enfin mille monumens de piété & de zéle pour la Religion & la Patrie. Quel est l'homme de bon sens, qui ne préférât point ces sages & religieuses fondations à nos Couvens & à nos Monastères, où l'on ne sçait que trop que la fainéantise & l'inutili-

té s'honorent quelquefois du nom de haine du monde & de contemplation des Vérités célestes ?

Le Marquis interrompit cette effusion de mon estime pour les Anglois : je gage, me dit-il en riant, que les discours de M. l'Evêque de Chichester vous ont rendu Protestant ; car tout ce que vous me dites là sent un peu l'esprit de la Réformation. Je suis, lui répondis-je, ce que je crois devoir être en matiere de Religion. Ce n'est ni le nom de Catholique, ni le nom de Protestant, qui me détermine ; c'est la connoissance de la Vérité, que je crois avoir acquise il y a long-tems par la faveur du Ciel & par mes réflexions. Mais quand je serois Evêque Italien, c'est-à-dire, livré aux plus excessives préventions, je n'aurois pu m'empêcher, en

Angleterre, d'ouvrir les yeux sur ce qui s'y présente, & par conséquent de reconnoître ce que j'en ai dit & ce que je ne craindrai jamais de répéter.

Cet entretien dura si long-tems, qu'au lieu des côtes d'Angleterre, que nous avions perdues de vue, nous commençâmes à découvrir celles de France. Le vent continuant d'être favorable, nous arrivâmes en fort peu de tems à Calais. L'impatience du Marquis lui faisoit souhaiter de partir sur le champ; mais sous prétexte de voir les fortifications de la Ville, je le priai d'y passer le reste du jour & la nuit. J'avois dessein de prendre quelques momens, pour méditer sur la conduite que j'allois tenir avec lui. Ce n'est pas que j'eusse différé si tard à y penser; mais le projet même, que

j'avois formé, demandoit que nous ne nous pressassions pas de partir. J'avois d'abord supposé comme une chose nécessaire, que je ne menerois point le Marquis à la Terre de ma Fille. S'il n'étoit pas guéri de sa passion pour ma Niéce, il étoit du moins accoutumé en quelque sorte à ne la pas voir. C'étoit un commencement de guérison, que je ne voulois pas rendre inutile en le rapprochant d'elle : mais la difficulté étoit d'imaginer des prétextes. Je ne pouvois le mener à Paris : M. le Duc son Pere m'avoit déclaré qu'il ne souhaitoit pas qu'il y parût, avant la fin de nos voyages. Il me vint à l'esprit de le conduire au Château, que M. le Duc avoit près de l'Abbaye où j'avois passé quelques années dans la retraite. Je lui fis entendre qu'étant au

milieu de la belle saison, il y avoit apparence que nous le trouverions-là ; & je lui persuadai que nous ne pouvions pas, avec bienséance, manquer de lui aller rendre nos devoirs, en rentrant dans le Royaume, après quatre ou cinq mois d'absence. Comme je parlois de l'accompagner, il n'eut rien à m'opposer sur cette proposition. J'écrivis en sa présence une lettre à ma Fille, pour lui marquer notre retour en France, & j'ordonnai à Scoti de partir en Poste pour la lui porter. Mais j'en écrivis une autre en secret à M. le Duc, par laquelle, en lui donnant avis de notre arrivée, je le priois de se rendre dans sa Terre, où nous l'irions joindre en peu de jours, & où je remettois à lui communiquer les raisons qui m'obligeoient de lui faire cette priere. Je don-

nai ſecrettement ordre à Scoti de paſſer par Paris, avant que d'aller chez ma Fille, & de rendre cette lettre en mains propres à M. le Duc. Nous partîmes de Calais le lendemain. Je trouvai moyen, ſans affectation, d'allonger notre route ſous divers prétextes; de ſorte que n'étant arrivés que le ſixiéme jour dans les Terres de M. le Duc, nous apprîmes qu'il y étoit dès le jour auparavant.

Dans le premier entretien particulier que j'eus avec lui, je lui découvris ce qui m'avoit amené. Il tomba d'accord de la néceſſité de retenir le Marquis, pendant que j'irois chez ma Fille. La raiſon la plus ſpécieuſe fut celle de lui faire voir une partie de ſes Parens, avant que de recommencer de nouveaux voyages. Je paſſai trois jours avec eux, au bout

desquels je me disposai à partir. Le Marquis parut fort affligé de demeurer après moi : cependant comme il ne se doutoit nullement de la cause de notre séparation, il la supporta patiemment, dans l'espérance de venir me rejoindre, aussi-tôt qu'il auroit vu sa famille. Il s'y prit fort adroitement, pour écrire à ma Niéce avant mon départ. J'étois sans Valet, ayant fait partir Scoti de Calais, avec ordre de m'attendre chez ma Fille. Mon dessein étoit de prendre le Carosse public. Le Marquis représenta secrettement, à son Pere, qu'il ne seroit pas civil de me laisser partir dans la voiture commune, & qu'il falloir me donner un Carosse ou une Chaise de la maison. M. le Duc, qui n'y avoit pas fait attention, entra dans toutes ses vues, & fut

le premier à me faire honnêtement cette proposition. J'acceptai la Chaise, avec quelque résistance. Ce fut Brissant, qui fut nommé pour la suivre à cheval; car j'ai oublié de dire que malgré la menace que je lui avois faite à Londres, de le congédier en arrivant en France, il avoit obtenu de nous son pardon par ses prieres & par des assurances d'une meilleure conduite. Etant arrivé, le soir, à la premiere ville où je devois passer la nuit, & réfléchissant sur les affaires du Marquis & sur les miennes, il me tomba dans l'esprit que Brissant n'étoit pas sans quelque secrette commission de son Maître. Il se fit presser si long-tems, que je ne doutai point qu'il ne fût engagé au silence par de grandes promesses. Enfin lui ayant fait entendre que si je découvrois qu'il m'eût trom-

TAYLOR INST. OXFORD

pé, il ne demeureroit pas un quart-d'heure avec nous, il tira de sa poche une lettre, qu'il avoit enveloppée avec beaucoup de soin, & il me la présenta. Je lui dis que j'étois content de lui, & qu'il pouvoit se retirer. J'ouvris la lettre. Voici ce qu'elle contenoit; je la transcris mot-à-mot.

» Trop chere, mais trop cruelle ou trop inconstante Nadine, » (c'étoit, comme j'ai dit, le nom » de ma Niéce,) est-ce de votre » rigueur ou de votre change» ment que je dois me plaindre! » J'étois partis de France avec » l'opinion d'être aimé de vous. » Vous m'aviez permis de le » croire. Quelles espérances ne » formois-je point, sur une per» mission si douce & si flatteuse! » Avez-vous oublié l'excès de ma » joie? Ne vous répondoit-il pas » de celui de ma tendresse? Ce-

» pendant, par une cruauté que
» je ne puis comprendre, ou par
» un oubli qui me cause encore
» plus de douleur, vous avez
» rendu misérable, pendant quatre
» mois, un cœur dont vous aviez
» commencé la félicité, & qui
» n'en a plus à espérer s'il est vrai
» qu'il vous retrouve dure ou in-
» fidelle. A quoi faut-il que j'at-
» tribue votre silence? Ce n'est
» point à la colère du Ciel, qui
» ne sçauroit condamner la sin-
» cérité de mes sentimens, &
» l'innocence de mes desirs. Ce
» n'est pas non plus à la trahison
» de notre Correspondant, qui
» s'étoit engagé par serment à
» m'être fidéle. Ce ne doit donc
» être qu'à vous-même. Si cette
» triste conjecture est certaine,
» il ne me reste qu'à mourir
» promptement; car la vie va

» devenir pour moi un fardeau, » que je ne me ſens point la » force de ſupporter. Apprenez-» moi du moins ce qu'il faut que » je penſe de vous. Mon Valet » vous ſervira fidellement. Vous » ſçaurez, de M. de Renoncour, » la raiſon qui m'empêche de me » rendre près de vous avec lui. » C'eſt un nouveau malheur, qui » achevera de me perdre, ſi vous » ne me conſolez par un mot de » réponſe. Souvenez-vous de vos » promeſſes & de mes ſermens. » Souvenez-vous de vos bontés, » de vos charmes, de ma tendreſ-» ſe infinie, de mon reſpect, de » ma fidélité; & ſongez ſi je puis » perdre l'eſpérance d'être aimé » de vous, ſans mourir. Adieu » chere Cruelle ».

Je fus fâché de voir, après avoir lu cette lettre, que je n'a-

vois point de parti à prendre qui pût m'être agréable. Je ne trouvois point de tempérament entre ces deux choses; ou de renvoyer seuls Amulem & ses enfans en Asie, si je voulois continuer de prendre soin de la conduite du Marquis dans ses voyages; ou de rompre entièrement les engagemens que j'avois avec M. le Duc son Pere & avec lui, si je voulois jouir quelque tems de la présence d'Amulem & l'accompagner ensuite à son départ, comme je m'étois proposé de le faire pendant une partie de sa route. Ce qui me chagrinoit le plus, c'étoit de me voir obligé de prendre promptement une résolution; car je ne voulois point tromper M. le Duc par une fausse espérance de me voir retourner avec son Fils. D'ailleurs, je n'aurois pû

abandonner le Marquis sans une peine extrême ; il m'étoit devenu si cher, que je ne mettois plus de différence entre lui & ma Fille. Je continuai de marcher, dans ces irrésolutions. Elles me causoient une inquiétude si visible, que toute ma Famille s'en apperçut à mon arrivée. Je reçus néanmoins leurs caresses, avec un retour égal d'affection. J'étois charmé de me retrouver au milieu de tant de personnes, dont je pouvois m'assurer d'être aimé tendrement. Mylady R..... parut extrêmement touchée du plaisir de me revoir. Je ne pus me défendre aussi d'en ressentir beaucoup ; & quoique je me fusse armé de toute ma force contre le pouvoir de ses charmes, je continuai de sentir qu'il n'est point d'âge ni de réflexions, qui puissent arrêter les

mouvemens du cœur. Je l'aimerai, dis-je en moi-même ; je vois bien qu'une plus longue résistance seroit inutile : mais je sçaurai du moins régler tellement mon amour, & le tenir même si secret, qu'il ne sera, ni scandaleux, ni criminel.

J'avois à m'éclaircir de tant de choses avec ma Fille, que je ménageai le plutôt qu'il me fut possible un entretien particulier avec elle. Comme cette chere Fille étoit la meilleure partie de moi-même, je lui communiquois sans réserve mes pensées. Elle avoit un sens droit, & un jugement solide, qui la rendoit capable de me donner un bon conseil. Elle étoit avec cela dans une situation d'esprit tranquille ; car elle menoit une vie très-heureuse, & rien ne paroissoit devoir

l'affliger que les infortunes de son Pere. Je commençai par lui demander ce qu'elle pensoit de ma Niéce Nadine, & si elle n'avoit rien découvert de son intrigue avec le Marquis. Elle me dit que cette aimable petite Créature avoit toujours été mélancolique, pendant notre absence ; qu'elle avoit cherché la solitude ; & que malgré les divertissemens qu'on avoit tâché de lui procurer, elle s'échappoit souvent, pour se promener seule dans le bois pendant des heures entieres. Ma Fille me dit aussi qu'après avoir reçu ma lettre de Londres, elle avoit fait appeller son Bailli ; qu'elle l'avoit forcé d'avouer la promesse qu'il avoit faite au Marquis, de recevoir ses lettres pour Nadine & celles de Nadine pour lui ; que l'ayant menacé de son ressenti-

ment s'il ne lui apportoit pas toutes celles qu'il recevroit, il lui en avoit mis en main trois du Marquis, en différens tems, mais qu'il n'en avoit reçû aucune de ma Niéce. Que ferons-nous donc, dis-je alors, pour les guérir de cette inclination, qui peut avoir des suites fâcheuses? Ma Fille me répondit qu'elle n'y voyoit pas tant de difficulté: que Nadine étant sage & bien élevée, il ne falloit rien craindre d'elle, qui pût nous faire deshonneur; que par précaution, néanmoins, il seroit à propos de l'éloigner du Marquis, & de leur ôter toutes les occasions de se voir. C'est la difficulté, répliquai-je; car le Marquis s'attend que nous exécuterons le projet du voyage d'Allemagne, pour conduire Amulem & ses Enfans jusqu'à Vienne. Ma Fille

m'apprit alors qu'elle espéroit retenir Nadine en France ; qu'elle croioit avoir ébranlé Amulem par ses raisonnemens & par ses instances, & que pour peu que je voulusse la seconder par mes prieres, elle ne doutoit point qu'il ne consentît à nous la laisser. Je lui ai représenté, me dit-elle, que s'il aime sa Fille, il doit souhaiter de la voir heureuse ; qu'il est impossible qu'elle le soit jamais dans un Serrail, après avoir goûté nos manieres de France ; qu'il ne perdra pas plus à me la donner, qu'à la reconduire en Turquie, où elle ne sera pas plutôt mariée, qu'il se verra privé de sa vûe pour toujours ; qu'il ignorera même si son Mari Turc en use bien avec elle ; au lieu qu'en la laissant entre mes mains, il sera certain qu'elle est avec de chers

Amis, qui l'aimeront tendrement, qui lui donneront quelquefois de ses nouvelles, & qui ne manqueront point de lui trouver un établissement honnête & avantageux, qui la rendra plus heureuse que la Maîtresse favorite du Grand-Seigneur. Nous l'obtiendrons donc de mon oncle, continua-t-elle, & nous la mettrons pour quelques années dans un Couvent. Elle achevera de prendre nos manieres, & elle aura le tems d'oublier le Marquis. J'embrassai ma Fille, pour la remercier d'un expédient si heureux.

Je lui demandai ensuite comment elle avoit reçû Mylady R..., & quelle opinion elle avoit de cette belle Dame. Elle m'assura qu'elle étoit charmée de ses manieres & de sa conduite. Dans les premiers jours de son arrivée,

me dit-elle, je la trouvai ſombre & réſervée ; elle parloit peu & elle ſembloit nous examiner avec attention : mais lorſqu'un peu d'habitude nous eut rendues plus familieres, elle m'ouvrit ſon cœur, d'un air ſi naturel & ſi charmant, que je l'ai chérie depuis comme une ſœur. Elle m'a raconté tous ſes malheurs, ajoûta ma Fille; elle ne m'a pas même caché l'inclination violente qu'elle s'eſt ſentie pour vous, & qu'elle conſerve encore ſi bien, qu'elle m'en entretient tous les jours. J'interrompis ce diſcours, que je n'aurois pû entendre long-tems ſans rougir. Je tâchai de faire prendre un autre tour à notre converſation; mais je ne le fis pas aſſez habilement, pour tromper ma Fille. Que je ſerois contente, mon cher Pere, interrompit-elle tout-

tout-d'un-coup, si je ne me trompe pas dans mes conjectures! Si ce que je pense est vrai, je donnerois ma vie pour Myladi R...... Que voulez-vous dire? lui répondis-je en rougissant; je ne conçois rien à ce discours, ni à votre exclamation. Je vous demande pardon mille fois, reprit-elle, en m'embrassant; mais si vous aimez un peu votre unique Fille, vous ne lui cacherez point les sentimens de votre cœur. Pour moi, je ne vous déguiserai pas les miens. Je serois charmée que la tendresse de Myladi pût vous causer un peu d'émotion, & qu'elle vous fît perdre cette impatience de retourner à la solitude, dont vous m'avez entretenue depuis deux ans dans toutes vos lettres.

Je demeurai quelque tems en

ſilence, à la fin de ce diſcours. Je tenois les yeux baiſſés; & dans la confuſion des mouvemens qui ſe paſſoient dans mon cœur, je ne ſçavois quels termes je devois choiſir pour m'exprimer. Ah ma Fille! lui dis-je enfin; quel ſouhait faites-vous pour votre Pere! Songez-vous que dans peu de jours il faudra penſer aux apprêts de ma ſépulture? Vous ne voyez que trop que je commence à peſer ſur la terre. Comment pouvez-vous me parler d'amour, & d'autres émotions de cœur que celles que la crainte de la mort doit me cauſer? Au lieu de devenir plus ſérieuſe par ma réponſe, elle ſe mit à rire, & à m'aſſurer que j'avois ſi peu l'air moribond, que Myladi R....... ne parloit qu'avec extaſe de ma bonne mine. J'avoue que je ne pus m'empêcher

de ſourir moi-même de cette plaiſanterie. Cependant je n'étois pas moins ému au fond de l'ame. Je repris, d'un ton auſſi triſte que le premier; non, ma chere Fille, il ne convient plus à votre Pere de penſer aux folies de l'amour. Les ſources de la joie & du plaiſir ſont taries dans mon cœur. Je vois votre Mere qui me tend les bras, & qui m'appelle après elle. Je ne ferai point le ſourd, lorſque le Ciel m'accordera de la ſuivre. Cependant, comme j'ai trop de confiance en vous pour vous rien cacher, je vous avouerai que les charmes ſéduiſans de Myladi R.... m'ont cauſé de l'inquiétude. Vous m'avez vu rougir, au commencement de votre diſcours; c'étoit du reproche que mon cœur ſe faiſoit de ſa foibleſſe. Je ne vous fais pas cet aveu, pour être flatté

ni encouragé ; au contraire, je veux prévenir par-là vos sollicitations. Si vous avez à prendre parti pour quelqu'un, il faut que ce soit pour votre Pere. Ne me parlez de Myladi R...... que comme d'une personne qui mérite l'estime de tout le monde. Quand vous me demanderez pour elle des sentimens plus particuliers, je me plaindrai que vous manquez d'amitié pour moi, ou bien je vous accuserai de m'en donner de fort mauvaises marques. Ma Fille, m'entendant parler si sérieusement, craignit de m'avoir déplû. Elle me fit connoître cette crainte. Je l'embrassai, avec toute la tendresse de mon cœur. Vous m'êtes trop chere, lui dis-je, pour rien faire dont je puisse jamais me tenir offensé. Je suis bien aise même que vous m'ayez don-

né cette occasion de m'expliquer comme j'ai fait. J'en tirerai la consolation de pouvoir continuer de vous découvrir mes sentimens, par rapport à Myladi R...... ; & si j'avois le malheur de me trouver plus foible que je ne dois, je suis bien sûr que mes foiblesses ne peuvent être déposées plus fidellement que dans le sein de ma chere Fille. Avant que de finir cette longue conversation, je lui demandai si Myladi ne s'étoit jamais ouverte à elle sur ses desseins d'établissement, ou sur le lieu qu'elle vouloit choisir pour sa retraite dans la suite de sa vie. Elle me dit, que si les protestations de cette Dame étoient sinceres, elle ne chercheroit point d'autre retraite que le lieu où elle étoit, & où elle juroit qu'elle se croyoit plus heureuse que parmi

les plaisirs de la Cour d'Angleterre.

La maniere dont nous passâmes le tems pendant quinze jours dans la terre de ma Fille, fut une des plus charmantes époques de ma vie. La santé, la joie, l'amitié, l'ouverture & la communication de cœur, l'empressement de s'obliger & de contribuer à la satisfaction commune; enfin, tout ce qui peut rendre agréable & amusante une société de personnes qui s'estiment & qui s'aiment, parut se réunir en notre faveur sans la moindre interruption. Je reçus de Myladi R.... cent témoignages d'estime, & d'une honnête affection. Je ne lui en donnai pas moins de mon respect, mais sans entrer dans un détail particulier de sentimens, que j'étois résolu d'éviter. Je trouvois assurément

de la douceur dans son entretien ; j'admirois ses charmes ; mais soit que mon cœur fût occupé de la satisfaction d'être auprès d'elle, soit que mes efforts l'eussent rendu plus soumis, je n'y remarquai point de mouvemens que le devoir m'obligeât de combattre & de réprimer. Pour elle, je trouvai dans toutes ses manieres cet air de modestie qui releve les charmes de la beauté, & dont il lui avoit été pardonnable de s'écarter un peu, dans la violente situation où je l'avois vûe à Londres. Amulem & ses deux Enfans s'exprimoient si aisément en François, qu'on ne s'appercevoit presque point qu'ils fussent Turcs. Ils s'étoient mis à la Françoise. Nadine étoit toujours dans son déguisement, sous le nom de Memisçès. Myladi même ne la con-

noissoit pas autrement. Nous résolumes néanmoins, ma Fille & moi, de lui ôter ce masque, & de lui faire prendre les habits qui convenoient à son sexe; mais ce ne fut qu'après avoir fait un nouvel effort, pour obtenir d'Amulem qu'elle nous restât après son départ. Il eut beaucoup de peine à se laisser vaincre. Son consentement ne se donna même qu'avec des larmes. Il l'accorda néanmoins, à condition que le Marquis mon Gendre & ma Fille lui tiendroient lieu de Pere & de Mere, & qu'ils en prendroient même le nom. Nous fimes cette cérémonie avec éclat. Tous les voisins de mon Gendre furent invités. Nadine parut si brillante, sous sa nouvelle parure, qu'elle fit d'abord plus d'une conquête. Nous en eûmes une trop bonne

preuve trois semaines après, par l'ardeur de deux jeunes Gentilshommes, qui la demanderent en mariage presque en même-tems, & par les funestes suites de cette demande.

Pendant que j'étois si agréablement occupé, je reçus une lettre de M. l'Abbé du Bois, que nous avons vu depuis Cardinal & premier Ministre, par laquelle il me marquoit, de la part de S. A. R. M. le Duc d'Orléans, de me rendre incessamment à Paris. Un ordre de cette nature me surprit beaucoup, moi qui ne me croyois connu que de très-peu de personnes, & qui prenois si peu de part aux affaires de l'Etat, qu'à peine lisois-je quelquefois la Gazette. Je consultai ma famille sur cet événement. Nous convinmes qu'avant que de me rendre à Paris,

je passerois chez M. le Duc de..... dont les avis & la protection m'étoient assurés. Je pris la poste, pour faire plus de diligence. M. le Duc ne parut point surpris de la lettre que j'avois reçue. Il m'expliqua le mystère. J'ai parlé de vous, me dit-il, à l'Abbé du Bois, comme d'un homme d'esprit, qui m'a fait le plaisir d'accompagner mon Fils en Angleterre, & qui a passé quatre ou cinq mois avec lui. Vous verrez que cet Abbé, qui est destiné *in petto* par S. A. R. à l'Ambassade de Londres, est bien aise de vous consulter sur les affaires de ce Pays-là. Je partis le lendemain pour Paris. Après y avoir pris quelques heures de repos, à mon arrivée, je me rendis au Palais Royal, où M. l'Abbé du Bois faisoit sa demeure. Je me fis annon-

cer. On ne tarda point à m'introduire. M. l'Abbé me reçut honnêtement ; & ſans s'arrêter plus d'une minute avec moi, il me pria de l'accompagner chez M. le Duc-Régent.

Nous trouvâmes ce Prince, avec deux Dames : l'une étoit, comme je l'ai ſçu depuis, Madame la Comteſſe de P. & l'autre Madame la Marquiſe de F. Elles demeurerent avec nous. S. A. R. ayant ſçu de l'Abbé qui j'étois, me fit dire de m'approcher. Vous êtes, Monſieur, me dit-il, un homme d'expérience, qui avez voyagé récemment en Angleterre ; m'apprendrez-vous quelque choſe de nouveau qui concerne ce Pays-là ? Je répondis, que mes obſervations s'étoient moins attachées aux affaires d'État qu'au caractère des Anglois & aux cou-

tumes du Pays. Mais enfin, reprit S. A. R. vous y avez été témoin de tant de grands évênemens, qu'il est difficile que vous n'y ayez pas porté votre attention. Que pensez-vous des affaires d'Ecosse & des divisions du Parlement ? Je m'expliquerai avec liberté, Monseigneur, repartis-je, puisque V. A. R. me fait l'honneur de m'interroger. Je ne crois pas que ce soit l'histoire de la révolte d'Ecosse, dont elle me demande le récit; elle en est sans doute bien informée. Pour ce qui regarde la disposition présente des esprits, je ne vous cacherai pas, Monseigneur, que je la crois toute différente de ce qu'on s'imagine en France. Le Prince Prétendant a trouvé de la facilité à soulever l'Ecosse & quelques Provinces d'Angleterre. Il auroit fait d'a-

bord beaucoup davantage, si le courage ou l'adresse ne lui eût pas manqué ; mais par sa faute, ou par celle de son conseil, il a porté la guerre où il importoit peu qu'elle fût, & il a négligé le seul endroit d'où dépendoit tout le succès de son entreprise. Je parle de la Capitale. C'étoit-là qu'il avoit besoin d'un chef résolu, pour mettre en mouvement cent mille braves Jacobites, qui étoient prêts à répandre leur sang pour sa querelle. J'ai vu des effets surprenans de leur zèle ; & je sçais, par des informations certaines, que le nombre en étoit incroyable ; mais leurs dispositions sont bien changées. Ils rejetteroient maintenant le Prince, si la Maison d'Hanover lui cédoit la Couronne. J'ai vu ce changement, continuai-je, arriver par degrés. Ils fu-

rent indignés d'abord qu'il n'y eût point, parmi ses Partisans, un homme de marque assez dévoué à son service, pour oser s'introduire à Londres & venir y tenter un soulevement. Ils apprirent, bientôt après, que sur un petit avantage remporté en Ecosse, il s'amusoit à se faire couronner dans une bicoque, & cela sans s'expliquer sur la Religion ni sur les priviléges, quoiqu'il eût fait espérer à cet égard les plus belles choses du monde dans ses Manifestes. Cette nouvelle leur inspira tout à la fois du mépris & de la défiance. Comment leur affection se seroit-elle soutenue pour un Prince qui entendoit si mal ses intérêts, & qui paroissoit faire si peu d'attention à ceux de ses Serviteurs? Ajoutez à cela sa prompte retraite, ou plutôt sa fuite, tandis que

tant de braves gens se sacrifioient pour lui à Preston, & qu'il lui restoit en Ecosse un corps d'armée considérable, dont il vint publier lui-même la liste en France & à Avignon. Toutes ces fautes de prudence, ou de courage, ont fait sur les Anglois une impression, dont ils ne reviendront jamais : de sorte qu'il n'est pas vrai, Monseigneur, comme on se l'imagine ici, qu'il reste au Prince Prétendant un si grand nombre de Partisans en Angleterre.

Pour ce qui concerne le Parlement, S. A. R. doit se persuader que ses débats & ses divisions peuvent être quelquefois préjudiciables aux loix du Pays, à l'Eglise, au Commerce, à la tranquillité de la Nation, mais qu'elles ne le seront jamais à sa sûreté. Je veux dire que le génie des

Anglois eſt de ſe déchirer intérieurement lorſqu'ils ſont tranquilles au-dehors, de ſe diviſer en factions & en partis, qui ne ſe ménagent point, & qui n'épargnent rien pour ſe ſupplanter; mais à quelques excès qu'ils puiſſent porter leurs haines domeſtiques, il arrive rarement que leurs Voiſins en profitent. Ils reſſemblent aux chiens de la fable. C'eſt toujours l'intérêt le plus preſſant qui les détermine. Ils ſuſpendent leurs animoſités particulieres, lorſqu'il eſt queſtion de la ſûreté publique. Ils ſe hâtent tous enſemble de ſe défaire de l'Ennemi commun, pour ſe procurer la liberté de ſe battre entr'eux, ſans être interrompus.

M. le Duc d'Orléans me répondit, en ſouriant, que des gens de ce caractère devoient être mé-

nagés. Il eſt vrai, Monſeigneur, continuai-je, que les Anglois ſont de redoutables Voiſins; mais je ſuis trompé ſi leur amitié eſt auſſi utile à la France, que leur haine lui peut être dangereuſe. Ils ſont en état de nous incommoder beaucoup, cela eſt ſans contredit; mais de quel avantage nous eſt leur amitié? nos vins, nos huiles, & notre ſel trouvent aſſez à ſe débiter ſans eux. Ils les achetent même de nous, beaucoup plus cher en tems de guerre. De notre côté, nous ne tirons rien de leur Pays à la réſerve du Tabac; & qui nous empêche de le tirer directement, comme eux, de nos Plantations d'Amérique? Les autres marchandiſes qui nous viennent d'Angleterre nuiſent à nos Manufactures, & ôtent le pain à nos Ouvriers. S'il eſt donc vrai, com-

me le penſe V. A. R. que les Anglois ſont à ménager, c'eſt moins pour le bien que nous en tirons, que pour le mal qu'ils peuvent nous faire. J'ai pour principe, reprit le Prince, que la haine ou l'amitié des Anglois n'eſt point une choſe indifférente à la France; & pour peu qu'ils veuillent entendre raiſon, je n'épargnerai rien pour vivre en bonne intelligence avec eux. Je pris la hardieſſe de lui dire que S. A. R. venoit de leur en donner une preuve éclatante, en obligeant le Prince Prétendant de s'éloigner du Royaume. J'ai fait, dit-il, juſqu'à préſent, pour ce malheureux Prince, beaucoup plus que je ne devois; mais puiſqu'il uſe ſi mal de ſes avantages, je n'ai plus rien à lui offrir que de la compaſſion. Je paſſai ainſi plus d'une heure à

satisfaire aux diverses questions de ce Prince. Ensuite M. l'Abbé du Bois lui demanda s'il avoit autre chose à m'ordonner : il lui répondit que non, mais qu'il lui conseilloit de tirer de moi tous les éclaircissemens qu'il pourroit, touchant l'Angleterre.

Nous nous retirâmes. M. l'Abbé me pria de retourner avec lui à son appartement. Nous y eumes une longue conférence, sur les mœurs & les usages des Anglois. Je le trouvai homme d'esprit, mais sans autres lumieres que celles que donne l'usage du monde. Il falloit qu'il fût très-peu sçavant pour me paroître tel, à moi qui n'ai jamais fait d'étude profonde & appliquée. Je remarquai deux choses, dans sa conversation; l'une, qu'il lui échappoit souvent de jurer le nom de Dieu:

d'une maniere toute profane; l'autre, qu'il n'étoit pas ennemi du beau ſexe. Il me fit un grand nombre de queſtions ſur la beauté des Dames Angloiſes, avec une curioſité qui s'étendoit juſqu'aux minuties. C'eſt dommage M. l'Abbé, lui dis-je un peu malicieuſement, que vous ſoyez d'une condition qui vous exclut des faveurs de ces aimables Dames. Il me répondit, avec une naïveté qui me fit rire: oh! la condition n'y fait rien en Angleterre, puiſque c'eſt l'uſage que les Eccléſiaſtiques y ſoient mariés. Il eſt vrai, répartis-je, qu'on doit ſe conformer aux coutumes du Pays où l'on eſt. Il me fit l'honneur de m'inviter à ſouper. Je m'y trouvai en fort bonne compagnie. Toute la converſation roula ſur les femmes. Je fus inſtruit, en trois ou

quatre heures, de toutes les aventures amoureuſes de Paris. Mais je ne m'arrêterai point ici à les rapporter, n'ayant pas deſſein de faire une chronique ſcandaleuſe de ces Mémoires. Ce qui me fut le plus agréable, dans ce repas, ce fut d'apprendre que le Prince Dom Manuel de Portugal étoit arrivé à Paris. Je m'informai de ſa demeure : il s'étoit logé chez le Comte de Ribeira, qui avoit loué l'Hôtel de Bretonvilliers. J'y allai, le lendemain matin, pour rendre mes reſpects à ce Prince. Je le trouvai qui deſcendoit de ſon Appartement, pour monter en Caroſſe. Il me reconnut, & il eut la complaiſance de retourner un moment à ſa Chambre, pour m'accorder l'honneur de l'entretenir. Il me demanda des nouvelles du Marquis, & il parut

fâché de ne le pas trouver à Paris. Je remarquai, à l'air content qui brilloit dans ses yeux, que le souvenir de Donna Clara de Bermudo ne l'occupoit plus si fortement. Il ne m'en parla point : je n'eus garde de lui en renouveller la mémoire. Dom Tellès de Sylva l'accompagnoit toujours. Le Comte de Ribeira donna, quelques jours après, une Fête, dont la magnificence fut admirée, à l'occasion de la naissance de Dom Carlos. S. A. R. lui fit l'honneur d'y assister, avec Madame la Duchesse de Berry, tous les Princes, & tous les Ministres Etrangers. Dom Tellès eut la bonté de m'y faire donner une place avantageuse. J'eus peine à reconnoître Madame la Duchesse de Berry, qui me parut grossie prodigieusement. Je l'avois vûe cinq

ou ſix ans auparavant, & j'avois admiré la délicateſſe de ſa taille & de ſes traits. Une Dame doit être extrêmement paſſionnée pour les plaiſirs, lorſqu'elle les achete ainſi aux dépens de ſa beauté & de ſes agrémens. Ce ne fut, pendant quelques jours, que fêtes & divertiſſemens à Paris. M. le Comte de Stairs, Ambaſſadeur d'Angleterre, fit auſſi un feſtin des plus ſplendides, à l'occaſion de l'anniverſaire de la naiſſance du Roi ſon maître. Il donna preſqu'en même tems deux bals fort extraordinaires; l'un au Bois de Boulogne, à la clarté de la Lune & d'une infinité de flambeaux; l'autre Maſqué, aux Champs Eliſées, vis-à-vis du jardin des Thuilleries. Je n'étois point aſſèz dans le goût des plaiſirs, pour aſſiſter à ces divertiſſemens. Je m'en

procurai un, plus conforme à mon âge & à mon humeur; ce fut d'aller aux Chartreux, où l'on m'avoit dit que le M.... venoit de se retirer, pour y passer le reste de sa vie. Le monde, qui donne un tour empoisonné aux plus saintes actions, n'avoit pas manqué d'interpréter mal les motifs de cette retraite.

On prétendoit que c'étoit le chagrin de se voir négligé par le Ministere, qui avoit inspiré cette haine du monde au M...., & le dépit qu'il avoit eu de perdre quelques Emplois. Il y a peu d'apparence, puisqu'il fut bien récompensé de la démission qu'il en avoit donnée. Mais la meilleure preuve de la droiture de ses intentions étoit la tranquillité qui paroissoit sur son visage, lorsque j'eus l'honneur de le saluer. Je n'avois point celui d'être connu

de

de lui ; cependant nous liâmes une conversation de deux heures, où je me fortifiai plus que jamais dans le mépris du Monde & dans l'inclination pour la retraite. Je me souviens qu'il me dit, entre mille choses, qu'il ne s'étonnoit pas que la légereté du premier âge, & la chaleur des passions, dérobassent pour quelque tems aux yeux des hommes la vue des Vérités terribles de la Religion ; mais qu'un Vieillard, continua-t-il, qu'un homme de mon âge ne revienne pas du désordre & ne pense point aux intérêts d'une autre vie ; c'est ce que je regarde comme le dernier excès de folie & d'aveuglement. Il me disoit encore : considérons les choses dans le sens le plus favorable au vice. Je suppose l'éternité incertaine ; je la suppose même contradictoire

& impossible ; mais je n'ai pas la moindre raison de croire que cette vie ne sera pas suivie d'une autre, où je me trouverai bientôt sans pouvoir m'en défendre, comme je me suis trouvé dans celle-ci sans y avoir contribué. Quand ce seroit une vie courte, périssable, semblable à celle-ci, je suis à la veille d'y entrer. Je suis convaincu, par l'exemple de six mille ans, que ma translation est très-prochaine. Serois-je sensé, de ne pas employer le peu de momens qui me restent, à y penser ? Je me compare à un homme qui est prêt à changer de maison, & qui s'occupe volontiers à démeubler celle qu'il quitte, pour s'en préparer une nouvelle. Ainsi, ajouta le M...., loin de me repentir de ma retraite, je crains seulement qu'elle ne soit trop l'effet de ma

raiſon, & que la Religion n'y ait moins de part que de ſimples vues de l'amour propre, qui veille à ſon bien-être dans un avenir obſcur & inconnu. Le M.... me pria, en finiſſant notre entretien, de lui faire connoître qui j'étois. Je lui répondis, que je ne méritois point cette obligeante curioſité, & que ce que j'avois de plus eſtimable étoit une grande reſſemblance de ſentimens avec les ſiens. . . . .

Je revins à l'Hôtel du Duc de. . . . . ., où j'avois pris mon logement à ſa priere. Le Portier m'apprit qu'il étoit arrivé depuis une heure ou deux. J'allai le ſaluer à l'inſtant, & lui faire le récit de ce qui s'étoit paſſé au Palais-Royal. Il me demanda, ſi j'avois deſſein de demeurer longtems à Paris. Comme je n'avois

plus rien qui dût m'y retenir, je lui répondis que je comptois de partir le lendemain, si ses ordres ne m'arrêtoient pas plus longtems. Il me dit que loin de m'arrêter, sa pensée étoit de me prier d'aller joindre le Marquis, qui s'ennuyoit sans doute à la campagne, & de lui tenir compagnie pendant huit jours, au bout desquels il retourneroit lui-même en Province. Je pris, le lendemain, le chemin de ses Terres. J'y arrivai le soir en poste, me faisant un plaisir de surprendre agréablement le Marquis; mais je fus fort étonné de ne l'y pas trouver. On me dit qu'un moment après le départ de M. le Duc, il s'étoit fait seller un cheval, & que sans autre suite que Brissant, il étoit disparu & n'avoit instruit personne du dessein de son voyage. Je con-

jecturai auſſi-tôt la vérité. Je repris la poſte de grand matin, & je me rendis avec diligence chez ma Fille, où je ne doutois preſque point de le trouver. Il y étoit effectivement. Sa rougeur, en m'appercevant, me fit juger qu'il ne m'attendoit pas ſi-tôt. Il vint pourtant m'embraſſer; & pour prévenir mes reproches, il m'avoua qu'il craignoit d'avoir fait une faute, en partant de chez lui ſans en avoir donné avis à ſon Pere, ou à moi; mais qu'étant chez ma Fille, il ne lui ſembloit pas qu'il eût changé de maiſon, puiſque ma famille lui étoit auſſi chere que la ſienne. Le mal étant ſans remede, j'affectai de lui marquer beaucoup de joie de le voir. Je feignis même, pendant toute la ſoirée, de ne pas remarquer ſon empreſſement pour Nadine.

Il badina ingénieusement, sur l'ignorance où il prétendoit avoir été de son sexe ; & il se plaignit de moi, pour l'avoir tenu si long-tems dans cette erreur. J'aidai moi-même à son badinage, & je m'imagine qu'il se retira fort content de moi, & de lui-même. Je pris ma Fille en particulier, pour l'entretenir de cet accident, qui dérangeoit toutes nos vues. Elle me confessa qu'il lui paroissoit d'autant plus embarrassant, que la passion du Marquis sembloit s'être accrue, depuis qu'il avoit vu Nadine dans les habits de son sexe. J'ai observé tous leurs mouvemens, me dit ma Fille. Elle a paru le regarder froidement, à son arrivée ; mais il a trouvé, malgré mes soins, le moyen de l'entretenir en particulier, & je remarque que depuis ce tems-là

ils ont la même ardeur pour se voir & pour se parler. Je crois, ajouta-t-elle, que le tems de mettre votre Niéce dans un Couvent est arrivé. Il faut seulement que vous preniez soin d'éloigner le Marquis. Je lui promis que dans six jours il seroit avec le Duc, son Pere, qui devoit retourner dans ses Terres. Avant que de me coucher je fis appeller Brissant. Je lui demandai de quel tour il s'étoit servi, pour cacher à son Maître l'interception de sa lettre. Il me dit qu'à l'aide de quelques mensonges, il s'étoit tiré adroitement d'affaire; qu'il avoit fait croire au Marquis que sa poche s'étoit percée, en frottant le long de la selle; & qu'il l'avoit si bien persuadé que non-seulement il avoit perdu la lettre, mais quantité d'autres choses précieuses avec

elle, qu'il en avoit obtenu deux louis d'or pour se consoler de sa perte. Je lui fis des reproches, de ce qu'un homme d'esprit tel que lui, avoit eu besoin de recourir au mensonge, pour une bagatelle. Hélas ! Monsieur, me répondit cet effronté, vous ne sçavez pas que dans notre condition nous sommes obligés de mentir souvent. C'est la seule chose d'importance que nous soyons capables de faire pour le service de nos Maîtres.

Je me mis au lit ; mais il me fut impossible de reposer un moment.. Je fus surpris de me sentir dans une si mauvaise disposition. Je ne voyois rien qui dût absolument me troubler jusqu'à l'insomnie ; il me sembloit au contraire que depuis quelque tems, je n'avois eu nul sujet de

me plaindre de la fortune; je la croyois reconciliée avec moi, surtout depuis mon retour d'Angleterre. Cependant, ni ma lassitude, ni cette réflexion, ne purent me procurer un moment de sommeil. O Ciel! m'écriai-je en me levant, suis-je menacé de quelque nouveau malheur? je me souviens que c'est la voie que vous avez toujours prise pour m'en avertir. Epargnez ma Fille & le Marquis; & si vous me préparez quelque nouvelle épreuve, donnez-moi la force de la supporter.

Il étoit tard, lorsque je sortis du lit. Je ne quittai ma chambre qu'à l'heure du dîner. Je trouvai dans la salle cinq ou six Gentilshommes voisins, qui étoient venus voir mon Gendre, & qu'il avoit retenus à dîner. On s'entretint avec honnêteté; & l'après-

midi on s'occupa diversement, comme on fait à la campagne pour éviter l'ennui. Parmi les six Etrangers, il y en avoit deux qui étoient du même âge que le Marquis, & qui paroissoient, à leurs manieres, aussi pleins de vivacité que lui. C'étoient les mêmes, dont j'ai parlé plus haut. Tous deux avoient conçu une vive passion pour ma Niéce Nadine. Ils avoient laissé passer peu de jours, pendant mon voyage de Paris, sans lui en donner des marques : & quoiqu'ils fussent rivaux, ils gardoient assez bien les dehors pour faire croire qu'ils étoient amis. La vue du Marquis & son attachement continuel auprès d'elle, leur fit naître des sentimens moins pacifiques. Ils connoissoient néanmoins son nom & sa qualité; mais l'amour ne respecte rien, & la plûpart des

Gentilshommes de campagne ont d'ailleurs une ſi noble fierté dans leurProvince, qu'ils ne s'y croyent inférieurs à perſonne. Lorſqu'ils ſe furent donc apperçus que non-ſeulement le Marquis étoit ſans ceſſe près de Nadine, mais qu'elle n'avoit d'attention que pour lui, ils prirent enſemble la brutale réſolution de le mortifier par quelque inſulte, aux yeux même de ma Niéce. L'occaſion s'en préſenta dans le jardin, où ils l'attirerent inſenſiblement avec elle. Ils lui dirent à brûle-pourpoint quelques paroles outrageantes, où il n'entroit ni ſel ni bons ſens. Vif comme étoit le Marquis, il y auroit eu ſur le champ du carnage s'ils avoient eu leurs épées; elles étoient demeurées dans la ſalle. Il ſe contenta de leur répondre qu'ils étoient des Brutaux, à

traiter à coups de bâton ; & sans en paroître plus ému, il nous ramena Nadine à l'autre côté du jardin. Il la pria, en marchant, de ne rien découvrir de ce qu'elle venoit d'entendre ; elle lui promit tout ce qu'il voulut, parce qu'ignorant nos manieres, elle ne prévoyoit pas les suites de cette querelle.

Le Marquis, s'étant promené encore quelques minutes avec nous, nous quitta sans affectation. Il rejoignit les deux Gentilshommes, qui étoient retournés à la salle ; & leur ayant déclaré qu'il falloit se battre, ils convinrent ensemble du tems & du lieu. Il leur promit d'avoir un second. On aura peine à croire sur qui il jetta les yeux pour cela. Ce fut sur Brissant, dont le Lecteur peut se souvenir qu'il avoit éprouvé le

courage en Eſpagne. Briſſant ne démentit point l'idée que ſon Maître avoit de lui. Je dois avertir qu'il ne portoit point la livrée. Le Marquis avoit eu cette conſidération pour lui, parce qu'il étoit d'honnête famille. Ils ſe rendirent au lieu du combat, vers les ſept heures du ſoir. Ils furent aſſez heureux, ſi ces funeſtes accidens peuvent porter le nom de bonheur, pour tuer chacun leur homme : le Marquis ne reçut point de bleſſure, mais Briſſant eut la cuiſſe percée d'outre en outre. J'étois appuyé ſur une fenêtre qui donnoit ſur la cour, & bien éloigné ſans doute de rien ſoupçonner de cette tragédie, lorſque je les apperçus de loin, qui s'avançoient lentement l'un près de l'autre. Le Marquis avoit le bras paſſé ſous celui de Briſſant,

pour l'aider à marcher. Une situation si familiere me déplaisoit, & je me proposois bien de lui en faire un reproche. Ils entrerent dans la cour : l'air pâle de Brissant, quelques traces de sang que j'apperçus sur ses bas, & la posture du Marquis, qui étoit toujours la même, me firent naître des idées fâcheuses. Enfin je fus tristement éclairci par le discours du Marquis, qui me tira en particulier, pour me raconter son aventure. Je ne pouvois presque me la persuader. Je lui en fis répéter les circonstances, & ma surprise augmentoit chaque fois. Ce n'étoit point une affaire à cacher dans la famille. Nous tinmes conseil en commun, sur la conduite qu'il nous falloit tenir. Voici le parti auquel il me parut que nous devions nous arrêter. J'envoyai

chercher le Bailli du lieu ; & sur la déposition du Marquis & le témoignage de Nadine, nous lui fimes faire un Ecrit, que nous signames tous, pour attester les circonstances du fait. Il y paroissoit manifestement que le Marquis n'étoit point l'agresseur ; qu'il avoit été insulté sans raison avec la derniere brutalité, & que la vengeance avoit été tirée sur le champ. En effet la distance n'avoit pas été assez grande entre l'insulte & le combat, pour rendre cette petite altercation criminelle. Je fis partir sur le champ Scoti en poste, avec une lettre pour le Duc, Pere du Marquis, où je renfermai cet Ecrit, & dans laquelle je m'expliquois encore plus exactement. Je ne doutai point que le crédit du Duc, joint aux témoignages que je lui envoyois en faveur

de son Fils, n'assoupît tout-d'un-coup cette affaire. Cependant, pour ne rien négliger, je partis le soir même avec le Marquis, & je pris le chemin de la Chartreuse, où mon Pere étoit mort. Je choisis cet asyle, parce que l'endroit est écarté, & si proche de la frontiere, que nous pouvions sortir du Royaume en moins d'une heure; outre que j'étois assuré d'y être reçu avec tous les égards possibles, & d'y pouvoir demeurer long-tems sans que le Marquis fût exposé à être reconnu. Je n'avois communiqué le lieu de notre retraite, qu'à mon Gendre, à ma fille, & à Scoti.

Nous arrivâmes sans obstacle à la Chartreuse. Le Pere Prieur & tous les Religieux furent charmés de me revoir. Je ne leur découvris point notre embarras, je leur

dis seulement que nous passerions quelques jours avec eux, & que pour ne pas troubler leurs pieux exercices, nous vivrions, comme eux dans la solitude & dans la paix. La vue de cette sombre retraite, où mon cher Pere avoit expiré dans la pénitence, réveilla toutes les idées de mon premier âge. Je menai le Marquis sur sa tombe, & je ne craignis point de lui laisser voir que ce spectacle me touchoit encore assez pour me faire verser des larmes. Il fut attendri de ma douleur, jusqu'à en répandre lui-même. Je m'apperçus qu'il s'efforçoit de les cacher. N'ayez pas honte, lui dis-je, de ces marques de tendresse & de compassion ; elles font honneur à votre bon naturel. Les cœurs durs & cruels ne sentent point de douceur à pleurer. Des

larmes, répandues avec bienséance & avec modération, sont la preuve d'un caractère sensible & généreux ; elles ne deshonorent jamais. Il me demanda par quelle raison mon Pere avoit pu choisir un genre de vie aussi extraordinaire que celui des Chartreux ; je lui promis de lui raconter toute l'histoire de ma vie, dont il n'avoit jamais entendu qu'un petit nombre de circonstances détachées. J'exécutai ma promesse quelques jours après; & ce récit le toucha si vivement, qu'il fondit en larmes en plusieurs endroits de ma narration. Je lui dis, en finissant : voilà, mon cher Marquis, ce que vous desiriez d'entendre. Croyez-vous maintenant votre curiosité bien payée? Il me répondit, avec une ardeur & une tendresse que je n'oublierai jamais : M. de Renoncour,

mon cher Pere, je vous ai chéri jusqu'à présent par inclination, & parce que je ne pouvois manquer sans une extrême ingratitude d'avoir ce retour pour vos bontés & pour vos soins; mais j'ai le cœur si pénétré de tendresse & d'admiration par votre récit, que votre Pere ni votre Epouse n'ont jamais eu pour vous plus d'affection que moi : & je prie le ciel de ne m'être propice, qu'autant que je conserverai toute ma vie ce sentiment. Je l'assurai qu'il auroit peine à m'accorder tant d'amitié, qu'elle pût surpasser celle que j'avois pour lui. C'est de quoi je suis trop persuadé, répondit-il en m'embrassant; & c'est ce qui doit servir encore d'un nouvel aiguillon à la mienne.

Je pris ce moment d'ouverture & d'effusion de cœur, pour lui

parler de la chaleur inconſidérée, avec laquelle il s'étoit engagé dans une démarche auſſi criminelle & auſſi dangereuſe que l'eſt un duel. Je ne lui en avois pas fait encore le moindre reproche, n'ayant pas voulu d'abord augmenter le trouble que cette action avoit dû lui cauſer. Il ne manqua point de raiſons pour l'excuſer; & dans le fond, j'étois embarraſſé moi-même à lui prouver qu'il eût tort. Cependant je lui repréſentai vivement l'énormité d'un combat ſi ſanglant ; & je le fis convenir du moins qu'il auroit dû m'avertir de ſa querelle, pour chercher enſemble tous les tempéramens que l'honneur auroit pû permettre, avant que d'en venir aux remedes extrêmes.

Le retour de Scoti nous fit ſortir bientôt d'inquiétude. Il re-

vint, le sixiéme jour après notre arrivée à la Chartreuse, avec une lettre de M. le Duc, qui nous marquoit que nous pouvions reparoître sans crainte. Nous ne tardâmes point à quitter notre retraite. Le Marquis s'attendoit que nous retournerions à la Terre de ma Fille. Je lui dis, qu'il ne falloit plus penser à se faire voir dans un lieu où sa vie ne seroit peut-être pas en sureté; qu'il étoit à craindre que les Parens des Malheureux, qui avoient péri par sa main, ne conservassent d'autant plus de ressentiment, qu'ils perdoient l'espérance d'être satisfaits par les voies ordinaires; & que si son honneur sembloit justifier le premier péril auquel il s'étoit exposé, la sagesse & la Religion devoient lui en faire éviter de nouveaux. Je lui fis prendre,

presque malgré lui, le chemin des Terres de son Pere.

La tristesse où il fut plongé continuellement pendant la route, me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur. C'étoit l'absence de Nadine qui le tourmentoit, & la crainte de ne jamais la revoir, s'il ne lui étoit plus permis de paroître dans la Terre de ma Fille. Ma Niéce n'avoit pas manqué de lui apprendre que son Pere la laisseroit en France : je ne sçais quelles espérances il fondoit là-dessus ; mais il me demanda, le premier soir après nous être mis en chemin, si c'étoit une chose bien sûre qu'Amulem consentît à nous laisser sa Fille. Comme j'affectois d'ignorer sa passion, je lui répondis naturellement que c'étoit une affaire résolue, & que je m'imaginois qu'il

n'en étoit pas fâché, lui qui avoit eu tant d'amitié pour elle lorſqu'il la croyoit Memiſcès. Je fis une faute conſidérable, en lui donnant cette occaſion de me déclarer ſes ſentimens; car ſoit qu'il trouvât quelque choſe qui flâttoit ſa paſſion, dans la maniere dont je m'étois exprimé, ſoit qu'il cherchât de longue-main un moment favorable, pour me la découvrir; je n'eus pas achevé de parler, qu'il reprit ainſi la parole: Il n'eſt que trop vrai que j'ai conçu la plus violente affection pour votre Niéce, tandis que je ne la prenois que pour Memiſcès; mais croyez-vous, me dit-il en me regardant triſtement, qu'elle ſoit éteinte depuis que j'ai connu ſon ſexe? Je crois, lui répondis-je, que l'amitié que vous avez pour moi s'étend juſqu'à ma Niéce, &

je vous remercie de cette bonté, qui fait beaucoup d'honneur à ma Famille. Une petite Fille Turque, continuai-je pour lui ôter l'envie de s'expliquer davantage, qui va se trouver privée de son Pere, & qui perdroit tout si elle venoit à me perdre, sera peut-être un jour fort heureuse d'avoir la protection d'un homme tel que vous. Je pense, ajoutai-je, à la faire entrer à Saint-Cyr ; ce seroit une place pour toute sa vie. Mon dessein est d'employer pour cela le crédit & la bonté de M. le *Duc*, & je me flatte que vous voudrez bien intercéder pour cette pauvre petite Etrangere. Mon discours l'embarrassa quelques momens. Il poussa un profond soupir : Ah! Monsieur, me dit-il, que je suis malheureux si vous feignez de ne pas m'entendre! Pourquoi ne

voulez-

voulez-vous pas reconnoître que j'aime éperdument votre charmante Niéce, & que du caractere dont je suis, il est impossible que je cesse jamais de l'aimer ? Ce n'est pas une passion née d'aujourd'hui; ce n'est point un emportement de jeunesse, tel que ceux dont j'ai peut-être été capable par le passé. Je sens que c'est la plus importante & la plus sérieuse affaire de ma vie. Vous sçavez bien vous-même qu'après avoir perdu Donna Diana, je ne songeois gueres à prendre de nouveaux engagemens. J'aurois juré que l'amour ne me seroit jamais rien : cependant vous pouvez vous souvenir que j'ai aimé votre Niéce sans le vouloir, & bien long-tems avant que de la connoître. Comment puis-je expliquer cette disposition du cœur, sinon comme un coup du

Ciel, qui veut que je m'attache à elle pour toute ma vie? Serai-je le ſeul homme du monde qu'on obligera toujours de faire violence à ſon cœur, & de renoncer à toutes ſes affections! Pourquoi condamneriez-vous une inclination que je n'ai pas cherché à faire naître, qui n'offenſe perſonne, & qui s'accorde avec le plus ſévere devoir? Ne m'avez-vous pas dit mille fois que l'amour n'eſt point une paſſion criminelle, quand il eſt réglé par l'honneur & par la vertu? Vous ne me répondez rien, continua-t-il; dites-moi du moins ſi je me trompe, ou ſi c'eſt vous qui m'avez trompé.

Mon attention étoit partagée, pendant le diſcours du Marquis, entre le ſoin de l'écouter & celui de préparer ma réponſe. Son eſprit s'étoit ſi formé dans nos

voyages, que je crus devoir m'expliquer avec lui, comme j'aurois fait avec une perſonne d'un âge plus avancé. Je lui répondis donc tranquillement que loin de l'avoir trompé, je pouvois l'aſſurer qu'il ne s'égareroit jamais en ſuivant les maximes que j'avois tâché de lui inſpirer; que pour ce qui regardoit l'amour en particulier, il avoit raiſon de croire que l'honneur & la vertu n'en produiſent jamais de criminel; qu'il ne devoit donc point craindre mes reproches, s'il avoit ſuivi deux ſi bons guides, & qu'il n'en avoit point à ſe faire à lui-même; mais que pour reconnoître s'il ne ſe trompoit pas, il falloit avoir recours à l'examen de la raiſon. Vous aimez ma Niéce, lui dis-je, & tous les ſentimens de votre paſſion ſont honnêtes & vertueux;

cela est dans l'ordre ; mais vous ſuppoſez que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, & c'eſt ce qui avoit d'abord beſoin de preuve. Vous reſſemblez à un homme qui feroit un uſage honnête du bien d'autrui : il ne ſeroit pas préciſément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il ſçauroit en uſer, mais pour avoir pris injuſtement le droit d'en faire uſage. Quelqu'innocence que vous ſuppoſiez dans votre paſſion pour ma Niéce, quelles ont pu être vos vues en prenant ces ſentimens pour elle ! Eſt-ce ſeulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur & avec vertu ? Si cela eſt poſſible, à la bonne heure, j'y conſens ; Nadine ſera trop honorée de votre affection. Mais ſi vous n'ignorez pas vous-même

qu'un amour ſi métaphyſique eſt une chimere, que ne convenez-vous qu'il eſt impoſſible que vous vous arrêtiez dans ces bornes! Cependant je ne vois que des précipices, de tous côtés, ſi vous en ſortez. Le moins dangereux pour vous, ſera, peut-être, la honte de ma Niéce: c'eſt à vous de voir, ſi vous me préparez cette triſte récompenſe pour tous les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe, & pour la tendre amitié qui m'attache à vous ſi ſincérement. Reconnoiſſez donc, mon cher Marquis, que ſi vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos ſentimens, je l'accorde; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour néceſſairement, l'honneur même &

cela est dans l'ordre; mais vous ſuppoſez que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, & c'eſt ce qui avoit d'abord beſoin de preuve. Vous reſſemblez à un homme qui feroit un uſage honnête du bien d'autrui : il ne ſeroit pas préciſément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il ſçauroit en uſer, mais pour avoir pris injuſtement le droit d'en faire uſage. Quelqu'innocence que vous ſuppoſiez dans votre paſſion pour ma Niéce, quelles ont pu être vos vues en prenant ces ſentimens pour elle! Eſt-ce ſeulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur & avec vertu? Si cela eſt poſſible, à la bonne heure, j'y conſens; Nadine ſera trop honorée de votre affection. Mais ſi vous n'ignorez pas vous-même

qu'un amour ſi métaphyſique eſt une chimere, que ne convenez-vous qu'il eſt impoſſible que vous vous arrêtiez dans ces bornes ! Cependant je ne vois que des précipices, de tous côtés, ſi vous en ſortez. Le moins dangereux pour vous, ſera, peut-être, la honte de ma Niéce : c'eſt à vous de voir, ſi vous me préparez cette triſte récompenſe pour tous les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe, & pour la tendre amitié qui m'attache à vous ſi ſincérement. Reconnoiſſez donc, mon cher Marquis, que ſi vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos ſentimens, je l'accorde; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour néceſſairement, l'honneur même &

cela-eſt dans l'ordre; mais vous ſuppoſez que l'honneur & la vertu vous ont permis de vous livrer à cet amour, & c'eſt ce qui avoit d'abord beſoin de preuve. Vous reſſemblez à un homme qui feroit un uſage honnête du bien d'autrui : il ne ſeroit pas préciſément coupable pour cette honnêteté avec laquelle il ſçauroit en uſer, mais pour avoir pris injuſtement le droit d'en faire uſage. Quelqu'innocence que vous ſuppoſiez dans votre paſſion pour ma Niéce, quelles ont pu être vos vues en prenant ces ſentimens pour elle! Eſt-ce ſeulement de l'aimer, comme vous dites, avec honneur & avec vertu? Si cela eſt poſſible, à la bonne heure, j'y conſens; Nadine ſera trop honorée de votre affection. Mais ſi vous n'ignorez pas vous-même

qu'un amour ſi métaphyſique eſt une chimere, que ne convenez-vous qu'il eſt impoſſible que vous vous arrêtiez dans ces bornes ! Cependant je ne vois que des précipices, de tous côtés, ſi vous en ſortez. Le moins dangereux pour vous, ſera, peut-être, la honte de ma Niéce : c'eſt à vous de voir, ſi vous me préparez cette triſte récompenſe pour tous les ſoins que j'ai pris de votre jeuneſſe, & pour la tendre amitié qui m'attache à vous ſi ſincérement. Reconnoiſſez donc, mon cher Marquis, que ſi vous avez bien retenu mes principes, vous en faites mal l'application. Il n'y a rien de vicieux aujourd'hui dans vos ſentimens, je l'accorde; mais comme vous avez dû prévoir qu'ils le deviendront un jour néceſſairement, l'honneur même &

Ville. Amulem avoit le même dessein ; & je comptois toujours d'entreprendre ce voyage avec lui. Le jour que je quittai M. le Duc, le Marquis vint le matin dans ma chambre ; il me pria, d'un air timide, de ne pas exécuter la menace que je lui avois faite de renvoyer Nadine en Turquie. Je lui dis que c'étoit moi-même qui le priois de ne pas m'y contraindre ; que ma Niéce m'étant extrêmement chere, je ne me priverois pas volontiers d'elle ; mais que j'avois aussi tant d'amitié pour lui, qu'il n'y avoit rien que je ne sacrifiasse, pour le retenir dans son devoir, & pour assurer le fruit de mes instructions. Il me promit tout ce que je lui demandai, à la réserve de cesser d'aimer Nadine.

Je ne prévoyois pas, en re-

tournant tranquillement chez ma Fille, que j'allois y trouver de nouvelles peines. La premiere nouvelle qu'on m'apprit à mon arrivée, fut la mort de Mylord R.... dont son Epouse avoit été informée, deux jours auparavant, par des lettres particulieres de Londres. J'allai saluer cette Dame, & lui faire des complimens sur sa perte. Il étoit naturel de juger que je ne la trouverois pas dans une extrême affliction. Je me figurois même qu'elle auroit besoin de tous les motifs de la bienséance, pour dissimuler sa joie. Cependant je lui trouvai toutes les marques d'une profonde tristesse. J'étois seul avec elle, & dans le dessein de n'y pas être long-tems; car j'évitois toujours de la voir tête à tête. L'expérience, que j'avois eue de ma foi-

blesse me tenoit en garde contre moi-même. Je ne sçais comment je puis faire ces aveux sans rougir.

Après quelques momens de conversation, j'étois prêt à sortir de sa chambre, & je m'étois déjà levé pour cela; elle me pria de me remettre sur ma chaise : je veux apprendre de votre bouche, me dit-elle, une vérité qui importe à mon repos. Vous sçavez dans quelle vue j'acceptai la retraite que vous m'offrites chez Madame votre Fille, & ce qui m'y a retenue si long-tems. Comme mes promesses ont été sinceres, j'ai cru que votre consentement l'étoit aussi. Cependant, aujourd'hui que nous sommes libres d'exécuter nos engagemens, & que je me réjouissois de cette liberté comme d'une chose qui

vous feroit aussi agréable qu'à moi, j'apprens de Madame votre Fille que vous êtes absolument changé à mon égard, & qu'il ne vous reste plus le moindre sentiment d'estime pour moi. De grace, Monsieur, apprenez-moi donc ce qui me l'a fait perdre, & par où je vous suis devenue méprisable. Ce discours me parut si peu intelligible, que je ne sçus d'abord ce que je devois penser de la situation de son esprit. Elle prit sans doute mon silence & mon étonnement pour une confirmation de ce mépris prétendu, qu'elle me reprochoit. J'en jugeai par le désordre que j'apperçûs sur son visage & dans ses yeux, & plus encore par la suite de ses paroles. Elle me dit mille choses piquantes sur mon ingratitude, sur ma lâcheté, sur ma

perfidie, & sur mon âge même, qu'elle n'eut garde d'oublier. Elle fondoit en larmes. Cette scéne, à laquelle je m'attendois si peu, me mit moi-même dans un désordre incroyable. Ayant enfin retrouvé la force de m'exprimer, je lui demandai, avec toute la douceur dont je fus capable, ce qui avoit pu causer son émotion, & pourquoi elle me traitoit si mal sans m'avoir fait connoître en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser? Peut-être que cette question l'auroit encore irritée davantage, si je n'eusse repris la parole aussitôt pour lui protester que je ne me sentois coupable de rien; que mon estime pour elle n'avoit jamais reçu d'altération, & que je ne lui avois jamais fait de promesses que je ne fusse disposé à tenir, aux dépens de ce que j'avois de plus cher.

Elle parut un peu remise par ces assurances. Ecoutez, Monsieur, me dit-elle, je ne veux point être trompée : n'est-il pas vrai que vos sentimens pour moi ne sont pas tels que vous m'aviez donné lieu de le croire, & que je me suis flattée de les mériter. Je ne vous dis rien que je ne tienne de la Marquise votre Fille, & la Marquise m'a assurée qu'elle le tient de vous-même. Comme tout ce discours me paroissoit encore plein d'obscurités, je me bornai à cette réponse générale, qu'il n'y avoit assurément personne au monde qui eût pour elle plus d'estime & de sincere attachement que moi, & que loin que mes sentimens eussent changé, je ne la voyois jamais sans m'y affermir, & même sans les redoubler. Je lui demandai ensuite la liberté de

sortir un moment, pour m'éclaircir avec ma fille de ce qui avoit pu donner lieu à un mal-entendu si désagréable.

Effectivement, j'avois la derniere impatience d'entretenir ma Fille. J'allai la trouver sur le champ; & je lui fis d'abord des reproches, qu'elle ne comprit pas plus que je n'avois fait ceux de Mylady. Entendons-nous, me dit-elle; de quoi est-il question? Je lui expliquai ce qui venoit de m'arriver. Elle m'apprit, à son tour, que Mylady l'étoit venue trouver après avoir reçu la nouvelle de la mort de son Mari, & qu'elle l'avoit priée de rendre graces au Ciel avec elle, de l'avoir délivrée du plus cruel de ses Ennemis; que j'étois devenu ensuite le sujet de leur conversation; que Mylady lui avoit déclaré qu'elle

étoit prête à devenir ma femme, & qu'elle s'imaginoit que j'aurois beaucoup d'empressement pour accepter cet honneur. Je lui répondis, continua ma Fille, que vous seriez sans doute infiniment sensible à sa bonté; mais que connoissant votre goût pour la retraite, je doutois que vous reprissiez aisément les liens du mariage. Elle me pressa de lui expliquer plus clairement ce que je sçavois de vos intentions : je ne fis pas difficulté de lui dire que je vous avois sondé nouvellement, & que vous m'aviez écouté si peu volontiers, que j'avois été contrainte de vous faire des excuses & de vous appaiser par des soumissions. Elle ne repartit rien à ce discours, ajoûta ma Fille; & je l'ai vûe triste & sombre depuis ce moment-là, sans qu'elle m'ait voulu découvrir

ce qui met ce changement dans son humeur,

Je vis clair aussi-tôt dans ce qui s'étoit passé. Je ne doutai point que Mylady ne se tînt offensée de cette espece de refus, qu'elle s'imaginoit que ma Fille lui avoit fait de ma part, & peut-être par mon ordre. Je conçus aussi ce qu'elle avoit voulu dire en me parlant de promesse; mais je ne comprenois pas encore ce qu'elle entendoit par mon consentement & par nos engagemens, car elle avoit employé ces deux termes dans ses reproches. Je me souvenois parfaitement qu'à son départ de Londres, elle s'étoit engagée à m'épouser lorsqu'elle le pourroit, & que j'y voudrois consentir. Je ne lui avois répondu que par mon silence; & je ne voyois point que cela dût por-

ter le nom d'un engagement. Je fis mes réflexions, ſur la conduite que je tiendrois avec elle. Ma Fille, qui ſouhaitoit en ſecret ce mariage, m'inſinuoit adroitement toutes les raiſons qu'elle croyoit propres à m'ébranler. Mon foible cœur ſe mettoit auſſi de la partie. Il y avoit même des momens, où je me trouvois ridicule de réſiſter aux avances d'une Dame charmante, qui me marquoit tant de tendreſſe; car je pouvois me perſuader avec raiſon qu'elle étoit ſincere: à quoi aurois-je attribué ſon empreſſement, ſi ce n'étoit à l'amour, & à un amour aſſez fort pour dérober à ſes yeux ma vieilleſſe & le mauvais état de ma fortune? Son reſſentiment même & ſes reproches me paroiſſoient avoir quelque choſe de flatteur & d'obligeant pour moi. Je vis

l'inſtant que cette ſeule penſée, d'être aimé à mon âge par une Femme ſi aimable, alloit faire pencher la balance, & renverſer les réſolutions de trente ans. Mais ſerai-je aimée, reprenois-je bientôt, comme je l'ai été par Selima? Retrouverai-je ces ardeurs, ces tranſports, ces délicateſſes inexprimables? Un cœur accoutumé à cette façon d'aimer ſi particuliere à ma chere Epouſe, eſt-il propre à lier commerce avec un autre cœur? entendroit-il le langage d'un autre, & feroit-il entendre le ſien? Je ne ſçaurois déſavouer que mes irréſolutions durerent long-tems. Je revis Mylady R..., ſans avoir pris de parti arrêté. Elle voulut néanmoins s'aſſurer de mes diſpoſitions, & elle me preſſa ſouvent d'une maniere embaraſſante. Je ſuis trompé,

ſi elle n'agiſſoit de concert avec ma Fille, qui me renouvelloit à tous momens ſes inſtances & ſes raiſonnemens ſéduiſans. Amulem augmenta même la perſécution. Ma Fille l'ayant mis dans le ſecret de cette affaire, il employa quantité d'argumens Turcs, pour me convaincre qu'il n'y a point de bonheur ſans Femme, auſſi-bien dans ce monde-ci que dans l'autre. Peut-être aurois-je enfin cédé à tant d'attaques, ſi le Ciel ne m'eût ſecouru par un événement qui me fit r'ouvrir les yeux ſur mon devoir, & qui m'inſpira aſſez de force pour le remplir.

Ce fut la mort preſque ſubite du pauvre Scoti. Ce fidéle Valet m'avoit ſervi pendant quarante-huit ans, ſi l'on en excepte quelques années que j'avois paſſées en

Turquie dans l'esclavage. J'aurois peine à décider qui l'emportoit, ou moi par la confiance & les égards que j'avois pour lui, ou lui par son zéle, son respect & son inviolable attachement pour moi. Il se vantoit à tout instant de mes bontés. Jamais Valet, disoit-il, n'avoit eu un meilleur Maître; je lui dois cette justice aussi, que jamais on ne fut servi par un meilleur Valet. Il mourut d'une maladie extraordinaire, pour un homme de son âge; ce fut une pleurésie, qu'il avoit gagnée en s'échauffant trop à la chasse, & qui le mit en trois jours au tombeau. Je le vis expirer. Ces spectacles ont toujours quelque chose d'attendrissant pour un bon naturel; mais après avoir donné quelques larmes à sa mort, ma compassion se tourna sur moi-même. Je fis

réflexion combien je touchois de près au même terme; & m'étant trouvé à ses funérailles, je considérai sa fosse comme si elle eût été ouverte pour moi-même. Je l'examinai, avec une triste & lugubre curiosité. Mes yeux ne pouvoient se détacher de ce funeste objet. Je ne retournai point au logis, en sortant de l'Eglise; je résolus de démêler une multitude de pensées sombres & confuses, dont je me sentois l'esprit comme assiégé. Je m'enfonçai dans le Bois, qui est voisin de la maison de ma Fille.

Là, je jettai les yeux sur cette longue & malheureuse suite d'années qui s'étoient écoulées pour moi, depuis le tems que le pauvre Scoti étoit entré à mon service, c'est-à-dire, depuis mon enfance. Dans quelque partie de cette vaste carriere que je portasse mes re-

gards, j'y appercevois des vestiges d'infortune & de douleur. A peine y pouvois-je compter quelques momens de plaisir ; & parmi ces courts & legers instans, je n'en voyois aucun qui n'eût été suivi par d'innombrables amertumes. Je m'étois vû enlever successivement, par la mort, ou par la fortune, tout ce qu'on appelle objets d'estime, de tendresse & d'attachement. Les remedes mêmes de mes pertes s'étoient changés en poison ; & le seul que j'avois cru infaillible, & dont j'avois heureusement commencé à sentir l'effet, (je parle de ma retraite & de mon éloignement du monde) je m'en étois privé par un excès de molle complaisance, dont j'étois puni bien rigoureusement par le renouvellement de toutes mes peines. Mais ce qui m'humilioit le

plus

plus, c'étoit de voir revivre mes foibleſſes avec mes malheurs. Souffrir, perdre, être agité continuellement & privé de la joie & du repos, c'étoit le crime de la fortune : mais me laiſſer vaincre par l'amour à l'âge de ſoixante ans, être encore la proie d'une honteuſe flamme, & le jouet de toutes les paſſions de mon cœur, c'étoit mon propre crime & le ſujet d'une éternelle confuſion. Voyons du moins quelles ſont mes excuſes, diſois-je en moi-même; cherchons des prétextes qui puiſſent diminuer ma honte. Hélas! j'en cherche inutilement. Le Monde, la Religion, la Nature, ma propre raiſon, ne me condamnent-ils pas ? Que je ſorte pour un moment de moi-même, & que je conſidere ce corps appéſanti par l'âge, ce cœur épuiſé de ſang

& d'esprits, ces cheveux gris dont la couleur tient déja de celle de la cendre; en un mot, tout ce composé, dont le sang, la couleur se retirent peu à peu, cette machine chancelante qui cesse par degrés d'être animée; quels autres mouvemens cette vûe pourra-t-elle m'inspirer, que ceux de la pitié, & peut-être du mépris pour moi-même? J'admirerai sans doute ma folle vanité, de me croire encore aimable; je rirai de mes ridicules desirs. Combien doivent-ils paroître plus monstrueux à d'autres yeux que les miens? Non, non, continuai-je; je n'en croirai ni Mylady R..., ni ma Fille: l'une est aveuglée par l'amitié, & l'autre par la reconnoissance. C'est ma raison, qui doit être mon Juge. Je suis heureux de l'avoir encore

assez saine, pour appercevoir le précipice au bord duquel je me suis si follement avancé; & je dois rendre graces au Ciel, qui m'arrête au moment que j'y allois tomber. Je me sentis plus fort après ces réflexions. J'en fis mille autres, de la même sorte, pendant l'espace de deux ou trois heures : la conclusion que j'en tirai, & à laquelle je m'attachai d'une maniere inébranlable, fut de ne plus flatter l'espérance de Mylady R..., & de lui déclarer nettement qu'elle ne devoit point compter sur notre mariage.

Je retournai chez ma Fille, dans cette résolution. Le Ciel, qui me l'avoit inspirée, m'offrit tout-d'un-coup l'occasion de l'exécuter. Etant rentré par la porte du Jardin, je rencontrai Mylady R... qui s'y promenoit seule : la bien-

féance ne me permettoit pas de la fuir : je m'avançai vers elle. Après m'avoir fait quelques complimens fur la mort de Scoti, à laquelle elle avoit pris quelque intérêt, parce qu'elle lui avoit eu l'obligation de fa fuite d'Angleterre; elle me dit, fans détour, que fi j'étois toujours dans la volonté d'accepter fa main, elle croyoit que de plus longs délais étoient inutiles; qu'à la vérité la mort de Mylord R... étoit encore toute récente; mais que la maniere dont il en avoit ufé avec elle, leur longue féparation, & fon féjour en France, mettoient les chofes dans un point de vûe tout différent de ce qu'elles feroient à l'égard des femmes ordinaires.

Je ne balançai point à lui répondre ce que j'avois médité. Je fens, comme je dois, Mada-

me, lui dis-je, cette généreuse constance qui vous fait persister dans vos offres ; & je vous assure que si votre bonté est excessive, ma reconnoissance est telle que vous avez droit de l'exiger. Mais je serois indigne de votre estime, si je ne vous expliquois pas sincèrement ce que je pense de l'engagement que vous me proposez. Vous ne me connoissez point, Madame, j'ose vous le dire; l'habitude que j'ai de composer mon visage, a pu me faire regarder de vous comme un homme tranquille, & disposé à goûter le bonheur que vous m'offrez ; vous ne sçavez point que ma tranquillité extérieure est une fausse image, qui trompe vos yeux. Vous allez frémir, Madame, en apprenant le véritable état de mon ame. Figurez-vous un Malheureux

homme, accablé de toutes les disgraces de la fortune, troublé par la perte de qu'il a aimé le plus cherement, accoutumé depuis quarante ans à pleurer & à gémir, sans cesse inquiet, distrait, agité, desirant la mort comme l'unique remede de ses peines, & la craignant néanmoins comme la fin d'une longue vie, qui n'a pas toujours été innocente; un homme, dont toutes les pensées sont lugubres, & tous les sentimens douloureux. Ajoutez à ce triste portrait les infirmités de la vieillesse, & les dépérissemens causés par des voyages & des fatigues continuelles. Voilà, Madame, ce qui est renfermé sous ces dehors, qui en imposent encore; tel est le compte que la vérité m'oblige à vous rendre de moi-même. Vous lisez mainte-

nant au fond de mon cœur : quel funeste présent vous ferois-je, en vous l'offrant ! Quel odieux commerce ne seroit-ce pas pour vous, que celui d'un Misérable qui ne sentiroit point le prix de vos charmes, qui troubleroit votre repos & votre joye par ses soupirs, qui voudroit peut-être vous obliger à partager ses peines ; ou qui se déroberoit de votre présence, pour chercher, dans la solitude & dans les larmes, l'unique sorte de bonheur qu'il est capable de goûter ! Songez-y bien, Madame, vous méritez un sort plus heureux ; votre générosité vous seroit funeste, si vous en écoutiez encore les mouvemens. Je cessai de parler, pour attendre la réponse de Mylady.

Elle m'avoit écouté, sans lever les yeux ; & je ne remarquai point

que sa contenance fût alterée. Elle me dit, d'un ton de voix tranquille, que si mon procedé n'étoit pas galant, il étoit du moins d'un honnête homme; qu'elle se sentiroit peut-être offensée de ma froideur, si elle avoit lieu de croire que ce fût sa présence & son peu de mérite qui la fissent naître; mais que les raisons, qu'elle avoit entendues, lui paroissoient fortes; qu'elle ne demandoit pas sans doute un cœur, qu'on ne pouvoit lui donner sans violence; qu'elle s'étoit trompée, comme je l'avois dit, à l'air composé de mon visage; qu'étant fort indifférente pour le plaisir des sens, elle auroit compté pour rien mon âge avancé, si elle eût pu trouver en moi un Mari doux & complaisant, comme elle se le promettoit de mes manieres &

de ma figure ; mais qu'apprenant de moi-même que je ne pouvois rien mettre du mien pour la rendre heureuſe, elle renonçoit à tous les droits que ſes offres & ſes avances pouvoient lui avoir donné ſur mon cœur.

Je lui baiſai la main, en l'aſſurant qu'elle en auroit toujours d'inviolables ſur mon eſtime & ſur ma reconnoiſſance. Je compte d'autant plus ſur l'une & l'autre, reprit-elle, que je ne vous ai pas donné lieu aſſurément de me les refuſer. Je ne tarderai pas même à vous en demander un témoignage. J'ai beſoin de vos conſeils, pour prendre un nouveau plan de vie & de conduite. Il n'y a point d'apparence que je demeure ici plus long-tems, puiſque je perds l'eſpérance qui m'y a retenue juſqu'à préſent. Quel

lieu choisirai-je, pour la retraite de ma malheureuse vie ? Je lui répondis que tant qu'elle n'auroit point d'autres inclinations, & qu'elle voudroit bien se contenter des efforts que ma Fille feroit pour lui plaire, elle n'avoit point d'autre retraite à chercher. Elle se rendit, après quelque résistance; & s'étant tournée vers le corps de logis, ce sera donc ici, dit-elle, que je passerai le reste de mes jours. Elle ajouta, qu'elle y mettoit trois conditions; la premiere, qu'on l'avertiroit avec franchise s'il arrivoit qu'elle devînt incommode; la seconde, que ne pouvant être son Mari, je lui en tiendrois lieu du moins par mes conseils, & par mon amitié; la derniere, qu'Amulem & mon Gendre consentiroient qu'elle adoptât Nadine, pour sa Fille &

pour son héritiere. Cette conduite, douce & généreuse, me toucha jusqu'aux larmes; je pris du caractère de cette aimable Dame une idée toute autre encore que celle que j'en avois eue jusqu'alors. Vous serez, Madame, lui dis-je, la Maîtresse absolue dans ma Famille; ma Fille est trop heureuse, d'avoir une Amie telle que vous; je regarde moi-même l'occasion que j'ai eue de vous rendre quelques foibles services, comme une des plus grandes faveurs que j'aie reçues de la fortune dans tout le cours de ma vie.

Nous rètournâmes au logis. Mylady fut la premiere à raconter à ma Fille ce qui s'étoit passé entre nous. Elle nous pressa si fortement de lui accorder Nadine, pour lui tenir lieu de Fille, que

nous consentîmes à ce qu'elle demandoit avec tant de bonté. Ma Niéce prit un lit dans son appartement. On verra qu'elle eut pour elle, dans la suite, toute la tendresse d'une véritable Mere, & qu'elle la porta même un peu trop loin. C'est sur quoi je ne m'explique point encore, pour ne pas préparer trop-tôt mon Lecteur à la tristesse.

Fin du cinquiéme Tome.

TAYLOR INST. OXFORD
69701641